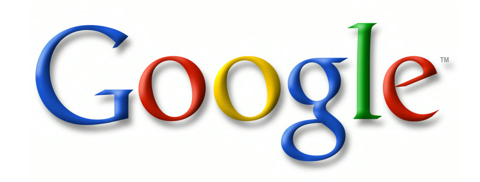


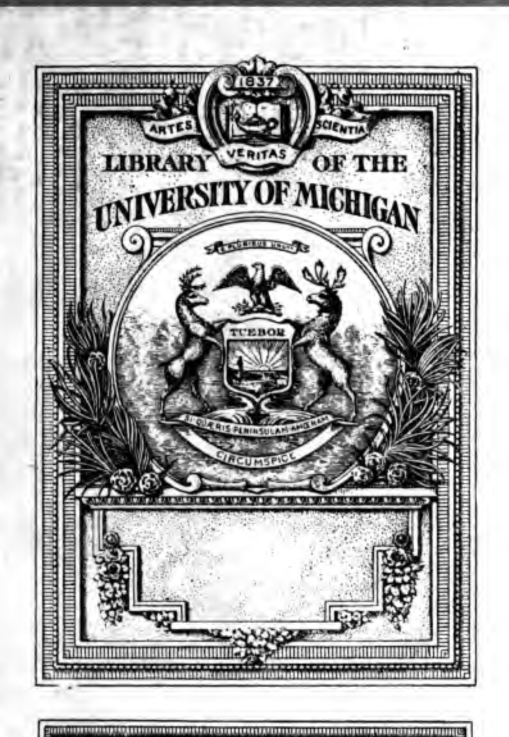
Dauphin. Vie du Dante.

VIE DU DANTE

ANALYSE

DE LA

DIVINE COMÉDIE


1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE

VIE DU DANTE

ANALYSE

DE LA

DIVINE COMÉDIE

AMIENS. — IMPRIMERIE T. JEUNET.

VIE DU DANTE

ANALYSE

DE LA

DIVINE COMÉDIE

PAR

HENRI DAUPHIN

CONSEILLER HONORAIRE A LA COUR IMPÉRIALE D'AMIENS
MEMBRE DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES
BELLES-LETTRES, ARTS, AGRICULTURE ET COMMERCE
DU DÉPARTEMENT DE LA SOMME

PARIS
A. DURAND & PÉDONE LAURIEL
LIBRAIRES-ÉDITEURS
9, rue Cujas

AMIENS
PREVOST-ALLO
LIBRAIRE
34, rue Delambre

1869

J. W. Koch.

Une traduction du Dante n'aurait aujourd'hui, après toutes celles qui ont été publiées dans ces derniers temps, et surtout après la belle version de Lamennais, aucune chance de bon accueil. Son antériorité, fût-elle bien établie, ne rachèterait pas un défaut capital ajouté aux périls de la comparaison, celui de venir trop tard et de manquer d'opportunité.

Le nouveau traducteur de la *Divine Comédie* n'éprouve à cet égard aucun mécompte. Son travail, entrepris en 1842 et poursuivi jusqu'en 1848 pour le seul plaisir de converser plus intimement avec son poète favori, n'a jamais dû voir le jour. Il en a recueilli tout le fruit qu'il s'en promettait. Il se déclare bien payé de sa peine.

Mais, par une faiblesse dont il s'accuse, il a voulu laisser une trace de son long voyage à la suite de l'illustre pélerin. Une étude biographique, historique et littéraire, et une

analyse du poème, écrites pour lui seul, avaient été le complément de sa traduction pour servir d'introduction à la *Divine Comédie*. Il a pensé que ces deux morceaux pouvaient être détachés et fournir à d'autres versions meilleures que la sienne des éclaircissements utiles. La vie du Dante est en effet tout entière dans son œuvre, en traits épars qu'on saisira mieux après avoir lu sa biographie puisée principalement à cette source ; et l'analyse du poème, en forme de récit continu, mettra mieux au jour la trame de ce merveilleux tissu, les ressorts de ce drame aux cent actes divers.

Le nouveau traducteur s'efface donc et laisse la place au biographe qui ose à peine se présenter.

Henri Dauphin.

Octobre 1868.

VIE DU DANTE

NOTICE

BIOGRAPHIQUE, HISTORIQUE & LITTÉRAIRE.

Il existe dans le domaine de l'art chrétien un monument prodigieux, qui embrasse la terre et le ciel, et qui met en scène, hors du monde sensible, les personnages d'un drame appelé *la Divine Comédie.* Comme nos vieilles basiliques, ce poème ne révèle toutes ses beautés qu'à l'œil qui a su pénétrer la pensée qui l'anime, à l'homme qui s'est imprégné de l'esprit du moyen âge dont il procède. Plus vaste, plus symbolique, il est aussi moins accessible à l'intelligence que toute autre œuvre d'art. Il veut un lecteur plus versé dans l'histoire, plus initié aux opinions et aux mœurs de cette époque. L'auteur du poème en étant aussi le héros, il est encore nécessaire de connaître sa vie, la part personnelle qu'il a prise aux évènements de son temps. C'est à ce point de vue qu'après avoir analysé cette grande composition, que j'ai traduite pour mon instruction et mon plaisir, j'ai pensé qu'une notice biographique, historique et littéraire, ne serait pas sans profit pour ceux qui désirent étudier sérieusement la *Divine Comédie*, plus vantée en France qu'elle n'est lue, malgré le talent de ses nombreux traducteurs. Les moindres détails m'ont

paru précieux, et je les ai puisés aux meilleures sources quand ce n'est pas le poète lui-même qui me les a fournis. Les faits contemporains les encadrent, pour les mettre en lumière, dans un tableau que je me suis vainement efforcé de réduire.

I

Dante, ou Durante, est le premier qui ait porté ce nom dans la famille des Alighieri dont il était issu. Il naquit à Florence [1] au mois de mai 1265 [2], et reçut le sceau du chrétien dans l'antique baptistère de Saint-Jean [3]. Son père, Alighieri di Bello [4] était un jurisconsulte d'ancienne famille guelfe. Emigré de Florence après la victoire des Gibelins à Mont'Aperto [5], il était encore en exil lorsque sa seconde femme Bella [6], rentrée avant lui [7] ou demeurée à Florence, mit au monde celui qui devait être un des plus grands poètes de l'Italie.

Dante était de noble race [8] et de vieille souche romaine [9], suivant la tradition qui fait remonter la fondation de Florence à une colonie de Romains au temps de Sylla. Cacciaguida, son trisaïeul, vivait au milieu du douzième

[1] Paradis chant XXV, vers 5.

[2] Sous le signe des Gémeaux.—Paradis, chant XXII, vers 115 et suivants.

[3] Enfer, chant XIX, vers 17.

[4] Mario Crescembeni.—Selon ce biographe, le père de Dante s'appelait Alighieri di Bello de gli Alighieri.

[5] 4 septembre 1260.

[6] On n'a pu découvrir à quelle famille appartenait cette Bella, mère du Dante. (L'abbé Marini).

[7] Les émigrés du parti guelfe furent rappelés à Florence en 1266, après la bataille de Grandella, où périt Manfred défait, par Charles d'Anjou.

[8] Paradis, chant XVI, vers 6.

[9] Enfer, chant XV, vers 74 et suivants.

siècle, et alors le nom de la famille était *Degli Elisei*[1]. Cacciaguida[2] ayant épousé une Aldigeria, de Parme ou de Ferrare[3], son fils changea le nom de la famille en celui d'Allighieri[4], qui s'est transmis jusqu'à Dante. Un de ses parents (c'est lui-même qui nous l'apprend[5]) s'appelait Geri del Bello, nom presque identique à celui de son père Alighieri di Bello.

Malgré le silence modeste[6] de Dante sur ses ancêtres antérieurs à Cacciaguida, on sait encore qu'ils avaient été nommés d'abord *Frangipani*[7] pour avoir distribué du pain aux Florentins dans une disette. Ils n'avaient rien de commun avec ces rudes populations qui descendirent du mont Fiesole, au 10e siècle, pour habiter Florence[8], ni avec ces hommes nouveaux dont l'orgueil et le faste se fondèrent sur des richesses mal acquises[9]. Pur de cet alliage étranger, qui fut si funeste à son pays, Dante devait un jour chercher un équilibre entre ces éléments opposés, et périr sous leur choc : noble rôle, mal apprécié jusqu'ici, et à peine entrevu quoiqu'il tienne une grande place dans sa carrière politique.

Il perdit son père dans son enfance[10] ; mais héritier d'un patrimoine encore intact[11], il trouva de bonne heure d'am-

[1] Giov. Mario Crescembeni. — Cacciaginda eut deux frères, dont un appelé Eliseo. Paradis, chant XV, vers 136.

[2] Mort à la croisade, en Syrie, sous l'empereur Conrad, 1149.

[3] Elle était de la vallée du Pô, Val di pado. Paradis, chant XV, vers 137.

[4] Paradis, chant XV, vers 138.

[5] Enfer XIX, vers 20 et 27. Les armes de cette famille portaient une aile d'or dans un champ d'azur. (Vellutello.)

[6] Paradis, chant XVI, vers 45.

[7] Mss de Bandini. *Alphabéton*. Conservé à la Bibliothèque impériale.

[8] Enfer, chant XV, vers 63.

[9] Id., chant XVI, vers 73.

[10] L'abbé Marini. — Opere di Dante. — Paris 1768.

[11] Ce patrimoine était médiocre, mais suffisant pour le faire vivre honorablement.

ples moyens d'instruction autour de lui, et d'utiles directions parmi ses proches. Ceux-ci, à qui l'excellence d'une aussi riche nature ne pouvait échapper, prêtèrent sans doute le secours de leurs conseils et l'appui de leur position personnelle à la mère du jeune Alighieri, à cette Bella, dont le nom seul nous est parvenu. Quelle ne devait pas être sa sollicitude pour un fils sur qui, d'après un songe qu'elle avait eu pendant sa grossesse [1], s'il faut en croire Boccace, reposaient de hautes espérances !

C'est dans le cours de cette première éducation, époque si précieuse qui laisse peu de traces, et dont l'influence est souvent décisive sur la vie entière, que se place un fait considérable et attesté par Dante lui-même : il venait, dit-il [2], d'accomplir sa 9e année, lorsqu'il fut conduit chez les Portinari, voisins et amis de sa famille. Il vit dans une fête donnée par le chef de cette maison, au mois de mai 1274, la fille de Folco Portinari [3], une jolie enfant à peu près de son âge [4]: c'est la célèbre Béatrix, immortalisée par ses vers, celle qui fut son premier amour et son phare sur la mer orageuse qu'il devait traverser. A l'instant son âme lui fut fiancée, et quoiqu'il ne lui ait été donné de la revoir que neuf ans après, son tempérament vif et sensible s'était décelé à cette apparition angélique ; merveilleuse précocité du cœur dans un enfant de génie. On peut juger de ce qu'il sera, en le voyant prendre au sérieux et combattre en homme une passion naissante qui l'effraie parce qu'il en a sondé la profondeur.

[1] Il lui sembla qu'elle était accouchée sous un laurier, au bord d'une fontaine ; que des baies qui tombaient de cet arbre l'enfant se nourrissait d'abord ; qu'ensuite, changé en berger, il cherchait à s'emparer des feuilles, et qu'ayant fait une chûte il se relevait sous la forme d'un paon au magnifique plumage.

BOCCACE. — *Vita Dantis Alighieri.*

[2] La Vita nova.

[3] Sa mère se nommait Celia dei Caponsacchi.

[4] Née en 1266, Béatrix ou Bice avait 9 ou 10 mois de moins que Dante.

Un autre trait caractéristique de cette nature ardente et rêveuse, c'est le goût que Dante à peine sorti de l'enfance avait montré pour la vie monastique. On croit qu'il prit l'habit de frère mineur de saint François, mais qu'il avait quitté l'Ordre avant la fin de son noviciat. Lors même que ce fait singulier ne serait point attesté par un de ses plus anciens commentateurs [1], on en trouverait plus d'une trace dans son poème [2], où il semble rappeler le cordon qui lui avait autrefois ceint les reins. Aussi dans les plus anciennes peintures de son pélerinage, est-il toujours représenté vêtu de la robe de Cordelier. Ce costume traditionnel est aujourd'hui classique. Il est certain d'ailleurs que Dante a voulu mourir sous le froc de saint François. N'était-ce pas un souvenir de sa première vocation ?

Brunetto Latini, le célèbre auteur du *Tesoretto*[3], fut sinon le premier, au moins le principal de ses maîtres, celui qui contribua le plus à développer son intelligence, qui lui apprit, selon sa belle expression, comment l'homme s'immortalise [4]. Brunetto qui l'avait vu naître, avait tiré son horoscope [5]. Il enseigna à son élève, avec la philosophie et la jurisprudence, les sciences mathématiques et physiques [6], et même l'astrologie [7]. Rien ne manqua d'ailleurs à Dante de ce qui pouvait en faire un homme complet, un poète, un orateur, un homme d'Etat. Les beaux-arts eux-mêmes,

[1] Francesco di Bartolo da Berti qui expliquait le Purgatoire à l'Université de Pise en 1395.

[2] Enfer, chant XVI, Vers 106.

[3] Livre écrit d'abord en italien, et que son auteur a refait ensuite en français, à Paris où il s'était retiré. — Mort en 1294.

[4] Come l'uom s'eterna. — Enfer, chant XV, vers 85.

[5] Enfer, chant XV, vers 55.

[6] Capocchio de Sienne, enseiga aussi, dit-on, à Dante, la physique et les sciences naturelles. — Enfer, chant XXIX, vers 139.

[7] L'astrologie lui fut enseignée plus tard par Cecco d'Ascoli, médecin du pape Jean XXII. — Manuscrit du jésuite Appiani, cité par Pelli dans ses Mémoires sur la vie de Dante.

dont le 13e siècle voyait l'aurore en Italie, ne lui furent pas étrangers. Il était dessinateur [1], et musicien habile, jouant de plusieurs instruments [2]. On ne saurait douter qu'il ait su le grec, à voir l'éloge qu'il fait d'Homère, dont il n'existait aucune traduction de son temps [3], à en juger encore par un sonnet [4], où il dit de son fils qu'il fait des progrès dans les langues grecque et française. Dévoré de la soif d'apprendre, il étudia toute sa vie avec une puissance de volonté dont un seul trait nous donne la mesure : un jour qu'il était entré chez un libraire, pour y voir des jeux sur la place publique, il prit un livre et s'attacha tellement à sa lecture qu'il se retira fort tard sans avoir rien vu du spectacle qui l'avait attiré [5].

Mais sa plus chère étude, au milieu d'études si diverses, fut celle de la poésie, qui consistait alors dans les *rimes d'amour*. Il s'y livra dès ses jeunes ans avec passion ; et qu'on ne pense pas qu'il s'agisse ici de rien qui ressemble à la fadeur du genre élégiaque moderne. C'était la poésie des troubadours, passée depuis peu des Provençaux en Italie, pour y tirer de ses langes la langue vulgaire qui, par sa rudesse et la diversité de ses dialectes, semblait condamnée à l'usage du peuple et de quelques chroniqueurs obscurs. La chevalerie avait empreint les chants amoureux d'une courtoisie noble et d'un caractère élevé. Une passion sérieuse et discrète inspirait ces chants, et les difficultés du mètre ne les rendant guère accessibles qu'aux hommes instruits, les *rimes d'amour* servirent enfin de vêtement à une sorte de métaphysique profonde et

[1] Ami de Giotto et d'Oderisi da Gubbio peintre d'enluminures. — La Vita nova. — Purgatoire, chant XI, vers 27 et suivants.

[2] Ami du chanteur Casella et de Belacqua célèbre instrumentiste. — Purgatoire, chant XXX, vers 36. — Landino et l'abbé Marini, vita di Dante.

[3] La première traduction d'Homère est de Pétrarque.

[4] Ce sonnet est cité par Pelli.

[5] V. Bayle, au mot *Dante*.

quintessenciée. Telle fut la poésie des troubadours depuis Gérault de Berneil et Daniel Arnault jusqu'à Dante, en qui se personnifie, mieux qu'en Pétrarque lui-même, l'idéal du genre. Ce genre a des lois sévères, et chaque pièce cache un double sens que le poète a besoin lui-même d'éclairer; car à force de discrétion envers sa Dame, compris d'elle, il l'est imparfaitement du lecteur; et c'est ce qui rendait si piquante alors cette poésie pleine d'expression et de mystère.

Dante cédant au goût du siècle, à son tempérament peut-être, suivit ou plutôt dirigea le courant qui emportait de ce côté les esprits d'élite. La lice était ouverte surtout aux jeunes gens, qui faisaient entre eux assaut de discrétion et de galanterie. Leurs pièces de vers étaient de vraies énigmes qu'ils se renvoyaient de l'un à l'autre, comme au temps des anciens rois d'Egypte. Ce sonnet est beau, disait-on. Il est plein de sentiments délicats et d'allusions fines; mais à quelle Dame s'adresse-t-il, et dans quelles circonstances? quel en est le sens moral? Pour comprendre l'excellence de Dante dans un genre, où ses premiers essais furent des coups de maître, il faut revenir à Béatrix.

Sur les amours de Dante et de Béatrix, il existe un livre curieux, la *Vita nova* [1], où Dante lui-même en a fait le récit tiré, dit-il, du registre de sa mémoire. Ce récit, il est vrai, n'est le plus souvent que le commentaire des poésies de sa jeunesse, qui n'auraient pu s'en passer aux yeux de la postérité, comme il le comprit plus tard. Le genre de ces poésies exigeait pour chaque pièce, sonnet, ballade ou canzone, que l'auteur eût en vue la Dame de ses pensées, et célébrât quelque fait intime assez frappant pour qu'il parût avoir écrit sous la dictée de l'Amour. La fiction devait

[1] Traduite en français pour la première fois par M. Delécluse, 1841.

donc avoir une large place dans les Rimes d'Amour. Mais on peut affirmer qu'elle n'est pour rien dans les premiers épanchements d'Alighieri, de cette âme austère et passionnée dont l'idéal, incarné en Béatrix, était réalisé chaque jour sous ses yeux par des faits sensibles. Ses rêves même (il y en a beaucoup dans ce commentaire) étaient pour lui de puissantes réalités, en ce sens qu'ils reflétaient des actes qui l'avaient fortement impressionné durant la veille. Il faut voir là, sous une forme poétique, des faits très-réels, puisés, comme il le dit fort bien, dans le registre de sa mémoire. Nous avons donc, dans la *Vita nova*, non pas un roman, produit d'une imagination vive et créatrice, mais de véritables mémoires, un récit de faits intimes qui ne peuvent pas être plus contestés que l'existence de Béatrix.

Ce récit éclaire d'un si grand jour une période intéressante de la vie du jeune poète que, malgré son étendue, il n'est pas un détail qu'on puisse en retrancher.

Le 30 décembre 1283 (Dante avait alors 18 ans), il revit la belle enfant, qui l'avait tant frappé chez son père neuf ans auparavant, et qui entrait alors dans sa 17e année. Il la revit dans la rue entre deux dames un peu plus âgées qu'elle, et sa voix douce , qu'il entendait pour la première fois, le salua de quelques paroles gracieuses. La nuit suivante, il eut un songe effrayant. Il vit l'Amour, gai d'abord, puis triste et dolent, qui tenait dans ses bras la jeune fille enveloppée dans un linceul couleur de sang. Il reconnut son propre cœur tout en feu dans les mains de l'Amour qui lui dit : *Vide cor tuum.* L'Amour, après avoir réveillé Béatrix, la forçait répugnante à le manger, et l'emportait en pleurant dans le ciel. Dante raconta son rêve, dans un sonnet adressé à tous les fidèles d'amour [1]

[1] Les jeunes poètes, qui rimaient en langue vulgaire, se donnaient alors ce nom.

notamment à Guido Cavalcanti [1], son premier et meilleur ami [2]. Epris tous deux du feu poétique, ces jeunes gens avaient trouvé dans la conformité de leurs goûts le fonds d'une amitié indissoluble.

Dante se consumait d'amour. En vain ses amis le pressaient de leur nommer celle qui causait cet état de langueur ; sa flamme discrète refusait de s'épancher. Un jour qu'il était à l'église et qu'il avait les yeux fixés sur Béatrix, séparé d'elle par une dame en prières, celle-ci crut être l'objet de son attention et ne s'y montra point insensible. Notre amant profita de cette erreur pour donner le change aux curieux sur le véritable objet de ses vœux. Ce manége dura plusieurs années, et la dame qui se croyait aimée servit à son insu de chaperon à la fille de Portinari, ignorant elle-même l'effet de ses charmes. Dante, pour mieux couvrir son amour sous un air de galanterie envers les dames, fit courir un compliment en vers à soixante beautés de Florence, et dans cette pièce ingénieuse le nom de Béatrix avait été glissé après neuf autres. Mais enfin la dame qui avait été l'objet de ses feints hommages quitta le pays, et Dante se plaignit dans un sonnet à double sens d'avoir perdu le voile qui couvrait ses discrètes ardeurs [3].

Vers ce temps une compagne de Béatrix lui fut enlevée par un coup imprévu. Cette mort inspira deux sonnets au poète sensible, qui suivit le convoi de la jeune fille pleurée

[1] Fils de Ludovico Cavalcanti que Dante a placé en Enfer avec les hérétiques. — Enfer, chant X, vers 51.— Guido mourut en 1300, peu de temps après avoir été rappelé de l'exil par les successeurs de Dante au Priorat. C'est de lui qu'il est parlé au Purgatoire, chant XI, vers 97.

[2] Dante a mentionné plusieurs autres de ses amis dans son poème : Buonagiunta de Lucques, poète en rimes vulgaires. Purgatoire, chant XXIV, vers 35. — Le Forese, de la maison des Donati, Purgatoire, chant XXIII, vers 43. — Charles-Martel, roi de Hongrie. Paradis, chant VIII, vers 55 et chant IX, vers 1.

[3] La Vita nova.

de toute la ville. Il l'avait vue plusieurs fois avec celle qu'il aimait. Il avait remarqué sa grâce et admiré ses vertus. Comptant qu'elles la feraient assez reconnaître, il s'est cru dispensé de la nommer. Quels regrets n'avons-nous pas d'ignorer le nom d'une femme, dont ils nous a laissé ce bel éloge: « Qui ne mérite pas le salut éternel ne doit pas espérer d'aller jamais en sa compagnie[1]. » — Quelques jours après les funérailles, Dante eut révélation que la Dame qu'il avait feint d'aimer ne reviendrait plus à Florence. Dans une de ses rêveries romanesques, il crut voir l'Amour en habit de pélerin, qui revenait de chez cette dame, et qui l'avertit de ne plus compter sur elle. L'Amour lui en indiqua une autre qui pourrait lui en tenir lieu.

Dante obéit à ce rêve de son imagination. Amant plus discret que chevalier courtois, il se remit à célébrer sa chère Béatrix, sous le nom d'une autre. Mais Béatrix ayant pénétré ce manége refusa un jour de le saluer. Quel châtiment pour le jeune poète qui mettait tout son bonheur dans un salut de sa Dame ! Renfermé chez lui et versant de chaudes larmes, il s'endormit sur le déclin du jour, et vit en songe l'Amour, qui venait à lui vêtu de blanc et lui expliquait pourquoi Béatrix avait passé sans le saluer. « C'est, disait-il, qu'elle te blâme d'avoir compromis une femme à cause d'elle; car elle sait à présent que tu l'aimes. Elle veut des excuses, et compte que tu sauras les lui faire avec discrétion. » Dante protesta en effet dans une ballade que son cœur était tout à elle depuis son enfance, et que, s'il avait paru s'attacher à une autre, elle devait en deviner le motif et lui pardonner [2].

Comme il se croyait encore en disgrâce, il fut conduit par un de ses amis à un repas de fiançailles, qui avait lieu

[1] La Vita nova,
[2] La Vita nova.

dans la maison du prétendu, suivant l'usage. Béatrix se trouvait à cette fête avec d'autres amies de la fiancée. Brillante de jeunesse et de parure, elle s'entretenait avec plusieurs dames, lorsque Dante entra dans la salle. A la vue de sa maîtresse, qu'il savait mécontente, il se sentit défaillir, et fut obligé de s'appuyer contre une peinture qui ornait un des murs de l'appartement. On sourit; on crut tenir enfin un secret si bien gardé. Son ami, qui n'avait cessé de l'observer, ne conserva plus aucun doute, quoique Béatrix un peu confuse eût essayé de donner le change aux assistants, en joignant elle-même quelques plaisanteries à celles dont le pauvre amant était criblé de toutes parts. Dante ne put que se plaindre, dans un beau sonnet qu'il composa à ce sujet, « d'avoir perdu jusqu'à la pitié de son amie qui, par ses moqueries, avait tué ce sentiment dans l'âme des autres [1]. »

Le jeune troubadour sortit quelque temps après du genre plaintif, où il s'était signalé par des sonnets et des ballades. La canzone exerça aussi sa muse, et voici comment il fut amené à changer de ton. Dans un cercle de femmes, où l'on causait de sa dernière aventure en l'absence de Béatrix, l'une d'elles lui dit : « Pourquoi l'aimez-vous, puisque vous ne pouvez soutenir sa présence? Elle vous a refusé le salut qui faisait tout votre bonheur; mais ce qui doit vous rendre heureux, n'est-ce pas ses louanges? Louer l'objet aimé a d'exquises douceurs, et qu'avez-vous fait pour vous procurer cette joie? » Eclairé par ce conseil, Dante résolut de ne plus traiter d'autre sujet que l'éloge de Béatrix, et comme il y rêvait à quelques jours de là en côtoyant un ruisseau, il trouva le début de sa première canzone : *Donne ch'avete l'intelletto d'amore*, Dames qui comprenez ce que c'est que l'Amour [2].

[1] et [2] La Vita nova.

Un grand malheur menaçait l'objet d'une si tendre et si poétique affection. La fille de Folco Portinari perdit tout-à-coup son père [1], homme excellent et jouissant d'une haute considération à Florence. Dante reçut la nouvelle de ce coup affreux pour sa maîtresse de la bouche de plusieurs dames qui venaient de la quitter plongée dans la plus amère douleur. Il les avait interrogées, et en avait reçu la réponse que leur attitude et leurs larmes lui faisaient craindre. Il tira de cette circonstance la matière de deux sonnets qui furent alors l'écho de la douleur publique [2].

Lui-même, à force de se représenter la douleur de Béatrix, tomba sérieusement malade. Il avait pour la première fois compris que ce chef-d'œuvre du ciel devait aussi mourir un jour. Agité par la fièvre, qu'irritaient les anxiétés de son âme, il eut un rêve qui le fit assister à la mort de sa bien-aimée. Elle lui était annoncée d'abord par des signes effrayants sur la terre et dans les cieux. Il vit le ciel s'obscurcir, les étoiles pâlir, les oiseaux frappés dans les airs tomber sur le sol qui tremblait sous ses pieds. Il vit des femmes échevelées et d'autres formes horribles qui lui criaient : Tu mourras ! tu es mort ! Ensuite il vit des anges qui, conduits par une vapeur blanche, s'élevaient vers les cieux, tandis que le beau corps de Béatrix inanimée était soutenu par des dames qui couvraient sa tête d'un voile blanc. Sa figure était calme et modeste. Elle semblait dire : « Je suis en paix. » Il vit même et suivit la pompe funèbre. A ce moment de son rêve, il sanglota et prononça un mot que les dames de sa famille entourant son lit ne purent distinguer. C'était le nom de Béatrix. Le voyant



[1] Folco di Ricovero Portinari fonda à Florence l'hôpital de Santa Maria Novella.

[2] La Vita nova.

tourmenté d'un rêve pénible, elles avaient éveillé le malade qui conserva longtemps l'impression de cet épouvantable présage [1].

Dante rappelé des portes du tombeau revit celle dont il avait pleuré la mort dans cette nuit funeste. Elle s'offrit un jour à lui dans une rue de Florence. Elle marchait derrière la Giovanna, beauté célèbre, amie de son cher Guido Calvacanti, et comme celle-ci vint à sa rencontre pour lui dire quelques mots, il put voir passer l'idole de son âme. Il continua de lui adresser des vers. Il vanta encore la grâce de son salut, et la puissance de ses charmes tant sur lui que sur les femmes dont sa société rehaussait le mérite. Ses chants plus suaves et empreints d'une plus grande élévation de pensée semblaient saluer les derniers feux d'un astre prêt à s'éteindre [2].

Béatrix en effet ne tarda pas à lui être enlevée, comme il achevait la première stance d'une canzone à son honneur. Elle mourut le 9 juin 1290, à l'âge de 24 ans, peu de temps après son père. On ignore les circonstances de sa mort que Dante s'est abstenu de rapporter, « pour ne pas se louer lui-même [3]. » Qu'a-t-il voulu faire entendre par ces mots? Se serait-il trouvé mêlé personnellement à cette catastrophe aussi cruelle qu'imprévue? Nous savons seulement par une canzone [4] que la mort de Béatrix a été soudaine; que sa bonté et sa modestie en furent la cause, sans que la maladie y ait eu part [5].

[1] La Vita nova.

[2] La Vita nova.

[3] — « Je ne dirai rien des circonstances de sa mort. Je me trouverais forcé de me louer moi-même, chose inconvenante et blâmable. Aussi en laisserai-je le soin à un autre glossateur. » (La Vita nova.)

[4] — « Ce n'est point un excès de froid ou de chaud qui nous l'a enlevée, comme il arrive de beaucoup d'autres. C'est sa bonté, sa modestie, qui nous l'ont fait perdre. » (Canzone citée dans la Vita nova.)

[5] La Vita nova.

Le plus proche parent de Béatrix lui demanda des vers sur sa mort, et il s'empressa de payer son tribut à la mémoire de sa chère maîtresse. Il composa aussi en latin une lamentation sur ce texte de Jérémie : « *Quomodo sedet sola* » *civitas plena populo ? Facta est vidua gentis,* » et il adressa cet écrit aux princes de la terre[1]. Le dernier jour de l'année où elle mourut, deux hommes le trouvèrent assis, occupé à dessiner un ange sur des tablettes. A leur vue, il se leva et dit en leur montrant l'ouvrage commencé : « Je n'étais pas seul. O noble intelligence ! Ce jour complète l'année où tu es montée au ciel ! » On retrouve cette pensée dans un sonnet de Dante composé à cette occasion [2].

Une aussi grande perte lui avait attiré la compassion des dames, qui voulurent le consoler. Une d'elles qui, d'une fenêtre, avait un jour observé son désespoir, lui témoigna une pitié si sincère qu'il était allé souvent pleurer avec elle. La situation était périlleuse pour un jeune homme sensible et d'une imagination vive. Elle donna lieu à deux sonnets, où d'une part il gourmande ses yeux trop faciles à se distraire, où d'autre part le *cœur* informe *l'âme* du sentiment nouveau qui commence à poindre en lui. Dante fut d'ailleurs muni contre ce danger, si tant est qu'il ait eu besoin d'égide, par une vision nocturne. Béatrix lui apparut glorieuse, jeune et vêtue comme elle l'était le jour où elle s'était offerte à lui pour la première fois dans son enfance. Rendu tout à elle par l'effet d'un seul regard, il regretta vivement d'avoir cédé pendant quelques jours à ce mouvement d'inconstance, et il déposa dans un sonnet [3] l'expression de son repentir.

Un autre jour ayant rencontré des pélerins dans une rue

[1] La Vita Nova.
[2] Ibid.
[3] Ibid.

au centre de la ville, il lui prit envie de les instruire de son malheur ; ce qu'il n'osa faire, mais il traduisit sa pensée par ces vers d'un autre sonnet [1] : « Pélerins qui marchez » pensifs, venez-vous de si loin que vous ne sentiez couler » vos larmes ? »

Un dernier sonnet accordé à deux nobles dames pleines du souvenir de Béatrix, fait voir quelle était alors la disposition d'esprit du jeune poète. Porté au plus haut des cieux sur les ailes d'un amour épuré, il y voit sa dame couronnée de gloire. L'Amour céleste lui parle un langage qui ne parvient pas à son intelligence [2].

Dante eut ensuite une vision [3] qui lui fit prendre la résolution de ne plus rien dire de sa chère maîtresse, avant de s'être mis en état de parler dignement d'elle. Dès lors il dirigea ses fortes études vers ce but, espérant dire de Béatrix un jour, si Dieu lui accordait assez de vie, ce qui n'avait jamais encore été dit d'aucune autre mortelle [4].

C'est ainsi que s'ouvrit la carrière poétique de Dante, et qu'elle fut tracée d'abord dans le champ de la vie réelle. On doit rapporter à cette période d'autres pièces en *rimes vulgaires*, qui ont été conservées, des sonnets adressés à ses amis ou répondant aux leurs. On retrouve ainsi une partie de ses compagnons d'étude et de ses premiers rivaux : Guido Cavalcanti, confident de ses pensées, Cino da Pistoia, jurisconsulte et rimeur d'amour devenu plus tard le

[1] La Vita nova.

[2] Ibid.

[3] Ibid.

[4] Ibid. — « J'eus une vision pendant laquelle je fus témoin de choses qui me firent prendre la résolution de ne plus rien dire de cette Bienheureuse, jusqu'à ce que je pusse parler dignement d'elle ; et pour en venir là, j'étudie autan que je peux, comme elle le sait très-bien. . . . j'espère dire d'elle ce qui n'a jamais encore été dit d'aucune autre. » (La Vita nova.)

maître de Pétrarque, Dante da Majano, son homonyme, qui ne tenait à lui que par l'amitié, mais dont la tendre amitié pour le jeune Alighieri peut se juger par un seul trait : il l'appelait *sa Nina*[1], du nom d'une Sicilienne, sa dame et maîtresse, pour laquelle il composa des pièces ingénieuses, *bisarrie,* qui étaient alors fort à la mode [2].

Dante avait alors 25 ans. Jusque-là sa jeunesse avait été pure et recueillie dans une passion timide et toute chevaleresque. On voit qu'il aimait la gloire [3] et le commerce des dames qui dans les poésies amoureuses en étaient les arbitres. Il était d'ailleurs aussi brave que spirituel. A 24 ans, il s'était trouvé au combat de Campaldino [4], où les Arétins avaient été vaincus par l'armée guelfe de Florence et de Sienne. Placé à l'avant-garde, il y avait fait ses premières armes, avec des émotions qu'il décrit naïvement dans une de ses lettres citée par l'Arétin [5]. « Je n'étais plus » un enfant, mais un soldat armé pour mon pays. Les » chances diverses de cette bataille vivement disputée, me » firent passer de la crainte extrême d'une défaite à l'im» mense joie d'une victoire. » L'année suivante, il prit part à l'expédition de Lucques contre les Pisans, expédition qui se termina par la prise du château de Caprona [6]. Ce fut sa seconde victoire sur les Gibelins, auxquels il devait s'associer plus tard moins par sympathie que par la force des circonstances.

Vers ce temps se placent des écarts de jeunesse qu'il est

[1] Pelli. — Memorie per la vita di Dante.

[2] D'autres pièces sont adressées à Cecco Angiolini, de Sienne, à Dino Frescobaldi, etc.

[3] Paradis 1, vers 13.

[4] En 1239, Buonconte, comte de Montefeeltro y fut tué. — Purgat. V, vers 100.

[5] Dove ebbi temenze molte e nella fine grandissima allegrezza per li vari casi di questa battaglia. (Bruni Aretino.)

[6] En 1290. — Enf. XXI, v. 94.

impossible de révoquer en doute[1]. Pour un homme de cette trempe, recherché des dames dans une ville de luxe et de plaisirs, les séductions étaient irrésistibles. A l'amour platonique succéda l'amour sensuel avec toute sa fougue. Le torrent de l'exemple, les mœurs relâchées des dames florentines[2], dont il a fait la peinture[3], l'entraînèrent sans doute. Il est certain que Dante a payé un large tribut à la volupté. Lui-même s'en est confessé dans la *Divine Comédie*[4], pélerinage qu'il semble avoir entrepris pour se purifier de cette souillure[5]. Ses désordres lui sont reprochés avec force par Béatrix[6] au nom du pur amour qu'il avait eu autrefois pour elle, et dont le souvenir seul, après sa mort, aurait dû lui servir d'égide, comme ses avis en songe et sa sollicitude toujours présente[7] tendaient à le relever de ses chûtes. Ne parle-t-il pas aussi à son ami Casella[8] de ses folles ardeurs ? Tout son poème accuse les égarements de sa vie passée.

Dante fut tiré de ce tourbillon par sa famille qui, le voyant atteint d'une blessure profonde[9], au milieu des efforts qu'il faisait pour s'étourdir, le pressa de se marier. Il épousa la signora Gemma Donati[10], liée sans doute par le sang comme par le nom à ces Donati en qui Dante devait trouver bientôt des ennemis implacables[11]. Ce mariage,

[1] Il s'adonna aux plaisirs de l'amour « ne quai fù saldissimo ». (Mario Crescembeni.)

[2] Purgatoire, chant XXIII, vers 95.

[3] Paradis, chant XV, vers 97 et suivants.

[4] Purgatoire, chant XXXI, vers 34.

[5] Purgatoire, chant I, vers 58 et suivants.

[6] Purgatoire, chant XXX, vers 125 et suivants.

[7] Purgatoire, chant XXXI, vers 133 et suivants.

[8] Purgatoire, chant II, vers 107 et 108.

[9] Boccace. — Vita Dantis Alighieri.

[10] Fille de Manetto degli Donati. (Giannoso Manetti.)

[11] Corso Donati, chef du parti des noirs, eut une fin tragique. Poursuivi dans une émeute, il tomba de cheval, et fut traîné dans la poussière avant d'être massacré par la populace. — Chant XXIV, vers 82.

qui dut avoir lieu quelques années après la mort de Béatrix [1], ne paraît pas avoir été formé sous d'heureux auspices. Dante, si attentif à se peindre dans ses ouvrages, à y consigner les principaux faits de sa vie, à y inscrire même son nom [2], et celui de la Gentucca, une de ses maîtresses [3], Dante a gardé partout un silence absolu sur sa femme. Il y avait entre les deux époux peu de conformité de goûts et d'humeur. L'esprit indépendant et un peu altier du poète dut se plier difficilement au joug de l'hymen, et cependant il s'attacha au foyer domestique, puisqu'il eut de Gemma sept enfants, dont les noms sont parvenus jusqu'à nous [4]. Son fils aîné laissa une postérité qui a subsisté longtemps à Vérone [5], et sa fille unique, morte religieuse, avait été nommée Béatrix, par un souvenir touchant du poète ; mais on dit [6] que, fatigué à la fin du caractère difficile de sa femme, Dante la quitta, et que séparé d'elle, il ne voulut jamais s'en rapprocher [7].

De la mort de Béatrix au Priorat du Dante, il y a dix années marquées par des dates incontestables, le 9 juin 1290 et le 15 juin 1300 [8]. C'est entre ces deux dates qu'il faut placer sa grande résolution de transformer sa muse, en spiritualisant son amour, puis ses égarements, son mariage, son entrée dans la vie publique; et, comme dans ses phases successives, ses travaux littéraires ne furent jamais interrompus, il est surtout intéressant d'en

[1] Non multo post. — Manetti se sert de ces termes. Il faut entendre quelques années durant lesquelles Dante se livra aux folies de la jeunesse.

[2] Purgatoire, chant XXX, vers 55.

[3] Ibid., chant XXIV, vers 37.

[4] Pietro, Jacopo, Gabriele, Aligero, Eliseo, Bernardo et Béatrice.

[5] Dante III n'eut qu'une fille morte sans postérité.

[6] Giannoso Manetti cité par Pelli.

[7] Bayle, dans son Dictionnaire historique, donne à Dante trois femmes, sur la foi de Papyrius Masson, dont le témoignage n'a pu être vérifié par l'exact et curieux Pelli.

[8] Dante fut Prieur du 15 juin au 15 août 1300.

suivre ici la trace, et de montrer qu'à cette période appartiennent la conception et l'ébauche de son grand poème [1].

En renonçant aux rimes d'amour, Dante avait résolu de s'exercer à une poésie plus haute, dont Béatrix serait encore l'objet, afin de lui consacrer un monument digne d'elle [2]. Il était, comme on l'a vu, sous l'empire d'une vision qui lui avait montré de nouvelles routes à parcourir, et qui l'avait transporté hors du monde sensible dans les régions de l'enfer et du ciel. Si puissante que fût son imagination, elle ne reflétait cependant que les croyances populaires du XIIIe siècle, où le sort des âmes après la mort occupait fortement les esprits. Des légendes merveilleuses, les scènes du Jugement dernier écrites sur la pierre des cathédrales, la représentation des mystères si goûtés au moyen-âge, tout disposait Dante à une œuvre, qui est bien fille de son génie, mais une fille de bonne race, ayant elle-même des ancêtres[3]. Les origines de la *Divine Comédie* ont été explorées de nos jours avec autant de sagacité que de saine critique par un jeune écrivain, ravi trop tôt aux lettres françaises dont il était l'espoir [4]. On ne croira pas que sa critique ait fait tort au poète en signalant quelques-unes des sources où il a puisé.

Disons-le, sans que sa gloire en puisse souffrir : loin d'avoir tiré du néant la *Divine Comédie*, Dante n'en a même pas, ce semble, conçu de premier jet le vaste plan. Les grands dessins mûrissent lentement dans les têtes les plus puissantes. L'idée capitale d'un voyage expiatoire, d'une

[1] Il était dès lors un poète célèbre. — Enfer, chant I, vers 86. — Il parle plus modestement de lui, Purgatoire, chant XIV, vers 20 et 21.

[2] « Pour en venir là, j'étudie autant que je peux, comme elle le sait très-bien. » (La Vita nova.)

[3] L'épigraphe de l'Esprit des lois « *prolem sine matre creatam* » ne conviendrait pas à la Divine Comédie.

[4] Charles Labitte, d'Abbeville, mort à Paris en 1846.

initiation progressive, n'a pu venir qu'à l'homme repentant de ses fautes. Il n'avait donc, avant son mariage, que de fortes méditations, des études suivies avec persévérance au milieu des plaisirs, et d'immenses matériaux pour un édifice auquel manquait encore la clef de voûte. Un pélerinage à travers les domaines de la mort était bien le sujet trouvé de son poème [1], mais il en cherchait encore le motif et le sens. Savait-il même d'abord qu'il dût l'écrire en vers italiens ? On pourrait en douter, s'il est vrai qu'il commença l'Enfer en vers latins hexamètres[2]. Quoi qu'il en soit, un génie de cet ordre eût bientôt secoué des entraves qui auraient gêné sa marche.

Le premier, il osa faire de la langue vulgaire un instrument de haute poésie, en l'élevant à la langue épique. Dante sentant sa force obéit sans doute à cette inspiration hardie, lorsqu'après l'orage des passions, entré dans la vie domestique, il eut enfin arrêté son plan et trouvé dans sa propre situation morale le vrai caractère de son pélerinage. Il mit alors vaillamment la main à l'œuvre. Les sept premiers chants de l'Enfer furent écrits à cette époque [3], sauf quelques passages intercalés depuis. Lui-même le fait entendre au 8e chant, où il semble reprendre une œuvre interrompue « *Io dico seguitando* » Il est certain que le peuple chantait ses vers avant qu'il eût quitté Florence ; car, suivant un auteur qui vivait peu de temps après lui [4], Dante aurait un jour entendu un ânier estropier

[1] Un de ses biographes rapporte qu'il avait déjà composé en latin un ouvrage de méthaphysique, l'*Anticlaudianus*, ou il réfutait les opinions du moine Claudien Mamert sur la formation de l'âme. — Bandini, Alphabetum, au mot Dante.

La Bibliothèque impériale possède un manuscrit de cet ouvrage qui contient de courtes notices biographiques sur les Florentins notables des XIIIe et XIVe siècles.

[2] Ultima regna canam fluido contermina mondo. — Vers cité par Crescembeni.

[3] Bruni Arctino, Vita Dantis.

[4] Franco Sachetti, 1335.

ses vers, et ne pouvant souffrir qu'il s'interrompît pour crier *arri !* à son âne, il l'avait frappé en disant : « « *Quest' arri non mis'io* » Je n'y ai pas mis cela. — Il est certain que la copie des premiers chants de l'Enfer fut envoyée à Dante au lieu de son exil par Dino Compagni, son collègue au Priorat [1].

II

On ne connaît de la vie politique de Dante que ses ambassades, son Priorat et son exil. Il avait d'abord pris rang dans la cité Florentine en se faisant inscrire au registre-matricule des Arts et Métiers, pour être compté parmi les citoyens actifs, suivant les lois de la République. Un ancien rôle [2] prouve qu'il avait choisi le 6e des arts majeurs, celui des médecins et des pharmaciens. Il s'y trouve porté en ces termes : « Dante, poète florentin,» mention curieuse qui lui conserve sa vraie figure sous le voile d'une profession fictive, adoptée sans doute pour la forme, parce que les poètes, ces sublimes artisans, n'étaient pas considérés comme exerçant une industrie dans une république marchande, où les nobles eux-mêmes devaient s'enrôler sous l'une des bannières des corps et métiers, pour être quelque chose dans l'Etat. Déclassé comme poète, Dante avait dû s'attacher à une profession active. On conçoit qu'il ait choisi la médecine [3] comme une des plus libérales sans qu'il ait eu besoin d'en pratiquer l'art. Il lui suffisait d'en avoir étudié les principes, et d'avoir pris ses degrés, à sup-

[1] Sismondi. — Histoire des Républiques italiennes du moyen âge.

[2] Matricule de Florence, parchemin in-folio. 6e article A. Dante poeta Fiorentino. — Le 6e des arts majeurs était celui des medici e speziali. (Pelli.)

[3] Jean Procida, de Salerne, était médecin et jurisconsulte.

poser que des épreuves fussent alors exigées, épreuves qu d'ailleurs n'auraient été qu'un jeu pour sa vaste intelligence.

Le parti guelfe dominait à Florence depuis la mort de Manfred [1] et surtout depuis l'entreprise malheureuse de Conradin sur le royaume de Naples [2]. Vaincus successivement par Charles d'Anjou à la Grandella et à Tagliacozzo, ces deux princes avaient payé de leur tête leurs efforts pour soutenir en Italie la maison de Souabe et la politique de l'empereur Frédéric II. Avec les Guelfes, qu'appuyèrent constamment les papes durant la longue querelle de l'Empire et du Sacerdoce, s'était affermi à Florence l'état républicain, né des constitutions municipales qui lui avaient été octroyées par Othon le Grand [3]. Les Gibelins avaient bien tenté plusieurs fois, lorsque l'appui des Empereurs les avait rendus maîtres à Florence [4], de rétablir sur les ruines de la république une aristocratie féodale ; mais l'expulsion de leurs principaux chefs en 1267, après la mort de Manfred, avait laissé les Guelfes maîtres d'un terrain où la liberté avait jeté de profondes racines. La république reçut en 1282 une forme nouvelle, destinée à garantir la prépondérance du parti guelfe, et qui devait durer trois siècles jusqu'à l'avénement des Médicis. Par cette constitution, les citoyens, divisés en corps de métiers, élisaient un collége des Prud'hommes où les Guelfes devaient être en majorité. Les Prieurs des arts et de la liberté formaient le gouvernement ou la seigneurie. Elus pour deux mois senlement, ils

[1] Manfred, bâtard de l'Empereur Frédéric II, fut défait par Charles d'Anjou et tué à la bataille de Grandella, en 1266.

[2] Conradin, dernier rejeton de la maison de Souabe, vaincu par Charles d'Anjou, et fait prisonnier à la bataille de Tagliacozzo, eut la tête tranchée sur un échafaud à Naples, le 26 octobre 1268. Il n'avait que 18 ans. Son jeune parent Frédéric d'Autriche eut le même sort

[3] Othon le Grand, ayant soumis la Lombardie en 961, accorda aux villes des gouvernements municipaux.

[4] En 1248 et en 1260, lorsque Frédéric II était descendu en Italie, et lorsque Manfred, son fils naturel, prit possession du royaume de Naples.

ne pouvaient être réélus que deux ans après être sortis de charge. Ils devaient vivre en commun dans le palais et n'en pouvaient sortir [1].

Mais bientôt les Guelfes se divisèrent par l'ambition du pouvoir, objet de rivalités ardentes dans les Etats libres. Le peuple ne tarda point à jalouser les anciennes familles du parti guelfe, qui avaient remplacé le patriciat gibelin, et il trouva aisément des chefs organes de ses plaintes, défenseurs de ses droits. La noblesse guelfe fut humiliée par un homme sorti de ses rangs, et qui, devenu Prieur en 1292, obtint pour le peuple ces Ordonnances de justice, (*ordinamenti della giustizia*) qui créèrent un officier nouveau commandant des gardes bourgeoises, le Gonfalonier ou porte-étendard de la justice. Giano della Bella, en même temps qu'il faisait élire par les corps des métiers ce chef civil égal aux Prieurs, et en qui se personnifia plus tard la majesté de la république, exclut à jamais du Priorat, par ces mêmes ordonnances, 37 familles de grands ou magnats, qui ne pouvaient se relever de cette incapacité, même en se faisant inscrire au rôle des marchands [2]. Ce mouvement démocratique alla si loin qu'il effraya l'aristocratie marchande, et soutenue par les nobles qui haïssaient Giano della Bella comme un transfuge, elle parvint à envahir le Priorat et à s'emparer de la direction des affaires. Giano, mis en jugement, fut banni de Florence et mourut en exil [3].

Dès lors les artisans et le bas peuple perdirent pour quelque temps leur influence, et le gouvernement resta entre les mains de la riche bourgeoisie ; mais le parti po-

[1] Sismondi. — Histoire des Républiques italiennes.

[2] Les nobles avaient repris leur influence politique en éludant la loi. Ils se faisaient inscrire dans une des corporations des arts majeurs ou mineurs, et arrivaient ainsi au Priorat. (Sismondi.)

[3] Victime de l'instabilité populaire, il avait voulu sauver un podestat de la fureur du peuple.

pulaire guelfe ne fut pas tellement annulé qu'à l'aide de la noblesse gibeline, se transformant ou se déguisant pour ressaisir quelque influence, (artifice qui n'est pas nouveau) à l'aide même d'anciennes familles guelfes, séparées par diverses raisons de l'aristocratie marchande [1], il ne pût se relever par degrés et faire entrer quelques hommes dans les Conseils ou dans les hautes charges de la République. C'est cette situation du parti populaire, accru par la coalition d'éléments disparates, qu'il faut observer pour bien comprendre le rôle politique où Dante s'est trouvé engagé; car il n'est pas douteux que malgré sa naissance, malgré sa fierté naturelle, et peut-être à cause de cette hauteur de caractère, il ait appartenu à la fraction démocratique du parti guelfe. Là est le principe de tous ses malheurs.

Soutenu par la démocratie qui, depuis la chûte de Giano della Bella, son plus hardi champion, avait trouvé d'autres chefs puissants par leurs talents et leurs richesses, Dante préluda, par des missions importantes et délicates, au rôle élevé qu'il devait remplir dans le Priorat. Ses connaissances variées, ses poésies qui l'avaient déjà rendu célèbre et mis en relation avec d'illustres personnages, la gravité de son caractère, le rendaient propre aux négociations diplomatiques.

Il fut envoyé d'abord à Sienne, pour y traiter, au nom de Florence, sur une délimitation de territoire [2]. Député ensuite à Pérouse, qui retenait des citoyens florentins, il obtint leur délivrance, et fut assez heureux pour les ramener lui-même dans leur patrie. Chargé de négocier un mariage auprès du marquis d'Est, il sut faire agréer ses propositions [3] et prévaloir sur d'autres ambassadeurs qui

[1] Les anciennes familles guelfes ne surent pas s'entendre contre la démocratie. — Sismondi.

[2] Mario Filelfo.

[3] Id.

avaient une mission semblable. La France, la Hongrie et Naples le virent aussi dans diverses circonstances, où il fut chargé de représenter auprès de ces cours la république florentine. On ne connaît guère aujourd'hui que l'objet de ces nombreuses missions, pour la plupart antérieures à son exil. En France, où il visita les hommes les plus doctes de la capitale, où il put entendre les leçons du célèbre Sigier [1], professeur de dialectique, il ménagea un traité de paix perpétuelle entre le roi régnant [2] et l'Etat de Florence, et il dut être servi dans sa négociation par la connaissance qu'il avait de la langue française ; car il parlait assez bien le français, et l'on rapporte même qu'il a écrit quelque chose dans cette langue. Il reste un fragment de sa harangue au roi de Naples [3], qui lui accorda la grâce de Vanni Barducci, condamné à mort. Non moins heureux dans une seconde ambassade, il en obtint un traité d'amitié avec les Florentins. Quant au roi de Hongrie, Charles-Martel, qui appelait Dante son ami [4], on comprend qu'il ne lui ait rien refusé, et que les deux missions du diplomate auprès de ce prince aient été couronnées d'un plein succès.

C'est avec la même habileté que Dante, député quatre fois auprès du Saint-Siége, y soutint les intérêts de son pays ; et s'il échoua dans sa quatrième négociation, c'est que le siége pontifical était alors occupé par Boniface VIII, et que déjà s'ouvrait, par la ruine du parti que Dante avait embrassé, la série de ses irrémédiables malheurs. Si l'on ajoute à ces ambassades celle qui l'appela infructueusement à Venise, vers la fin de sa vie, au nom du seigneur de Ravenne [5], son protecteur et son dernier hôte, on trou-

[1] Paradis, chant X, vers 136.
[2] Philippe-le-Hardi.
[3] « Nihil est, rex optime, etc. »
[4] Paradis, chant VIII, vers 55.
[5] Guido da Polenta.

vera 14 légations accomplies avec talent et presque toujours avec succès, par un homme que réclamait encore un poème gigantesque, objet constant de ses méditations et de ses veilles. Ainsi l'Arioste et Milton furent à la fois des hommes d'Etat et de grands poètes. C'est le privilége des natures fortes, de ces hommes complets chez qui la richesse de l'imagination n'exclut point le génie des affaires ni les vues pratiques.

Dante va entrer dans le gouvernement. Il faut voir d'un coup d'œil rapide quelle était alors la situation des partis à Florence.

Dans cette ville profondément agitée, la classe bourgeoise, c'est-à-dire l'aristocratie marchande, avait fait de grands efforts pour retenir la direction des affaires. On avait revu les mêmes excès et la même impunité qu'au temps des Gibelins et des Guelfes. Ceux-ci, restés les maîtres, s'étaient divisés en deux partis dont l'antagonisme n'était pas moins implacable. La haute classe avait pour chef Corso Donati [1], et le peuple Vieri des Cerchi [2], riche commerçant, qui, naturalisé depuis peu à Florence, compensait par sa grande fortune l'infériorité de sa race. Ces deux hommes étaient voisins, rivaux, et, quoique beaux-frères, ennemis jurés. Leurs jalousies personnelles agitant chaque jour la ville et y fomentant la discorde, une circonstance fatale détermina l'explosion ; ce fut l'arrivée à Florence des principaux instigateurs de deux factions qui depuis quelques années désolaient la ville de Pistoie, sous les noms de Blancs et de Noirs. Il y a grande apparence que

[1] Il était de la plus ancienne noblesse de Florence, et aspirait ouvertement à s'y rendre maître. Il passait pour avoir empoisonné à Trévise sa première femme, sœur de Vieri dei Cerchi.

[2] Les Cerchi résidèrent d'abord dans la paroisse d'Acone, *nel pivier d'Acone*. Enfer, chant XVI, vers 65.
Cette paroisse était dans le Val de Sieve, Sopra il ponte à Sieve. (Landino).

là aussi la lutte s'était engagée entre la noblesse et le peuple, dont l'antagonisme avait dû se déclarer depuis que les Gibelins, ayant été chassés de Pistoie [1], avaient laissé le champ libre au parti guelfe.

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'une haine acharnée existait dans cette ville entre deux branches de la famille des Cancellieri, haine causée ou envenimée par des actes d'une férocité sauvage [2]. L'ancêtre commun ayant épousé deux femmes, dont la seconde s'appelait Bianca, les enfants des deux lits se nommèrent les Blancs et les Noirs, noms qui servirent d'abord à distinguer les deux branches, et qui devinrent ensuite des noms de parti. Deux enfants des Cancellieri jouaient un jour dans une taverne. L'un d'eux ayant maltraité son cousin *Blanc*, celui-ci se vengea sur le frère de l'agresseur et lui coupa la main [3]. La représaille ne se fit pas attendre. Le père du jeune mutilé, appliquant froidement à son neveu la peine du talion, lui trancha la main, le balafra au visage et le renvoya en cet état aux Cancellieri de la branche des Blancs. Des deux parts la soif de la vengeance et la férocité s'étaient montrées au même degré. De là des inimitiés profondes, qui se traduisirent en meurtres et en attentats si répétés que le Podestat, dans l'impuissance de les réprimer, résigna sa charge.

Dans cet état d'anarchie, Pistoie recourut à Florence

[1] Les Panciotichi, gibelins, furent chassés par les Cancellieri, guelfes, en 1285, et cette révolution fut si bien faite en haine de l'aristocratie, que les magnats furent déclarés inhabiles au gouvernement de la ville. Il fut décrété que toute famille privée qui troublerait l'ordre public serait inscrite dans le rôle des nobles, pour être punie à jamais de sa désobéissance aux lois.

[2] Sismondi : 1295.
Marchione Stefani. Delizie degli eruditi toscani.

[3] L'auteur de cette action féroce, dont les suites se firent sentir jusqu'à Florence et atteignirent Dante lui-même, paraît être Foccacia des Cancellieri. (Landino).— Dante l'a placé dans un des gouffres les plus profonds de l'Enfer. — Enfer, chant XXXII, vers 63.

comme voisine et alliée. Investi pour trois ans de la *balie*, sorte de dictature qui lui donnait de pleins pouvoirs pour pacifier la ville, l'Etat florentin lui envoya un autre Podestat, avec ordre de faire sortir de Pistoie les chefs des factions blanche et noire, et de leur assigner pour séjour la ville de Florence ; ordre imprudent dans l'état où se trouvait alors la République, travaillée, comme on l'a vu, de dissensions intestines dûes à l'antagonisme des hautes classes et du peuple. Au fond, les agitations de Pistoie, qu'avait fait éclater une querelle de famille, paraissent avoir eu la même cause ; car, arrivés à Florence, les chefs de la faction des Noirs furent reçus chez les Frescobaldi, amis et alliés de Corso Donati, enrôlés comme lui sous la bannière aristocratique ; et les Blancs trouvèrent une hospitalité cordiale auprès des Cerchi [1] placés à la tête du parti populaire. Ces hôtes remuants soufflèrent leurs fureurs aux deux factions qui déjà partageaient Florence, et s'y disputaient le pouvoir. Désormais les Blancs furent les amis du peuple, et leurs adversaires furent désignés sous le nom de Noirs.

Ces derniers ayant répandu le bruit [2] que les Blancs s'étaient ligués avec les Gibelins de la Toscane, accusation habile et spécieuse à cause de l'élément gibelin qui s'était glissé dans cette faction, le pape Boniface VIII crut la cause guelfe menacée, et manda Vieri des Cerchi, pour l'obliger à se réconcilier avec son rival. Vieri se contenta de répondre : « Pourquoi faire la paix ? nous ne sommes pas en guerre. »

Ce qui animait surtout les Noirs, c'est que leurs adversaires allaient faire partie du gouvernement où les appelait

[1] Les Cerchi avaient des relations de famille avec quelques-uns de ces chefs.

[2] Pelli — Memorie per la vita di Dante.

la faveur populaire. Les prochaines élections devaient leur donner entrée au Priorat, dont les Noirs s'étaient toujours efforcés de les exclure.

Le 1er mai 1300, une collision eut lieu dans une fête publique, qui avait réuni les principaux jeunes gens des deux partis. Au milieu d'un bal, il s'engagea une lutte où le jeune Ricovero dei Cerchi eut le nez coupé ; nouvelle cause de ressentiment et de vengeance [1].

La guerre civile était imminente. Boniface envoya son légat, le cardinal d'Acqua Sparta, pour calmer les esprits en interposant l'autorité du Saint-Siége, mais avec la mission secrète de soutenir la cause guelfe, qu'il croyait en péril, par des mesures tendant à l'abaissement des Blancs [2].

C'est dans ces conjonctures si graves qu'eurent lieu les élections pour le Priorat. Le 15 juin 1300, Dante fut élu Prieur [3], avec cinq autres dont l'histoire a conservé les noms [4], sans nous apprendre à quel parti chacun d'eux appartenait. Mais il n'est pas douteux, quoiqu'au nombre des élus se trouve un *Donati*, que le résultat de cette élection n'ait été favorable aux Blancs, suivant leur attente.

Les Noirs, battus au scrutin [5], s'agitèrent autour du cardinal-légat, et lui firent entendre qu'il fallait changer le

[1] Pelli. — Memorie per la vita di Dante,

[2] Id.

[3] Del quale priorato. per fede e per età non era indegno (fragment d'une lettre de Dante).

[4] Nolfo di Guido. — Neri del Giudice. — Nello Doni Bindo des Donati. — Ricco Falconetti. — Faccio de Micciole, gonfalonier de justice. — Aldobrandini Uguccione dei Campi, secrétaire.

(Marchione Stefani Delizie degl'Eruditi.)

Vellutello, biographe de Dante, lui donne pour collègues au Priorat deux hommes qui ne figurent pas dans cette liste : Palmieri Altoviti. — Neri di Messer Jacopo degli Alberti,

[5] En 1298, le comte Gabrielli, Noir, était Potesdat à Florence. (Sismondi.)

mode d'élection pour les faire rentrer au pouvoir. Le seul moyen était que les Prieurs fussent désormais désignés par le sort. Les nouveaux Prieurs résistèrent à cette proposition appuyée par le Légat [1], et ils ne tardèrent pas à montrer, par un acte énergique, leur volonté de réprimer toute violence ; car neuf jours après leur installation, Corso Donati ayant osé attaquer à force ouverte les Corporations des Arts qui marchaient avec leurs Consuls à leur tête, les Prieurs rendirent un décret qui bannissait de Florence les chefs [2] des deux factions. Les Noirs, et Corso parmi eux, furent relégués à la Piève, près de Rome ; les Blancs eurent ordre de se rendre à Sarzane, aux confins de l'état de Gênes. Cette mesure, dictée par un esprit de concorde, avait été conseillée par Dante dont se révèle ici la haute impartialité. Il avait même compris parmi les exilés Guido Cavalcanti [3] son meilleur ami [4], qui, saisi bientôt par la fièvre, ne tarda point à succomber.

Corso Donati, banni dans le voisinage de Rome, excita le pape Boniface déjà irrité contre les Blancs par l'insuccès de son Légat, qui avait été obligé de quitter Florence après l'avoir excommuniée. On songea alors à profiter du passage de Charles de Valois [5], frère de Philippe-le-Bel, qui allait

[1] Le cardinal d'Acqua Sparta, irrité de cette résistance, quitta Florence après l'avoir excommuniée.

[2] Corso Donati. — Geri Spiui. — Giacchinetto dei Pazzi. — Rosso de la Tosa, du parti des Noirs.

Gentile Terrigiano dei Cerchi. — Guido Cavalcanti. — Baschiera de la Tosa. — Baldinaccio Adimari. — Naldo di messer Latino Gherardin, du parti des Blancs.

[3] N'est-ce pas de ce Guido Cavalcanti et de lui-même qu'il entend parler au 6e chant de l'Enfer, où il dit :

Giusti son duo ; ma non vi sono'ntesi.

Les commentateurs ne sont pas d'accord sur le sens de ce passage.

[4] Guido Cavalcanti cortese, ardito, ma sdegnoso e solitario.

(Dino Compagni-Cronaca.)

[5] Charles de Valois avait épousé la fille d'un comte de Flandres, et du chef de Beaudouin il eut des prétentions sur Constantinople. Il fut appelé Charles Sans-terre.

guerroyer en Sicile [1]. Corso avait d'ailleurs des intelligences avec son parti toujours redoutable à Florence.

La question soumise aux Prieurs, Dante se prononça fortement contre ceux qui appelaient Charles de Valois, et fit décider qu'on s'opposerait à sa venue. Mais une faute fut commise après sa sortie du Priorat [2]. Ses successeurs, s'écartant de la ligne d'impartialité qu'il leur avait tracée, rappelèrent de l'exil les chefs du parti des Blancs, en maintenant la peine édictée contre les Noirs. L'insalubrité du séjour qui avait été assigné aux premiers et la mort de Guido Cavalcanti pouvaient être leur excuse. Néanmoins cette mesure leur fut imputée à crime. Elle fournit un prétexte aux Noirs, qui demandaient toujours à grands cris un pacificateur étranger.

Les amis de Donati se réunirent dans l'église de la Sainte-Trinité [3], et jurèrent de perdre les Blancs à tout prix. Ils convinrent, de concert avec leur chef banni et avec le pape Boniface VIII, d'ouvrir les portes de Florence à l'armée de Charles de Valois; mais la conjuration fut découverte. Un procès de haute trahison s'ensuivit, et trois des principaux conjurés [4] furent condamnés par arrêt de la Seigneurie. Toutefois les Noirs ne se tinrent pas pour battus, et n'en furent que plus ardents à l'exécution de leurs projets, correspondant avec le banni Corso [5], afin qu'il pressât le Pape d'envoyer à Florence Charles de Valois, muni de pleins pouvoirs.

[1] Contre Frédéric, deuxième fils de Pierre d'Aragon. — Purg., chant VII, vers 119.

[2] Il en sortit le 15 août 1300, après deux mois d'exercice.

[3] Pelli.

[4] Simone des Bardi, le comte Guido de Batifolle et son fils Federigo Novello.

[5] Rappelé de son premier exil à la Piève, Corso par de nouveaux excès avait encouru la prison et des amendes. Il rompit son ban et se réfugia près de Spini, banquier du Pape, en se déclarant en guerre ouverte avec son pays.

Ils furent secondés par un évènement extérieur, dont le contre-coup se fit sentir à Florence, et y ébranla la domination des Blancs. Les Noirs de Pistoie, chassés aussi de leur ville, s'étaient retirés en armes et avaient tenu la campagne sous la conduite de Maroello di Malaspina. Une victoire sanglante gagnée par eux sur leurs adversaires, à peu de distance de Pistoie, *in campo piceno*, leur avait rouvert, en 1301, les portes de leur patrie, en y ruinant le parti des Blancs. Dante a fait allusion, dans son poème [1], à cette journée funeste, qui fut suivie de l'entrée de Charles de Valois à Florence et de son propre exil.

Cependant Charles se trouvait en août 1301 à Anagni, petite ville de la campagne de Rome, où Boniface VIII faisait sa résidence. Le Pape lui conféra divers titres[2]. La faction des Noirs le mit à sa solde, en lui comptant 70,000 florins, pour l'entretien de ses cavaliers [3].

Charles se présente d'abord comme pacificateur. De Sienne, où il s'était arrêté avec ses troupes, il envoie à Florence un ambassadeur nommé Guillaume, personnage fin et cauteleux, qui, admis dans le grand Conseil, annonce de la part de son maître les intentions les plus droites ; il proteste que Charles vient accomplir une mission de paix et de concorde. Le peuple s'assembla. Après de longs débats, et malgré la résistance obstinée de la corporation des boulangers [4], il est résolu qu'on laissera entrer Charles de Valois, mais à certaines conditions qui seront écrites

[1] Enfer, chant XXIV in fine. — Villani lib. 8 cap. 44.

[2] Comte de Romagne — capitaine du Patrimoine — seigneur de la marche d'Ancône.

Boniface VIII savait que la plupart des Blancs étaient Gibelins, et Corso Donati lui faisait croire que le parti guelfe périssait à Florence.

[3] Pelli.

[4] Le bulletin des boulangers portait : « qu'il ne soit ni reçu ni honoré ; car il vient pour détruire la ville. » (Pelli.)

dans une capitulation signée de ce prince. On exigera qu'il n'ait à Florence ni juridiction, ni honneurs, ni titre de commandement, et qu'il promette de ne rien changer aux lois et aux coutumes.

Avant cette résolution, Dante avait été envoyé en ambassade auprès du Pape [1] afin de détourner l'orage, qui allait fondre sur sa patrie, avec mission de porter au Saint-Siége la soumission de la République, et la promesse de lui obéir en tout ce qui serait vraiment sa volonté. Il était parti dans une grande anxiété d'esprit; car d'un côté sa présence était nécessaire à Florence, dans une conjoncture aussi critique, et d'un autre côté nul n'était en meilleure position de négocier avec le Saint-Siége. Il était parti en prononçant ces paroles célèbres [2] : « Si je vais, qui reste? si je reste, qui part? » Boniface avait reçu avec hauteur cette ambassade à laquelle s'étaient adjoints deux autres citoyens de Florence [3]. Qu'on s'en rapporte à moi, avait-il dit en renvoyant ces derniers, et en retenant auprès de lui Dante, dont il connaissait la fermeté, le coup d'œil politique et l'influence toute-puissante sur ses compatriotes.

Charles de Valois entra à Florence avec 1,200 chevaux, le 4 novembre 1301. Les Noirs avaient augmenté sa solde, et lui avaient fait compter encore 17,000 florins, pour hâter sa venue [4]. Il descendit chez un de leurs chefs, dans la maison des Frescobaldi [5], où avaient logé les Noirs bannis de Pistoie, ces ardents fauteurs des troubles qu'il venait apaiser. A peine entré, il jeta le masque en chassant les Blancs du

[1] Per offerire la concordia e la pace dei cittadini. — (Bruni Aretino.)

[2] Boccacio.

[3] Maso Minerbetti et Corazza.

[4] Dino Compagni (Cronaca.) — Il a écrit l'histoire vraie et pathétique de cette révolution. Guelfe en apparence, il passe pour avoir été Gibelin de cœur.

[5] Au-delà de l'Arno.

gouvernement [1], en les obligeant de fuir [2], et en rappelant de l'exil Corso Donati, avec les émigrés du parti des Noirs.

Péndant cinq mois qu'il resta à Florence, Charles lâcha la bride à cette faction altérée de vengeance. Durant huit jours consécutifs, les maisons des Blancs furent pillées et brulées [3]. Le peuple, éveillé au bruit du tocsin, lors de l'irruption des Noirs, que Charles avait fait entrer pendant la nuit, n'avait osé bouger. Les Cerchi eux-mêmes, quoique invités par les Prieurs à se défendre, avaient baissé la tête, et, cédant à leur ennemi victorieux, étaient sortis de la ville sans résistance.

Aux excès de la force matérielle, dont il faut lire dans les chroniques l'horrible tableau, succédèrent les proscriptions juridiques. Dès le 11 novembre on avait établi des gouverneurs provisoires. Un nouveau Podesta, nommé par Charles de Valois, Cante Gabrielli [4] informa d'office et *sur la rumeur publique* contre plusieurs chefs du parti des Blancs, qui s'étaient opposés à l'intervention du prince français. Dante fut condamné par défaut [5], le 27 janvier 1302, en 8,000 livres d'amende, et à deux ans d'exil [6]. Si l'amende n'était payée dans un certain délai, ses possessions devaient être dévastées et confisquées. «S'il est appréhendé, portait la

[1] Dino Compagni, qui était alors Prieur, fut atteint par cette mesure

[2] Trois de leurs chefs, qui avaient été rappelés de Sérizane, furent accusés par un certain Ferrandi, baron Provençal, d'avoir fait avec lui un traité, que l'Arétin dit avoir vu en original, mais qu'il croit une pièce fabriquée. Il était convenu que Ferrandi leur ferait avoir de Charles la haute Toscane, à condition qu'il serait nommé gouverneur de Prato par leur influence.

[3] Corso Donati, arrivé à Florence le 5 novembre au matin avait ouvert les prisons, envahi le palais, chassé les Prieurs, livré la ville aux horreurs de l'incendie et du pillage. (Villani.)

[4] Gabrielli avait été déjà Podesta de Florence en 1298. Il était un des bannis Noirs qui rentrèrent avec Charles de Valois.

[5] La sentence fut confirmée par Gabrielli le 10 mars 1302.

[6] Cet exil fut rendu perpétuel par sentence de l'année 1315.

sentence, qu'il subisse le supplice du feu, jusqu'à ce que mort s'ensuive [1]. » La sentence comprenait 600 autres Florentins du même parti. Elle les déclarait tous atteints et convaincus de malversations [2], et Dante en particulier d'avoir machiné la ruine du parti Guelfe à Florence [3].

A l'égard de Dante, l'action de malversations, repoussée par son noble caractère, était couverte par les comptes qu'il avait rendus à sa sortie de charge. Pour l'atteindre, il fallut faire une loi rétroactive [4], loi qui s'est conservée depuis, et d'après laquelle le Podesta pouvait et devait connaître des méfaits des Prieurs même sortis d'exercice et ayant fait apurer leurs comptes.

C'est à Rome, où il se trouvait alors [5] en qualité d'ambassadeur, que Dante reçut la nouvelle de sa condamnation. Il apprit en même temps que sa maison avait été saccagée, ses biens pillés, ses domaines [6] ravagés et confisqués [7]. Il accourut aussitôt à Sienne ; puis il se rendit à Gorgonza, petit château sur le territoire d'Arezzo, pour s'aboucher avec les autres bannis. Résolus de rentrer à force ouverte, ils établirent leur quartier-général à Arezzo, où s'était retiré Busone des Raffaelli, banni de Florence comme Gibelin,

[1] Igne comburatur sic quod moriatur.

[2] Baratterie. « Acceperunt quod non licebat vel aliter quam licebat per leges. »

[3] Pro eo quod debuit turbassé statum partis Guelfæ civitatis et commisisse baratterias. (MSS in carta peeora 1342.)

La Sentence porte : Dantem alighieri, de Sextu Sancti Petri majoris... Nel Priorato contradissono la venuta domini Caroli.

(V. Sismondi, qui donne le texe original de la sentence.)

[4] Sismondi.

[5] Avec le père de Pétrarque.

[6] Dante possédait plusieurs belles maisons. Il avait aussi plusieurs domaines beaux et fertiles en Camerata, dans la Piacenta et dans la plaine de Ripoli. — (Landin.)

[7] Ils échurent à Boccacio Adimari, et furent rachetés 40 ans après par un des fils de Dante.

deux ans auparavant. Busone reçut Dante chez lui et l'accueillit avec distinction. Le commandement militaire fut donné au comte Alessandro da Romena [1], qui passa une grande revue des troupes. Un conseil de Dix fut aussi créé dont Dante fit partie. Mais ces préparatifs hostiles, qui devaient attirer les regards des Noirs de Florence sur Arezzo, inquiétèrent son Podestat Uguccione della Faggiuola[2]. Quoique Gibelin et favorable aux Blancs, il n'osa prendre parti pour eux ; ils furent forcés de s'éloigner et de se retirer à Forli.

De 1302 à 1304, les bannis ne tentèrent rien d'important. Ils espéraient sans doute que la mort de Boniface VIII et le choix de son successeur Benoît XI [3], qui passait pour avoir des tendances Gibelines, pourrait opérer une réaction pacifique en leur faveur. Il est certain que ce pape essaya de réconcilier les Blancs et les Noirs dans cette malheureuse ville. Le cardinal da Prato [4] vint à Florence, en mars 1303, en qualité de légat et accompagné d'Andrea Balducci, général de l'ordre des Servites. Il demanda qu'on ouvrît des négociations avec les bannis, et qu'on admît dans la ville leurs commissaires, entre autres le père de Pétrarque, pour traiter de leur retour. Mais, suspect au parti des Noirs qui l'accusaient d'avoir des intelligences avec les bannis, il vit échouer tous ses efforts de conciliation. Insulté, calomnié, offensé même dans sa personne, il fut contraint de se retirer, sans avoir rien obtenu.

[1] Pelli.

[2] Uguccione ayant voulu depuis se rendre maitre à Pise fut banni et se réfugia à Vérone, auprès de Can della Scala.

[3] Le Cardinal Niccolo, Evêque d'Ostie. On a prétendu que ce pape avait eté empoisonné avec des figues par l'ordre de Philippe-le-Bel.

[4] Fort mêlé aux affaires de ce temps, ce cardinal, Gibelin de cœur, favorisa le gouvernement populaire. — C'est le même qui couronna l'Empereur Henri VII, à Saint-Jean de Latran, au nom du Pape Clément V alors à Avignon.

Il quitta Florence le 9 juin 1304, après avoir anathématisé ce parti implacable [1].

. . . .

Ce châtiment leur fit peur, et pour faire lever l'excommunication, ils envoyèrent à Pérouse douze de leurs chefs, chargés d'expliquer au Saint-Siége les motifs de leur résistance, avec apologie de leur conduite.

. . . . . .

Les bannis résolurent de profiter de l'absence des principaux personnages du parti pour tenter par surprise un coup de main sur Florence. Ils formèrent une petite armée composée de 9,000 fantassins et de cavalerie, et sous la conduite de Baschiera Toscrighi, capitaine malhabile qui ne sut pas profiter de l'occasion, ils entrèrent dans Florence le 20 juillet 1304. Ils s'avancèrent d'abord sans obstacle et pénétrèrent jusqu'à l'église de Santa-Riparata ; mais le tocsin ayant appelé les Noirs sous les armes, la résistance fut si furieuse qu'ils ne soutinrent pas leur premier élan. Ils avaient compté sur les Blancs de l'intérieur, qui n'osèrent remuer. Une panique s'empara des assaillants et ils prirent la fuite [2].

. . . .

Dante prit-il part à cette échauffourée ? On peut en douter, s'il est vrai qu'il s'était dès lors séparé des exaltés de son parti [3], après avoir vu qu'ils y faisaient prévaloir les conseils aveugles de la passion et de la violence. Il est à croire que, suivant les vues du cardinal da Prato, il préférait la voie des négociations et des accommodements. Il

[1] Pelli — Memorie per la vita di Dante.

[2] Pelli.

[3] Il est certain qu'après avoir toujours voulu modérer les deux partis, il condamna les violences de celui des Blancs auquel il s'était attaché. — Enfer chant XV vers 72.

Paradis, chant XVII, vers 61 et suivants.

paraît qu'il s'adressa d'abord à la justice de ses concitoyens [1].

Mais, loin de faire aucune concession, les Noirs de Florence poursuivirent leur triomphe en exterminant partout les Blancs, en les chassant de Pistoie et de Bologne par des menées secrètes ou à force ouverte. Pistoie fut réduite en avril 1306, après dix mois de siége. Une insurrection fomentée à Bologne en fit sortir les Blancs de Florence qui s'y étaient réfugiés. Les Noirs continuaient d'ailleurs de se refuser aux tentatives de conciliation du Saint-Siége. Clément V avait à son tour essayé de pacifier la Toscane, en y envoyant le légat Orsini, qui n'eut pas plus de succès que le cardinal da Prato; car il fut obligé aussi de quitter Florence après avoir frappé d'excommunication cette cité inflexible [2].

Vers ce temps, Dante se trouvait à Padoue. Sa présence en cette ville résulte d'un acte [3] du 27 août 1306, où il est écrit : *Præsentibus Dantino quondam Alighieri de Florentiâ.*

En 1307, le cardinal Orsini, légat pour la Toscane, se transporta de Bologne à Arezzo, et y ramassa des troupes pour châtier les Florentins qui avaient méconnu l'autorité du Saint-Siége. Il voulait et ne put leur imposer, par cette vaine démonstration, le rappel des bannis appartenant au parti des Blancs. Ceux-ci étaient toujours en armes et altérés de vengeance. Ils faisaient alors cause commune avec les Gibelins, ne dissimulant plus une alliance qui leur avait été souvent reprochée. Dante, qui inclinait vers le

[1] Vellutello — Vita di Dante.
[2] Dino Compagni. — Cronaca.
[3] Pelli.



parti gibelin [1], et qui s'en rapprocha de plus en plus, dans ses infortunes, ne craignit pas, à cette époque, de leur donner publiquement des gages. Il est certain qu'il assistait à une réunion de Blancs et de Gibelins qui eut lieu, en 1307, dans la sacristie de Saint-Gaudens, in Mugello [2] ; un acte des archives y constate sa présence en ces termes : *Præsentibus Dante Alighieri.* — L'année précédente, dans ce même pays, les Florentins s'étaient rendus maîtres du château de Monte-Accanico, où les bannis recevaient asile d'un seigneur de la maison des Ubaldini. Les hommes qui se trouvaient dans ce château, obtinrent la vie sauve. Après ce dernier échec, les bannis de Florence ne soutinrent plus par les armes la cause des Blancs. Ils ne se réunirent plus [3].

Dans cette même année 1307, Dante dont les mouvements depuis le départ d'Arezzo ne peuvent être suivis avec exactitude, trouva un asile chez Maroello di Malaspina [4], seigneur de la Lunigiana [5]. Quoique jeté dans un autre parti puisqu'il avait commandé les Noirs de Pistoie, vainqueurs des Blancs *in Campo piceno,* Maroello et ses deux frères lui accordèrent une généreuse hospitalité.

C'est là, selon toute apparence, qu'il commença la seconde partie de la divine épopée, le *Purgatoire*, qui fut

[1] Les Gibelins soutenaient en apparence les droits de l'Empire pour mieux fonder, dans certaines villes d'Italie, le despotisme de leurs chefs. Dante avait comme partisan de l'autorité impériale des tendances Gibelines; mais il n'appartint jamais à cette faction qu'il savait oppressive et ennemie de la liberté. Il réprouvait également les excès anarchiques du parti des Guelfes.
(Paradis, chant VI, vers 97 et suivants.)

[2] Au château de Monte-Accanico, della casa Ubaldini di Mugello.
(Pelli.)

[3] Dino Conpagni.

[4] Maroello était fils de Conrad. — Purgat., chant VIII, vers 117 et suivants.

[5] La Lunigiana tire son nom de l'ancienne ville de Luni en Toscane, dans le Val di Magra. La Magra est une rivière qui se jette dans la mer Tyrrhénienne, un peu au-dessus de la Serrezzana.

dédié à Maroello di Malaspina. L'Enfer avait été repris à Arezzo, chez Uguccione di Faggiuola [1], qui en avait agréé la dédicace, sans prévoir alors que lui aussi serait un jour proscrit, et qu'il retrouverait à Vérone son ancien hôte !

Cependant le parti des Noirs, maître à Florence et dominateur ombrageux, y poursuivait avec acharnement les Gibelins cachés sous le drapeau des Blancs. Corso Donati lui-même, qui avait si puissamment aidé à son triomphe, lui devint suspect aussitôt qu'il eut épousé la fille d'Uguccione di Faggiuola, un des chefs de la faction gibeline à Pise. Corso, adouci peut-être par cette alliance, se détacha de la noblesse guelfe, et se joignant aux Bordogni, aux *Medici* [2], qui étaient des hommes nouveaux, enrichis par le commerce et moins éloignés du peuple, il essaya de former avec eux un tiers-parti. La noblesse, qui dirigeait le parti des Noirs, composé surtout de l'aristocratie marchande, ne pardonna point au transfuge. On l'accusa de prétendre à la tyrannie, et dans une émeute populaire, comme, au moment d'être atteint, il voulut sauter à bas de son cheval, il resta engagé par le pied dans son étrier, et fut traîné dans la poussière. Il fut achevé à coups de hallebarde [3].

Dante apprit la fin tragique de son implacable ennemi à

[1] Uguccione etait de Pise et Gibelin. Aidé de Castruccio de Lucques, il battit les Florentins en 1315. Il fut ensuite chassé de Pise en même temps que son fils l'était de Lucques. Tous deux se réfugièrent à Vérone auprès de Can grande de la Scala. (Sismondi.)

[2] Les Médicis restèrent à la tête de ce tiers-parti qui, s'appuyant sur le peuple, parvint à supplanter l'aristocratie guelfe, à Florence. Elevés par le peuple, les Medicis se tournèrent contre la liberté, usurpèrent le pouvoir suprême et s'y maintinrent à l'aide des Papes et de l'Empereur qui consacrèrent leur usurpation. Guelfes et Gibelins furent dès lors contre la démocratie.

[3] Dante, qui l'a mis en Enfer, a mentionné sa fin tragique. — Purgatoire, chant XXIV, vers 81.

Les moines de San-Salvi l'enterrèrent sans honneurs. Sa maison fut démolie par décret du peuple. (Villani.)

Vérone, où il s'était rendu en quittant la Lunigiane. Can Grande della Scala, seigneur de Vérone, exerçait alors avec ses deux frères Alboino et Bartolommeo une généreuse hospitalité envers d'illustres proscrits atteints par les guerres civiles. Comblé d'honneurs et de bienfaits par ces nobles seigneurs, Dante a consacré leur mémoire dans son poème [1], où il vante la libéralité de cette maison. Can Grande, qui mourut en 1329, après avoir soumis Padoue et Trévise, avait alors 18 ans [2]. Nommé plus tard vicaire général de l'Empire en Lombardie, il inspira aux Gibelins d'Italie de grandes espérances que sa mort trop prompte l'empêcha de réaliser. Mais Dante avait pu juger de ses grandes qualités, en faire son héros, et l'annoncer à l'Italie comme son futur libérateur. Ayant séjourné plusieurs années à Vérone (de 1308 à 1313), il y avait achevé le *Purgatoire* et commencé le *Paradis* dédiés par lui à Can le Grand [3]. Il avait donc pu, au 17e chant du Paradis, prédire à coup sûr la glorieuse carrière du jeune guerrier, qui avait atteint l'âge de 22 ans, lorsque le poète quitta Vérone. S'il en a parlé de même, sans le nommer [4], au début de l'*Enfer*, c'est évidemment qu'il a retouché une partie de son poème, étant auprès des seigneurs de la Scala ; car, s'il est vrai, comme c'est l'opinion générale, que les sept premiers chants de l'Enfer sont antérieurs au priorat de Dante, Can alors avait

[1] Paradiso XVII, vers 70 et suivants.

[2] Cacciagenda, qui en parle à Dante au 17e chant du Paradis, lui donne 9 ans en 1300, époque du pèlerinage. Donc en 1309 il avait 18 ans.
(Parad. chant XVII, vers 76 et suivants.)

[3] Appelé Can de l'Escale par les historiens français. Il était fils d'Alberto, de l'ancienne maison della Scala, qui avait la seigneurie de Vérone.

Alboino, son frère aîné, mort en 1311, était valétudinaire, et Can Grande lui avait été associé dans le gouvernement. Seul maître en 1311, il prit Crémone en 1318. Il asservit Padoue et Trévise, dernier rempart des Guelfes en Lombardie. Il mourut de la fièvre en 1329, à l'âge de 38 ans, laissant de lui cette opinion qu'il se serait rendu maître de toute l'Italie.

Les armes de cette maison étaient, dans un champ de gueules, une échelle vermeille où était perché un aigle noir.

[4] Enfer I, vers 101 et suivants.

à peine 9 ans, et l'on ne pouvait augurer ce qu'il serait un jour.

Le proscrit, à la cour des seigneurs de Vérone, avait toujours les yeux fixés sur sa patrie. Il descendit à la prière, et écrivit au peuple de Florence une lettre suppliante où il sollicitait son rappel, lettre dont on cite le commencement si touchant : « *Popule mee, quid tibi feci*[1] » mais cette lettre, comme plusieurs autres qu'il écrivit à des cytoyens de Florence faisant partie du gouvernement, demeura sans effet.

Au reste l'air de la cour ne changea point ses mœurs. Il y conserva sa liberté d'allure et de langage. Can de l'Escale lui montrant un jour son fou, qui était fort divertissant, lui dit : « Comment se fait-il que ce fou nous plaise à tous, et que vous, qui passez pour sage, n'y puissiez réussir ? » — Qu'y a-t-il d'étonnant, reprit vivement le poète ? L'amitié naît de la ressemblance des esprits et de la conformité des mœurs [2].

A cette époque, Dante était tout-à-fait Gibelin, ou du moins (car il n'acceptait pas cette dénomination de parti), il était de ceux qui attendaient de l'Empereur la régénération de l'Italie. Les Guelfes, aidés par le Saint-Siége et par les Français, lui avaient fait assez de mal pour qu'il appelât du Pape et de Philippe-le-Bel à l'Empereur. Les Blancs, quoiqu'il s'en fût séparé depuis longtemps à cause de leurs excès, étaient alors à peine une fraction sensible du grand parti Guelfe. Ils s'absorbèrent dans la faction Gibeline, et quoique Dante fît ses réserves contre les Gibelins [3]

[1] Leon. Bruni l'Arétin. — Vellutello.

[2] Pétrarque — Vita Dantis.

« Morum paritas et similitudo animorum amicitiæ causa est. »

(Bayle dict. hist.)

[3] Paradiso, chant VI, vers 11, 97 et suivants.

par habitude ou préjugés de famille, au fond il servait leur cause en se déclarant pour l'Empereur.

Dans plusieurs endroits de la *Divine Comédie*, Dante a manifesté sa politique impériale : à ses yeux, l'Empire et le Sacerdoce sont deux pouvoirs souverains qui doivent rester toujours séparés [1]. De l'union forcée du glaive et de la houlette, il ne peut résulter que trouble et désaccord [2]. Le monde n'est pas gouverné [3], et l'Italie, dit-il, ne sera heureuse que par le rétablissement de l'autorité de César [4]. Voyez comme il parle de César [5] et de ses meurtriers [6], de Justinien, et de l'Empire romain depuis Romulus jusqu'à Charlemagne [7]. Comme il est sévère envers les empereurs qui ont négligé de faire sentir leur sceptre en Italie, lorsqu'ils pouvaient réunir leurs enfants épars [8] ! Quels vifs reproches il adresse à Rodolphe de Hapsbourg [9] et à Albert d'Autriche [10] ! Ses haines vigoureuses contre plusieurs papes [11]

[1] Purgat., chant XVI, vers 106 et suivants.

[2] Ibid.

[3] Paradis, chant XXVII, vers 140.

[4] Purgatoire, chant VI, vers 114.

[5] Enfer, chant IV, vers 123. Chant XXXIV, vers 65 et suivants. Paradis, chant VI, vers 75.

[6] Ibid.

[7] Parad., chant VI, vers 10 et suivants.

[8] Purgat., chant VI, vers 76 et suivants.

[9] Purgat. Rodolphe de Hapsbourg, tige de la maison d'Autriche, n'alla point en Italie pour s'y faire consacrer. Il fut trop occupé d'agrandir sa maison en Allemagne pour songer à passer les monts. Purgat., chant VII, vers 32.

[10] Ibid. Fils de Rodolphe, il perdit la Suisse au temps de Guillaume Tell. L'Empire ne passa point à son fils. Henri, comte de Luxembourg, fut élu (1308). C'est l'Empereur Henri VII.

[11] Purgat., chant III, vers 125. — Clément V.
Ibid., chant XIX, vers 99. — Adrien V.
Enfer, chant XIX, vers 70. — Chant III, vers 59. (Nicolas III et Célestin V.)
Enfer, chant XIX, vers 53 et suivants. (Boniface VIII.)
Enfer, chant XXVII, vers 105.
Purgat., chant XXXII, vers 150.
Paradis, chant XXVII, vers 22 et suivants.
Id., chant XXX in fine. (Clément V et Boniface VIII.)
Enfer, chant XIX, vers 27. — Paradis, chant XVII, vers 28. (Clément V.)

Guelfes, dont la politique dissolvante lui semblait si funeste au bonheur des peuples Italiens, son aversion souvent manifestée pour les Français et pour les princes de la maison de France [1], n'ont pas une autre cause que sa chimère de l'unité de l'Italie sous le sceptre impérial. Dante eut de bonne heure cette grande pensée qu'il formula plus tard en théorie politique dans un traité qui nous a été conservé [2]. En un mot le salut de sa patrie lui paraissait être dans les mains de l'Empereur, bien avant qu'un empereur descendît en Italie. Ce moment, qu'il appelait de tous ses vœux, arriva par une force supérieure à sa volonté.

Clément V [3] venait d'être appelé au gouvernement de l'Église, Ce pape, français de nation, était passé de l'archevêché de Bordeaux au souverain pontificat, par la faveur de Philippe-le-Bel, sous la promesse qu'il favoriserait à son tour auprès des électeurs la candidature de ce prince à l'Empire [4]. Mais à peine intronisé, Clément V sentit qu'un roi de France empereur serait trop puissant, et fidèle à la politique constante du Saint-Siége, il agit sous main pour faire élire un simple comte de Luxembourg, dont les domaines héréditaires peu étendus devaient lui causer moins d'ombrage. Celui-ci, comptant sur la bienveillance du Pape,

[1] Purg., chant VI, vers 23. La reine de France fille de Philippe-le-Bel.
Purg., chant VII, vers 103. — Philippe-le-Camus.
Purg., chant VII, vers 109. — Philippe-le-Bel.
Purg., chant XX, vers 91. id.
Purg., chant XXXII, vers 152. id.
Paradiso, chant XIX, vers 113. id.
Purgat., chant XX, vers 40 et suivants. — Hugues-Capet.
Purg., chant XX, vers 67. — Charles d'Anjou, frère de Saint-Louis.
ibid., vers 71 et suivants. — Charles de Valois.
Paradiso, chant XIX, vers 122. — Charles II, son fils, roi de Naples.
Purg., chant XX, vers 79. — id.

[2] De Monarchia.

[3] 1305. — Bertrand de Got, qui s'appela Clément V.

[4] Voltaire. — Annales de l'Empire.

à qui il savait devoir la dignité impériale, crut qu'il trouverait d'autant moins de difficultés à se faire couronner à Rome que Clément, forcé par les mouvements populaires qui agitaient cette ville [1], avait alors sa résidence à Lyon [2], mais pressé, comme tous les empereurs, d'agrandir sa maison, Henri VII avait fait élire son fils, Jean de Luxembourg, roi de Bohême ; ce qui lui avait aliéné le Saint-Siége, en réveillant le vieux parti Guelfe, surpris, effrayé de ce qu'après un siècle de désuétude [3], un empereur voulait faire revivre l'ancienne coutume, et se préparait à descendre en Italie.

Les Gibelins, au contraire, se réjouirent de cette nouvelle, et virent dans Henri VII un libérateur. Ce prince, jeune et brave [4], se présentait en effet avec le dessein de pacifier l'Italie par une amnistie générale, qui permettrait aux émigrés de tous les partis de rentrer dans leurs foyers. Mais il annonçait en même temps la volonté de ramener les villes dans l'obéissance à l'Empire. Cette concentration du pouvoir, eette suprématie de l'autorité impériale était, au milieu des dissensions qui déchiraient l'Italie, désirée de la plupart des États italiens, qui avaient envoyé des ambassadeurs à Henri pour lui rendre hommage. Naples seulement et quelques villes guelfes, comme Florence, Sienne,

[1] Le triomphe des Noirs à Florence, dû à l'intervention de Charles de Valois. et l'élection d'un pape français avaient développé à Rome l'esprit républicain en haine de la France.

[2] Il la transféra ensuite à Avignon, où 7 papes résidèrent depuis l'année 1308 jusqu'à 1378 (70 ans). Grégoire XI, à qui les Florentins avaient envoyé sainte Catherine de Sienne, reporta le Saint-Siége dans la capitale du monde chrétien. (Le Président Hénault.)

[3] Depuis l'Empereur Frédéric II, qui se fit consacrer à Rome en 1220, le jeune Conradin, son petit-fils, était le seul prince allemand qui eût été reçu à Rome avec de grands honneurs, en 1267, lorsqu'il allait prendre possession du royaume de Naples, son héritage. Mais ce jeune prince n'était pas revêtu de la dignité impériale. Ainsi, lorsque Henri VII passa les monts en 1311 il y avait 91 ans que Rome n'avait vu d'empereur.

[4] Bel parlatore. — (Dino Compagni.)

Lucques et Bologne, parurent disposées à soutenir à tout prix la cause de l'indépendance italienne.

Henri VII franchit les Alpes à la fin de l'année 1310, après avoir fait à Lausanne, le 11 septembre, entre les mains des commissaires du Pape, le serment ordinaire d'obéissance ou de protection, suivant le sens divers qu'on y attachait de part et d'autre [1]. Il se fit d'abord couronner roi de Lombardie à Milan [2], non sans danger, puisqu'il se vit obligé de sévir contre son propre chancelier, qui était entré dans une conspiration contre lui. Il soumit ensuite la plupart des villes lombardes. Brescia, qui l'avait retenu quelque temps, fut prise d'assaut, et il y entra par la brèche [3].

Ce fut alors sans doute ou vers ce temps, que Dante, quittant le rôle de suppliant, écrivit et publia sa fameuse lettre à l'Empereur Henri VII, aux rois d'Italie et aux sénateurs de Rome. Retiré à Vérone, où Can de l'Escale, fidèle Gibelin, lui donnait asile, Dante, bien qu'issu de famille guelfe, voyait le salut de l'Italie si divisée, si déchirée par les factions, si navrée de blessures, dans le rétablissement de l'autorité impériale, seule capable de réunir ses membres épars, de grouper toutes ses forces dans une puissante et féconde unité. On ne peut croire qu'une âme aussi haute ait cédé, dans cette circonstance, à des ressentiments personnels. Le spectacle des maux qui affligèrent son pays avait, autant que l'exil, mûri son esprit, et provoqué en lui un examen sérieux des causes qui les avaient amenés. En appelant, comme suprême remède, l'autorité de l'Empereur, il

[1] Voltaire. — Annales de l'Empire.

[2] Les Gibelins avaient pour chefs les Viscontis, et les Guelfes Guido della Torre (des Torriani). Guido, chassé de Milan par une émeute, alla soulever plusieurs villes contre l'Empereur.

[3] Voltaire. — Annales de l'Empire.

se plaçait au-dessus des partis ; il ne se croyait pas apostat ni transfuge; encore moins avait-il soif de représailles et de vengeance. Ces noms de Guelfe et de Gibelin lui paraissaient un masque qui couvrait des ambitions personnelles, un aliment incessant de discorde et de guerre civile [1]. Les tyrannies, les usurpations, les antagonismes d'État à État se servaient de l'aigle et des lys dans des vues de lucre ou d'ambition privée. Le sceptre de l'Empire, protégeant les libertés italiennes comme au temps de Frédéric Barberousse, était à ses yeux le gage le plus solide de la grandeur et de la prospérité de sa chère patrie. Voilà dans quel sens Dante proposait Henri VII comme un libérateur aux princes de l'Italie et au sénat de Rome. Sa lettre est noble, pleine de vues élevées, et empreinte d'un sage et véritable patriotisme.

Elle fut suivie d'une autre adressée à l'Empereur seul, et datée des sources de l'Arno [2] le 16 avril 1311, par laquelle Dante invitait cette fois et pressait Henri VII de tourner ses armes contre Florence, en lui reprochant son peu de zèle, en lui rappelant le droit du sceptre impérial et la nécessité d'agir. Cette seconde lettre, en cas d'insuccès, lui fermait toute voie de retour dans sa ville natale.

Henri se dirigeait sur Rome [3], défendue par Jean, prince de Morée, frère de Robert de Naples [4]. Plusieurs villes guelfes avaient pris une attitude hostile. Repoussé dans un combat à la porte Léonine, Henri ne put parvenir jusqu'au Vatican,

[1] Paradis, chant VI, vers 97 et suivants.

[2] A Toscanella, petite ville du patrimoine de Saint-Pierre. — Cette lettre est en italien. Elle nous a été conservée. (Pelli.)

[3] Il avait grossi son armée de tous les Gibelins et Guelfes blancs de la Toscane.

[4] Henri VII était ligué avec tous les Gibelins d'Italie, et Robert de Naples avec tous les Guelfes.

mais il entra par une autre porte [1], et le 29 janvier 1312 il fut couronné roi des Romains par le cardinal da Prato qui, au nom du Pape résidant en France [2], consentit à confirmer son élection à l'Empire. A peine eut-il fait décider par ses jurisconsultes que le royaume de Naples relevait de l'Empire et non du Saint-Siége, que, serré de près par les troupes de Robert, qui n'avaient cessé d'occuper Rome, il se vit forcé d'en sortir et de se retirer à Tivoli. De là il revint sur la Toscane [3], qui le menaçait par derrière, et mit le siége devant Florence, après avoir grossi en route son armée des Blancs de la Toscane et de la marche d'Ancône. Dante s'abstint de se joindre à eux [4]. Il se tint à quelque distance, dans l'anxiété d'un suprême effort auquel il ne pouvait personnellement concourir.

La résistance opiniâtre des Florentins, l'insurrection de toute la Toscane, la maladie qui décimait l'armée assiégeante, obligèrent Henri [5] à lever le siége le 6 janvier 1313, et à se retirer à Pise.

Irrité de cet échec, il n'en fut que plus ardent à poursuivre ses desseins, et il rassembla des forces de tout côté. L'Allemagne, grâce à son frère l'Archevêque de Trèves, devait lui envoyer des renforts. Gênes et Pise lui promettaient 50 galères, et il savait qu'il existait à Naples un parti en sa faveur. C'est contre cette dernière ville qu'il tourna ses armes après avoir reçu quelques troupes fraîches d'Allemagne, pour y exécuter sa sentence contre Robert

[1] Les Colonna, famille illustre de Rome, lui prêtèrent appui contre les Orsini, Guelfes.

[2] Clément V.

[3] Au mois d'août 1312.— Il fut bien reçu à Arezzo.

[4] Il ne voulut pas, dit-il quelque part, prendre une part active à cette entreprise, et il se tint à l'écart auprès d'une des portes. — Vellutello-vita di Dante. — Arétin assure qu'il ne fut pas au nombre des assiégeants.

[5] Il avait son quartier-général à Poggibonzi.

qu'il avait mis au ban de l'Empire, et disposer souverainement de ses états.

On sait quelle fut le sort de cette expédition. Henri s'était mis en route vers Naples, au mois d'août 1313. Il avait à peine dépassé Sienne qu'il s'arrêta et mourut[1] dans un lieu appelé Buonconvento. Est-ce la maladie ou le poison qui emporta ce brave et malheureux prince? Il s'était, dit-on. échauffé le sang au siége de Brescia et aux portes de Rome, et il était tourmenté déjà d'un anthrax[2] au genou. D'autres ont dit[3] qu'un dominicain, Politien de Montepulciano, l'avait empoisonné dans une hostie ou dans le vin consacré. Quoi qu'il en soit, cet empereur, objet de tant d'espérances, ne répondit pas à l'attente des Gibelins. Sa bravoure et ses hautes qualités ne lui tinrent pas lieu de la puissance territoriale, qui avait rendu si puissante la maison de Souabe. Son corps fut apporté à Pise où il fut enterré avec de grands honneurs sous le dôme de la cathédrale. Avec lui finit son entreprise, et les Allemands repassèrent les Alpes.

Dante, se sentant frappé au cœur par ce dernier coup, reprit la vie errante et pleine d'amertume de l'exilé[4]. Il est difficile de suivre exactement sa trace dans les divers lieux où il s'arrêta, jusqu'à Ravenne, son dernier refuge. C'est dans cette période de sa vie sans doute qu'il a bu jusqu'à la lie le calice des humiliations, et qu'il a senti l'horreur d'avoir à tendre la main comme Salvani Provenzano[5], à

[1] Le 24 août 1313.

[2] Sismondi. — Histoire des républiques italiennes.

[3] Voltaire. — Annales de l'Empire.

[4] Dante est-il allé à Paris pendant son exil? Il y a sur ce point une grande incertitude parmi ses biographes. Voici un document d'où il résulte que Dante était à Paris en 1313; c'est la chronique de Jacopo Filippo da Bergamo, an 1313. « Sen andò alla città di Parigi per poter far delle sue gran virtù esperientia, e publicamente in ogni facultà messe conclusioni, offerendosi a tutt li uomini dotti pronto e parato alla disputazione. (Pelli).

[5] Purgat., chant XI, vers 121 et suivants.

mendier comme Romeo [1] pour subsister au jour le jour, à manger le pain amer de l'exil, à monter l'escalier de l'étranger [2]. A la vigueur de ses coups de pinceau, lorsqu'il peint dans son poème quelque situation analogue à la sienne, ou lorsqu'il se fait prédire à lui-même ses misères, on peut juger que son génie s'inspirait de sa propre expérience.

On a essayé de le suivre dans ses longues et douloureuses pérégrinations, et voici ce qu'à force de recherches patientes, on a reconnu comme le plus certain ou le plus probable.

Dante, après la mort d'Henri VII, qui lui enlevait sa dernière espérance, passa les Apennins et se retira en Romagne [3]. Il trouva un asile au château de Prato-Vecchio dans le Casentin, chez le comte Salvatico, neveu du célèbre Guidoguerra [4]. Les seigneurs della Faggiuola ne' monti, près d'Urbin, tinrent aussi à honneur de le recevoir [5]. Il retourna ensuite à Vérone, où il devait être en 1315; car c'est dans cette année que fut banni de Pise Uguccione della Faggiuola, qui se réfugia chez Can de l'Escale et trouva Dante auprès de ce prince. C'est en 1315 aussi, et à Vérone sans doute, qu'il apprit la sentence d'exil perpétuel [6] qui venait d'être prononcée contre lui par le cavalier Ranieri [7], vicaire du roi Robert à Florence. On le voit

[1] Paradis, chant VI, vers 135 et suivants.

[2] Paradis, chant XVII, vers 58.

[3] Boccace. — Vita Dantis.

Sismondi prétend qu'il erra d'abord en France et en Allemagne avant de retourner en Italie.

[4] Enfer, chant XVI, vers 38. — Christoforo Landino, commentateur de la Divine Comédie, était né dans ce château. (Pelli.)

[5] Pelli.

[6] Cette sentence, confirmative d'un décret rendu par défaut, est de l'année 1315. (Sismondi.)

[7] Messer Zacharia da Orvieto.

ensuite non loin de là, dans le Frioul, chez Pagano della Torre, patriarche d'Aquilée, qui le retint dans son château de Tolmino. Il y resta un an et y écrivit une partie de son poème, comme l'atteste un rocher qui s'avance au-dessus de Tolmino, et qui s'appelle encore la *sedia di Dante* [1]. A cette époque se rapporte sans doute le séjour qu'il fit dans le val Lagarina, près de Roveredo, sur la rive gauche de l'Adige, séjour constaté par une canzone [2] dont une stance exprime une aspiration touchante vers sa patrie. Il descendit ensuite à Gubbio [3], dans le duché d'Urbin, et fut reçu par Buzone des Raffaelli, qu'il avait connu à Arezzo [4], et qui le retint au château de Colmorello, près la Saonda. Il séjourna dans la ville de Gubbio, et on lisait sur la tour des comtes de Falcucci [5] : *Hic mansit hospes Alighierus poeta et carmina scripsit.* »

Une autre retraite s'ouvrit pour lui sur ce même territoire de Gubbio, dans un monastère de l'ordre des Camaldules. Le couvent de Santa-Croce di Fonte Avellana lui offrit une solitude conforme à l'état de son âme, et c'est dans ce lieu affreux et plein de sites sauvages qu'il passe pour avoir retouché l'*Enfer*. Au moins est-il vrai qu'on y montre encore les *chambres du Dante* et son buste en marbre orné d'une inscription [6]. De là, selon toute apparence, il se rendit en 1319 à Ravenne, appelé par les seigneurs da Polenta. Cette maison, dont il a parlé avec éloge [7], lui était déjà connue

[1] Au temps de Giovanno Bonifaccio qui rapporte ce fait — 1317.

[2] O montanina mia canzon tu vai.
Forse vedrai Fiorenza la mia terra,
Che fuor di se mi serra,
Vota d'amor e nuda di pietà.
(Pelli.)

[3] En 1318.

[4] En 1304.

[5] Pelli. — Memorie per servire alle vita di Dante.

[6] Ibid. — Cette inscription est du Cardinal Ridolfi, Archevêque de Florence.

[7] Enfer, chant XXVII, vers 41.

par ses bienfaits. Quelques années auparavant, il était allé complimenter en son nom le nouveau doge de Venise, Marco Giorgi, et longtemps on a lu sur le siége du Président, dans la salle du Conseil des Dix, quatre vers sur la Sainte-Vierge composés par Dante lors de son ambassade et gravés sous un tableau représentant le Paradis [1].

Dante fit encore un voyage de Ravenne à Vérone, où demeuraient ses fils, pour soutenir, chose étrange, une thèse publique sur l'eau et le feu, thèse dont on a conservé l'énoncé latin et le titre où Dante se qualifie *philosophorum minimus* [2]. A son retour, Guido Novello, son généreux hôte, ne tarda point à le renvoyer à Venise en qualité d'ambassadeur, pour changer les dispositions hostiles de cette république. Mais son ambassade n'eut aucun succès [3]. Dante ne fut pas même admis à exposer sa mission. Il revint à Ravenne, affligé de n'avoir pu mieux servir son bienfaiteur, et, peu de temps après, usé par les chagrins et par les veilles, l'illustre proscrit tomba malade et termina sa carrière. Il mourut le 13 septembre 1321 [4], âgé de 56 ans et 5 mois. Près de mourir, il s'était fait revêtir de l'habit de saint François [5] comme appartenant au tiers-ordre, *terziario dell'Ordine* [6].

Les deux frères da Polenta [7], ses illustres hôtes, le firent enterrer dans la chapelle des Franciscains, au caveau des

[1] Pelli.

[2] Pelli.

[3] Il ne fut ni reçu ni écouté. (Bayle.)

Papyrius Masso, cité par Bayle, dit au contraire qu'il fut bien reçu et qu'on ui montra l'arsenal.

[4] Le jour de l'exaltation de la Sainte-Croix.

[5] Pelli.

[6] Fra Antonio Tognocchi da Terrina. — Il y avait un *tiers-ordre* établi par saint François lui-même, où l'on pouvait entrer sans vœux ni profession monastique.

[7] Guido novello et Ostasio Polentano.

frères mineurs. Son corps, porté sur les épaules des principaux citoyens, fut déposé dans un tombeau de marbre, auquel Guido Novello destinait une inscription qu'il ne put y faire graver, ayant été bientôt lui-même forcé de quitter Ravenne et condamné à l'exil. Mais soixante ans plus tard, Bernardo Bembo, le père du cardinal, fit ériger à Dante un monument plus grandiose, qu'il voulut orner d'une inscription en vers composée par lui-même [1].

Dante avait composé lui-même son épitaphe en vers latins [2].

A peine eut-il fermé les yeux que la seigneurie de Florence fit faire par le Giotto et placer dans la chapelle du Podestat, le portrait du grand homme [3] qu'elle avait méconnu pendant sa vie et repoussé de son sein.

Les honneurs rendus au poète s'étendirent bientôt à son magnifique ouvrage. Classique en naissant, la Divine Comédie parut à un Visconti, archevêque de Milan, mériter l'honneur d'être commentée, et dès 1350, il chargea de ce soin les six hommes [4] les plus savants de l'Italie. En 1373, une chaire publique était fondée à Florence, dans l'Église de Saint-Étienne, pour la lecture et l'explication de l'épopée

[1] Voir le plan de ce monument et l'inscription dans Pelli, memorie per la vita di Dante. — En tête de l'édition de Zanotta 1758.

[2] Jura monarchiæ, superos, phlegetonta lacusque
Lustrando cecini voluerunt fata quòusque.
Sed quia pars cessit melioribus hospita castris,
Autoremque suum petiit, felicior astris
Hic claudor Danthes, patriis extorris ab oris :
Quem genuit parvi Florentia mater amoris.— (Bayle, au mot Dante.

[3] Mario Crescembeni.

Dante, selon Boccace, était maigre, de taille moyenne, avait les yeux noirs et à fleur de tête, la lèvre inférieure saillante, les cheveux noirs, fort épais et crépus.

[4] Deux théologiens, deux philosophes, et deux archéologues.

Dantesque, et Boccace[1] était appelé le premier à la remplir[2]. Les Florentins, en rendant cet hommage au poète, refusèrent à l'homme politique un monument national. Ce n'est qu'en 1396 qu'oubliant enfin ses rancunes de parti, Florence réclama les restes de l'un de ses plus illustres enfants, avec le dessein de lui ériger un tombeau dans la cathédrale[3]; mais Ravenne, sollicitée plusieurs fois, refusa toujours de se dessaisir d'une relique aussi précieuse[4]. Enfin, pour honorer sa mémoire, un décret fut rendu en 1495 par le conseil des Octante, invitant un de ses descendants, Dante III, à rentrer à Florence, avec offre de lui rendre ce qui pouvait rester des biens de son ancêtre; faveur dont il ne voulut pas profiter[5]. Déjà un des petits-fils du grand poète, Leonardo, était venu dans sa patrie d'origine, au temps de Boccace, son ami, qui lui avait montré des lieux encore tout pleins du souvenir d'Alighieri[6].

Il semble que sa postérité se soit faite un point d'honneur de se bannir elle-même de la ville ingrate. Un de ses sept enfants, Pierre, adonné à l'étude des lois, devint un avocat distingué à Vérone, dont les descendants firent leur nom de famille du beau nom de Dante, qui n'était avant eux qu'un nom de baptême. De cette branche établie à Vérone sont issus Dante II; Léonard ami de l'Arétin; Pierre, à qui Philelphe a dédié la vie de Dante Alighieri, et Dante III,

[1] Boccace né en 1312. — Il était de quelques années plus jeune que Pétrarque né à Arezzo le 20 juillet 1304, et qui avait, à la mort de Dante, 17 ans. — Le Giotto n'avait que cinq ans de moins que Dante.

[2] Une autre chaire fut établie à Pise en 1385. — Dante eut pour premier commentateur ses deux fils Pierre et Jacques. (Pelli.)

[3] Elle lui frappa des médailles. Sa statue dans le baptistère était couronnée solennellement de laurier. (Sismondi.)

[4] Pelli.

[5] Vellutello. — Vita di Dante.

[6] Ibid.

qui eut deux fils : Ludovico, jurisconsulte, et Piero, littérateur et écrivain distingué. Il exista longtemps à Vérone des pierres tumulaires où ces noms Dante II, Dante III désignaient l'illustre famille.

III

Dans quel ordre a-t-il composé ses ouvrages? Quand et où la Divine Comédie a-t-elle été écrite ? Ces questions ne sont pas étrangères à la biographie du poète ; car la vie du poète ne nous intéresse elle-même qu'à cause des ouvrages qui le rendent immortel.

A la jeunesse de Dante appartiennent ses poésies d'amour, canzones, sonnets et ballades. La *Vita nova* doit avoir suivi de près la mort de Béatrix (1290). Il faut placer ensuite quelques essais de poésie latine, tels que des églogues en vers hexamètres, qui ont été pour lui la transition du genre amoureux au genre épique en rimes vulgaires [1]; car Dante est le premier qui ait osé appliquer à la haute poésie l'idiôme vulgaire issu de la langue des troubadours. La Divine Comédie l'occupa ensuite, et fut à proprement dire l'œuvre de toute sa vie. On ne peut douter que ce grand poème ait été repris à plusieurs fois, corrigé souvent, avancé et achevé au milieu des agitations politiques; mais il est assez difficile de préciser les lieux et le temps où a été écrite et terminée chacune des parties qui le composent.

Ce qui paraît certain, c'est qu'il n'était pas encore entièrement achevé à la mort d'Henri VII (1313). Si au 30e chant

[1] Déjà quelques historiens avaient écrit en langue vulgaire : Riccardo Malaspina en 1280. Coppo di Stefani, en 1285.

du Paradis[1], le poète se fait montrer la place destinée dans le ciel à cet empereur; si, dans un des chants précédents[2], il exprime l'espoir qu'il sera un jour rappelé de l'exil par ses concitoyens, espoir qu'il n'aurait pu nourrir après la malheureuse issue des projets d'Henri VII, il n'en résulte pas qu'Henri fût encore vivant au moment où Dante achevait son poème. Qu'on se souvienne que le pèlerinage, objet de la Divine Comédie, est censé s'accomplir en l'an 1300, et l'on comprendra que Dante, écrivant les derniers chants du Paradis après la mort d'Henri VII, n'ait, suivant la vraisemblance du récit, parlé de ce prince, qui n'était pas encore empereur au commencement du siècle, que par une sorte d'intuition prophétique. D'ailleurs, loin de compter sur les armes de l'Empereur, il s'exprime au contraire à son égard comme s'il connaissait le fâcheux résultat de son entreprise. Enfin tout prouve que Dante a travaillé encore à son poème après l'année 1313, date de la mort de Henri : sa retraite au couvent des Camaldules en 1318, après qu'il eut perdu tout espoir de rentrer dans sa patrie, fait consacré par une ancienne tradition, qui montre encore la chambre où il a composé des vers; son séjour en 1317 à Udine, où son siége, conservé avec respect, est encore un monument de ses veilles poétiques; enfin l'hospitalité qu'il reçut en 1318 de Busone des Raffaelli, dans son château voisin de Gubbio, qui a conservé longtemps la trace de son séjour et de ses travaux dans cette inscription : « *Hit mansit hospes Alighierus poeta et carmina scripsit.* »

Il est bien vrai que le Purgatoire fut écrit avant la ruine de ses espérances, c'est-à-dire avant la mort d'Henri VII. On n'en saurait douter d'après ce passage du Purgatoire[3] où le poète, prédisant la venue d'un grand capitaine,

[1] Paradis XXX, vers 137.
[2] Paradis XXV, vers 1 et suivants.
[3] Purgat., chant XXXIII, vers 40 et suivants.

promet à ses armes qu'elles briseront l'alliance du Saint-Siége et d'un roi puissant. L'événement, lorsqu'il écrivait ceci, n'avait donc pas encore trompé son attente; mais il est manifeste qu'en achevant le Paradis, il n'avait plus rien à espérer d'Henri VII, qu'il nomme cette fois, en annonçant qu'il viendra trop tôt, et avant que l'Italie ne soit mûre pour sa régénération.

Alto Arrigo ch' a drezzar Italia
Verrà in prima ch'ella sia disposta.
(Paradis, chant XXX, vers 136.)

Quant à ses autres ouvrages, poésie et prose, voici à partir de la *Vita nova*, qui résume ses poésies d'amour, dans quel ordre ils peuvent être classés.

Indépendamment des pièces insérées dans la *Vita nova* et des trois canzones qu'il a commentées plus tard dans son *Banquet* [1], on a du Dante 25 sonnets, 7 ballades, une sextine, et 23 canzones [2]. Les sonnets sont adressés à des amis ou à des rivaux, qui pour la plupart y ont répondu par d'autres sonnets conservés avec les œuvres du grand poète; et c'est ainsi que leurs noms ont été transmis jusqu'à nous [3]. Ces poésies sont de la jeunesse de Dante, ou du moins antérieures à son immersion dans la politique.

Ce qui nous reste de sa correspondance est postérieur à son exil, et consiste en quelques fragments cités par ses anciens biographes, et dans trois lettres [4] qui nous ont été conservées entières. On trouve dans ces précieux fragments quelques particularités intéressantes. Il y parle de la bataille de Campaldino, où il a combattu et contribué à la

[1] Il convito.

[2] Œuvres complètes de Dante. — Antonio Zatta — Venise 1758.

[3] Guido Cavalcante — Cino da Pistoja — Dante Majano, — Cecco Angiolini de Sienne, etc.

[4] Cinelli.

victoire. Il fait remonter à son priorat l'origine de tous ses malheurs[1]. Il se défend d'être un homme de parti et se disculpe du reproche d'avoir, étant au pouvoir, rappelé de l'exil ses amis les Blancs, en y laissant languir ses adversaires[2]. Des lettres nombreuses qu'il écrivit à des citoyens de Florence pour obtenir son rappel[3], il n'existe que ce fragment cité par l'Arétin: « Popule mee, quid tibi feci? » — Quant à celles qui nous sont parvenues entières, ce sont: 1° une lettre politique adressée à Henri VII, aux princes d'Italie et aux sénateurs de Rome; elle est en italien, et fut écrite au premier bruit de la descente de l'Empereur en Italie[4]; — 2° une lettre en latin à l'Empereur seul, lettre écrite en 1311, où Dante, ne gardant plus aucun ménagement, invective les chefs du gouvernement de Florence, qu'il traite de mauvais citoyens et qu'il menace des armes impériales[5]; il y fait un appel direct à Henri VII, dont il gourmande la tiédeur, et il le somme de venir délivrer son pays de ses oppresseurs; — 3° enfin une lettre écrite sans doute de Ravenne, sa dernière retraite, ou de l'un des lieux où il se retira après la mort d'Henri VII, pour dédier le *Paradis* à Can Grande de la Scala[6]; cette épître en latin est purement littéraire et sans allusion politique; elle est assez longue et pleine de pensées bizarres ou mystiques.

Voilà ce qui nous reste de la correspondance de Dante, faibles vestiges sans doute, si la forte empreinte de cet homme extraordinaire et si supérieur à son siècle n'était

[1] Lettre citée par l'Arétin.

[2] Autre lettre citée par l'Arétin.

[3] Vellutello — Vita di Dante.

[4] Œuvres complètes de Dante. — Antonio Zatta.

[5] Ibid.

[6] Lettre de quatre pages, sans date. L'auteur se nomme Danthes Alligherius, florentinus natione non moribus. — Il y explique pourquoi il a donné à son poème le titre de *Comédie*; c'est parce qu'il finit bien.

marquée d'ailleurs à chaque pas dans son poème et dans tous ses écrits.

Le traité *De Monarchia* paraît avoir été composé avant le *Banquet* (*Il Convito*) ; c'est une exposition des droits de l'Empire, qui a dû précéder de peu l'expédition de Henri VII, ou qui a dû être faite dans le cours de cette expédition pour appuyer sur le droit la force de ses armes. Au contraire le *Banquet* lui est postérieur, comme on va le voir. D'ailleurs le traité *De Monarchia* est un ouvrage complet, tandis que le *Banquet* est resté inachevé, l'auteur ayant exécuté à peine le tiers du plan qu'il s'était tracé.

Ce traité[1] prouve en forme : 1° que la monarchie, c'est-à-dire l'Empire, est nécessaire au monde ; 2° qu'il appartient au peuple romain ; 3° que le sceptre impérial est indépendant, non cependant qu'il ne dépende en quoique ce soit (*in aliquo*) du Pape. Sur ce dernier point, qui a fait accuser Dante d'hérésie, voici comment il résume sa pensée, et c'est par là que se termine l'ouvrage[2] :

« Le bonheur mortel est ordonné en vue de la béatitude « céleste. César est tenu au respect envers le Pape, comme « le fils aîné envers son père, afin qu'illuminé de la grâce « paternelle, il rayonne avec plus d'éclat sur le globe ; « mais César a été commis au gouvernement du monde « par Dieu, qui gouverne toutes choses dans l'ordre spiri- « tuel et temporel. *Deus omnium spiritualium et tempora-* « *lium gubernator*. »

Croira-t-on, que malgré ces correctifs, le pape Jean XXII[3]

[1] Il est dans un style simple et sans ornement. *Sanza gentilezza di dire* (Arétin).
[2] Antonio Zatta l'a recueilli dans son éditon complète (1758).
[3] Le prêtre de Cahors, mort à Avignon le 2 décembre 1334. — Il ne mit jamais le pied en Italie. — Il ajouta une 3ᵉ couronne à la tiare pontificale. (Le Président Hénault.)

ait fait censurer comme entaché d'hérésie le traité *De Monarchia*, et qu'il ait même voulu le faire brûler? C'est qu'il existait alors un anti-pape [1], élu de l'Empereur qui s'en servait pour contester à Jean XXII ses droits à la tiare. Croira-t-on qu'un jurisconsulte célèbre, Barthole [2], ait trouvé dans le Digeste un texte [3] pour condamner ce livre, où l'auteur diminue le pouvoir du Saint-Siége sur le temporel des Rois, et cherche à établir l'indépendance des Empereurs? Mais on sait que Charles IV [4] flatta les Papes, occupé de l'unique soin d'affermir sa maison, et que, s'il alla se faire couronner en Italie, il y marcha plutôt en pèlerin qu'en Empereur.

La prétendue hérésie de Dante, son véritable crime était d'avoir combattu la politique du Saint-Siége. Pour lui donner couleur, on y joignit l'imputation d'une erreur dogmatique, l'omission [5] dans son Enfer du limbe des enfants morts sans baptême. On lui reprocha enfin d'avoir taxé de bassesse d'âme l'abdication volontaire du pape Célestin V.

Plus tard les protestants s'armèrent contre la Papauté de l'indignation tant de fois exprimée par le poète florentin contre les abus de la Cour de Rome. Duplessis-Mornay sembla faire de Dante un des précurseurs de Luther, en tirant de certains passages de la Divine Comédie des conséquences qui ont été réfutées par le cardinal Bellarmin [6];

[1] Pietro Reinalucei, dominicain, de la ville de Corbiero, créé pape le 22 mai 1328 par l'autorité de l'empereur Louis de Bavière.— (Voltaire, Annales de l'Empire.)

[2] D'assez basse naissance. — Admis par l'empereur Charles IV dans ses conseils ; l'empereur lui permit de porter les armes de Bohème. — Mort en 1355.

[3] Super lege 1 § C. prasules de inquiradis reis.

[4] L'auteur de la Bulle d'Or.

[5] Si Dante ne les a pas mentionnés dans sa peinture des Limbes, il a dit ailleurs que les enfants morts sans baptême y sont retenus. — Purgatoire, chant VII, vers 31. — Paradis, chant XXIII, vers 82.

[6] Bayle, au mot de Dante.

mais l'Église romaine, le Saint-Siége lui-même, n'a eu garde de répudier la gloire du premier poète de l'Italie, en rejetant de son sein le sublime interprète des doctrines catholiques au 13e siècle. Dante est reconnu aujourd'hui pour un auteur orthodoxe, aussi profond théologien que divin poète.

Le *Banquet*, ouvrage en prose italienne sous ce titre *Il Convito*, devait être, dans la pensée de Dante, qui l'a laissé imparfait, le commentaire moral de neuf canzones, de même que la *Vita nova*, œuvre de sa jeunesse, offre l'historique et le commentaire des rimes d'amour dont Béatrix avait été l'objet. C'est, dit-il, un repas composé de plusieurs mets, c'est-à-dire d'amour et de vertus. Il ajoute que l'amour y est traité plus virilement que dans la *Vita nova*[1]; en effet, il y est plus épuré, plus détaché des choses mortelles, plus rapproché de sa source divine. Au reste, les hors-d'œuvre ne manquent pas sur la table de ce banquet à neuf services ; et, quoiqu'il soit interrompu après le troisième (car des neuf canzones annoncées par l'auteur, il n'en a inséré et commenté que trois), il y a plutôt excès d'aliments qu'insuffisance. On sent que cet ouvrage, plein de digressions critiques, philologiques et morales, appartient à la vieillesse de l'auteur. On y voit clairement qu'il l'a composé après la ruine de ses dernières espérances. C'est ce qu'il nous apprend dans ce passage empreint d'une tristesse amère, où, après avoir dit ce qui l'oblige à commenter ses poésies amoureuses, pour se laver du reproche que lui font ses ennemis d'avoir eu des mœurs déréglées, il s'écrie :

« Plût à Dieu que je n'eusse pas besoin d'apologie !

[1] Lorsque j'écrivis la *Vita nova*, j'étais à l'entrée de ma jeunesse, et maintenant qu'elle est passée pour jamais, *è già trapassata*, je compose cet ouvrage dans la pauvreté et dans l'exil. — (Il Convito.)

« C'est qu'on ne m'aurait point fait de mal ! C'est qu'on
« ne m'aurait pas infligé une peine injuste, la peine de
« l'exil et de la pauvreté !... Depuis qu'il a plu aux citoyens
« de Florence, de cette belle et illustre cité, fille de Rome,
« de me rejeter de son sein, où j'ai reçu le jour, où j'ai été
« nourri jusqu'à la maturité de mes ans, où je désire de
« tout mon cœur, en paix avec elle, reposer mon âme fa-
« tiguée, et achever le temps qui m'est encore donné à
« vivre, depuis lors j'ai erré loin de mon pays ; j'ai
« voyagé presque partout où s'étend la langue italienne,
« en étranger, en mendiant, et montrant malgré moi ma
« blessure, une de ces plaies de la fortune, qu'on impute
« souvent et si injustement au blessé lui-même. J'ai été
« comme un vaisseau sans voiles et sans gouvernail qu'un
« vent sec, le vent de la douloureuse pauvreté, porte çà
« et là sur des plages diverses. Je me suis fait voir à beau-
« coup de gens qui peut-être, sur ma réputation, s'étaient
« formé de moi une autre idée. Avili dans ma personne,
« en leur présence, j'ai souffert encore dans mes œuvres,
« et tout ce que j'avais fait, ce que je pouvais encore faire,
« est devenu d'un moindre prix à leurs yeux [1]. »

Les *Versi eroici et l'allegoria sopra Virgilio* paraissent appartenir à une époque bien antérieure. Par ces opuscules Dante s'exerçait à la poésie épique et justifiait d'avance le choix de son guide.

Son traité en prose de *Vulgari eloquio* est une sorte de résumé de ses études si profondes sur cette langue italienne qu'il a le premier appliquée à la haute poésie. Dante s'était fait sans doute une poétique avant d'écrire ; mais il est à croire qu'il n'a songé à réunir en un corps d'ouvrage les principes que ses travaux et son expérience lui avaient fait

[1] Il Convito. — Edition de Zatta. — Venise, 1758.

découvrir, qu'après les avoir appliqués dans divers genres de poésie consacrés par l'approbation publique. Il paraît donc probable qu'il avait mis la dernière main à la Divine Comédie, lorsqu'il traita *ex professo* du langage vulgaire[1]. Ce serait à Ravenne [2], son dernier asile, qu'aurait été écrit ce que nous avons du traité intitulé de *Vulgari eloquio*. Cet ouvrage inachevé se compose de deux livres divisés par chapitres. Il est écrit en latin, langue qui paraissait alors le mieux convenir aux compositions didactiques. On y trouve une distinction fondamentale entre les idiômes locaux et l'idiôme commun qui forme à proprement dire la langue italienne. On y voit énumérés les divers genres de composition qui comportent l'usage du latin ou de l'italien, et les différentes sortes de mètre dont elles réclament l'emploi. De curieuses observations y sont faites sur le mécanisme du langage. Les lois du sonnet, de la canzone et des autres pièces de ce genre y sont tracées avec exactitude. On y voit par exemple que le sonnet a trois parties et qu'il doit renfermer un sens métaphysique sous le sens propre et matériel. Dante lui-même avait fait la décomposition ingénieuse du sonnet dans des notes ajoutées de sa main à la *Vita nova*. Le traité *de Vulgari eloquio* contient donc l'art poétique des Italiens au 13[e] siècle. Quel trésor pour les philologues! et cependant il ne fut publié que longtemps après la mort de son auteur. L'original n'a paru, chose singulière, qu'après la traduction que le Trissin[3] en fit vers la fin du 16[e] siècle.

Dante occupa sa vieillesse, avancée par tant de malheurs, à traduire par tercets italiens les sept psaumes pénitentiaux[4]. Le vieux Corneille traduisit aussi en vers les psaumes de

[1] C'est l'idiôme toscan, par opposition à la langue latine.
[2] Pelli.
[3] La traduction du Trissin a été imprimée à Paris en 1577. (Pelli.)
[4] Li Sette salmi penitenziali. (Zatta 1758.)

David. Newton exerça les dernières forces de son génie à commenter l'Apocalypse ; remarquable tendance des puissants esprits, en qui prédomine en vieillissant le sentiment religieux ; mais la traduction des psaumes de la pénitence n'a rien de sénile. Les pensées du texte, expliquées, amplifiées par un interprète vigoureux, révèlent un homme imbu de l'esprit du Psalmiste [1]. Enfin ce travail est digne, ainsi que le *Credo*, qui fut le dernier de ses chants sacrés, du grand poète qui avait traduit si admirablement le *Pater noster*, au xv[e] chant du Purgatoire.

IV

Dante aujourd'hui si universellement admiré, prôné surtout dans ces derniers temps en France par toutes les bouches de l'école romantique, regardé comme le roi de la poésie moderne, disons mieux, de toute poésie, mis au-dessus d'Homère par quelques-uns de ses partisans enthousiastes, et digne au moins du rang qu'il s'est lui-même assigné [2], Dante a été jugé bien diversement depuis l'apparition de son merveilleux poème.

Pétrarque, à moins qu'il n'ait voulu railler la délicatesse de ses contemporains, lui reproche une dureté de touche, une liberté de langage, qui avaient rendu ses vers choquants pour les yeux et les oreilles des princes de son temps [3]. L'Arétin lui-même, son biographe bienveillant, l'appelait

[1] Pelli.

[2] Il s'est mis au 6[e] rang des poètes après Homère, Virgile, Horace, Ovide et Lucain. — Enfer, chant IV, vers 102.

[3] « Oratione liberior quam ut delicatis et studiosis principum auribus atque oculis acceptum foret. »

un poète de science, et non d'instinct [1]. Déjà un de ses contemporains, Cecco d'Ascoli[2], s'était moqué d'une manière piquante dans l'Acuba [3], poème satyrique, du spiritualisme fantastique de ce voyage dans le pays des âmes.

Sous le rapport de la doctrine, nous avons vu combien la Divine Comédie, censurée par le pape Jean XXII, condamnée en droit civil par Barthole, avait été traitée d'abord sévèrement : singulière destinée de ce poème, qu'il ait ensuite fourni des armes à la Réforme contre la Cour de Rome ; mais, au point de vue littéraire, il n'a point souffert moins de contradiction. Il est curieux de remarquer qu'il a été déclaré par un ancien critique [4] n'appartenir à aucun genre, étant contraire aux règles d'Aristote, et qu'un commentateur du Tasse, Paolo Boni [5], est allé jusqu'à dire qu'il fourmillait de fautes et de trivialités, *bassezze*, qu'il était plein de rimes mauvaises et forcées ; en un mot qu'il fallait avoir ce poète en horreur, et le fuir aussi loin qu'il se pouvait [6].

Le siècle de Léon X était sans doute admirateur d'Alighieri, puisqu'un de ses plus grands artistes, Michel-Ange, s'est visiblement inspiré du génie dantesque [7]. Mais sous

[1] Bruni Aretino, *vita di Dante*, en tête de ses œuvres complètes (Zatta. Venise 1758.)

[2] Brûlé à Florence comme hérétique, le 16 septembre 1327, il avait été médecin du pape Jean XXII. — V. Pelli, qui cite un manuscrit du jésuite Appiani.

[3] Qui non si canta... qui non veggo... Je ne chante ici ni les diables ni les anges.

Lascio le ciancie e torno nel vero.
Le favole mi son sempre nemiche.

Laissons ici les fadaises. Je n'ai jamais eu de goût pour les fables.
(Ibid.)

[4] Belisario Bulgarini, de Sienne cité par Pelli.

[5] Cité par Pelli.

[6] « Dante Alighieri poeta, per cente colpe, bassezze, ma sopra tutto per la sconce e sforzate rime, da aborrir si e fuggizsi a più potere »

[7] Dans sa grande fresque du Jugement dernier.

Louis XIV, en France, Boileau qui jugeait sévèrement le Tasse et plus sévèrement Milton, sans le nommer, ne daignait pas accorder une place dans son Art poétique à l'auteur de la Divine Comédie.

Au dix-huitième siècle, le silence dédaigneux du législateur du Parnasse fit place à une appréciation en somme peu favorable à Dante. Le poète théologien devait être peu du goût de l'école philosophique française. Les Anglais, tout en lui rendant hommage, lui préféraient Milton. Voltaire, après l'avoir omis dans son Essai sur la poésie épique, se contentait de dire ailleurs que son poème était très-curieux en Italie pour son antiquité, reconnaissant toutefois que ses vers faisaient déja la gloire de l'Italie, lorsqu'il n'y avait aucun bon auteur en prose chez nos nations modernes [1]. Il le loua de s'être élevé au dessus du mauvais goût de son siècle et de son sujet [2]. Il n'est rien, dit-il encore, que Dante n'exprimât à la manière des anciens. Il accoutuma les Italiens à tout dire. [3]

Mais ce même Voltaire rétracta en quelque sorte ses éloges, persistant toutefois à trouver dans la Divine Comédie des morceaux brillants, écrits aussi purement que s'ils étaient du temps de l'Arioste et du Tasse, se réduisant ensuite à ce ce mince éloge : il y a dans cet énorme ouvrage une trentaine de vers qui ne dépareraient pas l'Arioste [4]. Voltaire se refroidit ainsi sur le divin Dante, lorsqu'il se vit attaqué personnellement par un admirateur outré du poète florentin, par son éditeur biographe l'abbé Marrini [5], qui pro-

[1] Voltaire. — Mélanges littéraires.

[2] Essai sur les mœurs.

[3] Voltaire. — Discours de réception à l'Académie française.

[4] id. Lettres chinoises et indiennes.

[5] La vita di Dante Alighieri dal signor abbate Marrini mise en tête d'une édition française de la Divine Comédie. (Paris 1768.)

posait Dante comme un modèle accompli, l'appelant le plus grand peintre après Homère [1], le plus parfait modèle de la satire [2]; double sujet d'humeur pour un poète jaloux et irascible. C'est alors qu'il traduisit en vers burlesques [3] un épisode de l'Enfer [4]; qu'il se plut à faire une analyse bouffonne de la Divine Comédie [5]: qu'il approuva Bettinelli [6] d'avoir dit que Dante était un fou et son ouvrage un monstre ; qu'il prononça lui-même ce jugement, écho plus ou moins fidèle de l'opinion régnante : « On ne lit plus le Dante en Europe, parce que tout y fait allusion à des faits ignorés. Il faudrait à tout moment un commentaire [7]. Le Dante pourra entrer dans la bibliothèque des curieux : mais il ne sera jamais lu [8].» Nos romantiques l'ont bien vengé de ses sarcasmes ; mais ne l'admiraient-ils pas un peu comme une cathédrale du moyen âge, moins frappés de l'unité grandiose du monument que de la singularité des accessoires, et de la multiplicité des détails ?

Une appréciation juste et raisonnée de ce grand poète reste encore à faire, travail trop au-dessus de nos forces. Qu'il nous soit permis de nous arrêter quelque temps aux points de vue généraux qu'ouvre à l'esprit la partie esthétique de son immortel ouvrage, en donnant une moindre

[1] Io credo che si possa dir assolutamente che, dopo Omero, altro poeta non vi sia stato che abbia al par di lui dipinte le cose. (Marrini.)

[2] E stato già da altri proposto Dante per il più perfetto esemplare della satira.

[3] Voltaire, Dictionnaire philosophique. (Marrini.)

[4] Le Comte Guido de Montelfetro damné pour avoir conseillé au pape Boniface VIII de s'emparer de Preneste à l'aide d'une fausse promesse et d'un parjure. (Enfer, chant XXVII, vers 67 et suivants.)

[5] Voltaire, — Lettres chinoises et indiennes.

[6] Id. Correspondance particulière. — Lettre au R. P. Bettinelli Servite, à Vérone. — Mars 1761.

[7] Id. Lettres philosophiques.

[8] Id. Correspondance particulière — Lettres au père Bettinelli.

place à son examen littéraire, qui exigerait une longue et minutieuse étude.

La Divine Comédie est un poème sans modèle et resté sans imitateurs. On peut, au point de vue classique, trouver cette composition bizarre, mais ceux qui l'ont condamnée comme une œuvre informe et monstrueuse n'en avaient certainement pas saisi le majestueux ensemble, ni mesuré la haute portée. Ils n'avaient vu sans doute dans ce voyage à travers les régions de la mort qu'une fantasmagorie capricieuse et sans but. Il y a cependant un but bien marqué annoncé tout d'abord au lecteur attentif. Le véritable sujet du poème est la régénération du poète, de Dante lui-même qui, égaré par ses passions, ne rentrera dans la droite voie que par des chemins inaccessibles aux vivants. Il ne s'agit pas ici de la délivrance du tombeau du Christ, mais du rachat d'une âme, opéré par de merveilleuses pérégrinations.

Voilà, dans le sujet même, un caractère essentiel qui distingue ce poème de tous les autres : il est intime et mystique, au lieu d'être extérieur et puisé dans la vie réelle. Tout sera donc neuf dans cette nouvelle épopée, dont le héros est le poète lui-même, et dont l'objet est la transformation morale de son être. Et comment ne pas retrouver ici l'épopée, lorsqu'un grand fait nous est offert (quoi de plus grand que la conversion, le salut d'une âme?) — unité dans le sujet ; — lorsque ce fait, opéré par les moyens les plus grandioses que l'esprit humain puisse concevoir, s'accomplit dans le court espace d'une semaine ; — unité de temps ; — lorsque, si vaste que soit la sphère d'action du poète voyageur, l'événement se réalise dans un champ circonscrit, et même sur un point déterminé ; —unité de lieu? Qu'importe après cela que la machine du poème s'écarte de la forme épique généralement admise? Autre donnée, autres moyens d'exécution. Le fond et les caractères essen-

tiels du genre s'y trouvent. Où le merveilleux, qui est l'âme de l'épopée, s'est-il jamais montré sous des aspects plus saisissants? Aux trésors de la Fable, qu'il sait employer avec vraisemblance, Dante a joint ceux d'une religion qui résume et agrandit toutes les merveilles du monde invisible.

Ce poème a encore de l'épopée un autre caractère essentiel, l'universalité; car le moyen âge s'y reflète tout entier comme dans un miroir, avec ses arts, ses idées et ses mœurs. Par le bonheur du sujet, il pouvait être, il est vraiment encyclopédique. La Divine Comédie est donc bien une épopée, mais une épopée d'une espèce nouvelle, créée par un génie puissant, qui a osé s'en faire le héros au nom de l'humanité tout entière; épopée intime, si l'on peut employer ce mot appliqué de nos jours au roman, personnelle comme lui et pourtant éminemment sympathique.

Epique par le sujet et par sa contexture, la Divine Comédie tient aussi du drame. On pourrait même croire qu'il y est l'élément principal, et justifier ainsi le nom qu'à dessein sans doute le poète a donné à son œuvre. Il est certain qu'on y trouverait aisément non-seulement le canevas d'une pièce dramatique, mais des scènes toutes faites et bien enchaînées, un dialogue vif et varié, de beaux effets de théâtre, en un mot un drame en trois actes avec son exposition, ses péripéties et son heureux dénouement; car il conduit son héros jusqu'au sein de la béatitude, et c'est pour cela sans doute que l'auteur l'a intitulé *Comédie*, mot bien étrange pour ceux qui ne connaissent de Dante que l'Enfer. A voir tant de scènes dialoguées avec art, et tant de variété dans les personnages avec des changements à vue si multipliés, on se demanderait presque si la Divine Comédie n'était pas dans sa première forme un *mystère*, une de ces pièces si populaires au moyen âge, et

si ce n'est point par degrés que le poète l'a élevée aux proportions d'une composition épique. Otez en effet les descriptions de lieux, le récit, l'argumentation scolastique, il restera un drame complet, une trilogie qui pourra se jouer comme un mystère. N'était-ce pas quelque partie de ce drame qui se représentait sur l'Arno, lorsqu'en 1304 un des ponts de Florence s'écroula sous la foule des spectateurs? — Quoi qu'il en soit, le côté dramatique du poème dantesque, approprié au goût et aux idées populaires du 13e siècle, ne doit pas être négligé pour l'appréciation de ce nouveau genre d'épopée dont Alighieri est le créateur.

Le drame dans le récit, la personnalité du poète qui se prend lui-même pour sujet de son œuvre, tels sont les traits distinctifs, les caractères vraiment originaux de la Divine Comédie ; double source de beautés inconnues des anciens, qu'a fait jaillir une idée moderne, une pensée religieuse et catholique, la régénération de l'homme par le spectacle anticipé des choses de la vie future. Combien ces dialogues, rapidement échangés dans la grande revue des âmes, ne sont-ils pas supérieurs aux discours des héros et des dieux, qui remplissent l'épopée classique! Quel intérêt s'attache à cet homme qui parle de lui sans cesse, qui se met toujours en scène, qui apostrophe le lecteur en l'initiant au secret de la destinée humaine! Il parle de lui, mais il parle pour tous, et ses douleurs, ses joies ou ses espérances sont les douleurs, les joies ou les espérances de tous les chrétiens ses frères. Ainsi Rousseau, en élevant la voix au nom de l'humanité, s'est montré le plus personnel et en même temps le plus sympathique des écrivains modernes. Dante avant lui s'était peint tout entier et même *confessé* dans ses ouvrages, et comme Jean-Jacques, avec lequel il a plus d'un rapport, il y avait jeté ses colères et ses vengeances. C'était là l'écueil, auquel, il faut le reconnaître, le poète florentin

n'a pas toujours échappé. On comprend qu'il ait rattaché à son voyage son rôle politique, son exil et ses infortunes; on admire ses éloquentes digressions sur l'état des partis à Florence, sur les moyens de restaurer l'Italie; on est même obligé de convenir que ces morceaux sont les plus brillants du poème, et à Dieu ne plaise qu'on veuille les en retrancher; mais il est difficile de ne pas y voir quelquefois des hors-d'œuvre. Chaque genre a son excès et ses abus. Dans un genre où domine la personnalité, dans l'épopée intime, Dante n'a-t-il pas abusé des détails biographiques?

La construction du poème diffère aussi des anciens modèles. C'est un édifice gothique à cent compartiments, savamment distribué sur un plan sévère et symétrique, où la multitude des détails vient concourir à l'effet général. Le poème a trois parties ou cantiques, qui comprennent cent chants, 34 pour l'Enfer et 33 pour chacun des deux autres. Chaque chant est à peu près de 140 vers dissyllabes divisés par tercets. Voilà des formes bien différentes des poèmes épiques anciens et modernes. Evidemment la Divine Comédie a été jetée dans un autre moule. C'est que Dante, à qui il eût été si facile de copier les anciens et surtout Virgile, son maître, a compris qu'une donnée nouvelle exigeait un art nouveau et des moyens d'exécution appropriés au sujet, au temps et aux lieux. Les nombreuses subdivisions de sa matière et le choix du mètre, loin d'être l'effet d'un caprice bizarre, lui étaient imposés par l'état d'imperfection de la langue, par la nature même de son poème, où la scène change à chaque pas, où la variété des objets appelant la distinction des choses, réclamait dans le cadre poétique une division correspondante. Et qu'on ne pense pas que Dante aurait pu se borner à 12 ou 24 chants, comme dans l'Enéide ou l'Iliade. Rien de plus aisé matériellement que de refondre en huit chants chacune des parties de la Divine Comédie; mais qui ne voit que, par cet amas de

matières entassées comme de force, par ces bigarrures de tableaux et de dialogues disparates, on romprait l'unité, nécessaire même dans les détails, on rendrait le poème illisible. Il faut dire au contraire : s'il a été permis à Virgile de réduire de moitié le nombre des chants affectés par Homère au poème épique, Dante a bien pu à l'inverse quintupler ce nombre. Le poète comme l'architecte est maître de sa matière ; il peut la distribuer à son gré dans l'édifice qu'il veut construire, pourvu qu'il lui conserve son caractère, et qu'il en respecte le genre.

Mais il faut à l'épopée, quel que soit son cadre, une action principale, conduite à travers des obstacles qui font naître pour le héros des occasions de gloire; il faut que cette action, toujours sentie dans le cours du poème, marche avec des fortunes diverses et par des péripéties imprévues à un résultat conquis par la vaillance ou la faveur des cieux. Dante a-t-il satisfait pleinement à cette loi invariable du poème épique? On voit qu'il s'est épuisé en efforts ingénieux pour vaincre un défaut radical de son sujet. Dès le début, son héros (c'est lui-même) est arrêté dans sa marche par des monstres qui lui barrent le passage; sa route est semée d'écueils. Le feu, la glace et toutes les intempéries des lieux qu'il traverse, atteignent ses organes sensibles et l'exposent à des périls sans cesse renaissants. Les démons lui ferment leur forteresse et trompent son guide. Plus loin une arche de pont rompue le laisse en face d'un précipice infranchissable ; ailleurs il mesure avec effroi l'immense profondeur du puits de l'abîme; puis il est séparé de son guide; puis il est ébloui par des clartés célestes et frappé de cécité. En un mot, depuis la forêt sauvage où il s'est égaré jusqu'au cœur de la rose mystique, où il trouve enfin le port désiré, des obstacles nombreux lui sont suscités ; mais on voit trop qu'avec des protecteurs tels que Virgile et Béatrix, il en

triomphera toujours, et qu'il accomplira son pélerinage. Si donc l'action du poème consiste à prendre d'assaut le royaume du ciel, suivant l'expression de l'Evangile, les moyens employés resteraient, il faut le dire, au-dessous du but; mais il ne faut pas oublier que ce but est la régénération du poète, c'est-à-dire, une initiation progressive, qui résulte bien plus d'un travail intérieur de l'âme que d'une action physique et matérielle. A ce point de vue, le héros agit comme il le doit, s'il s'épure ou s'il s'avance par des chemins de plus en plus faciles vers la source du souverain bien. Ce n'est point là, dira-t-on, l'action épique. On ne peut nier au moins que le poète ne l'ait produite autant que le sujet la comportait. Il l'a mise dans les détails et dans les accessoires qui, par une heureuse compensation, se confondent ici avec l'objet principal; car dans son voyage, les épisodes sont le voyage même. Il n'en est pas un, chose remarquable, auquel Dante ne soit personnellement mêlé. S'il agit peu, il agit toujours, et on ne le perd jamais de vue.

Mais cette action épique n'ayant pas un fondement réel comme chez les anciens, puisqu'elle repose tout entière sur la fiction d'un voyage hors du monde visible, une pure fiction peut-elle être la base d'une épopée? J'avoue que Dante n'a prétendu là-dessus en imposer à personne, même à ceux qui, le voyant passer l'air sombre et les cheveux hérissés, disaient : « Il revient de l'Enfer. » — Si le peuple de Florence, dans sa foi grossière, avait cru à ce merveilleux pélerinage, il se serait hâté de rappeler de l'exil ce favori des cieux. On ne voyait donc là, même de son temps, qu'une fiction poétique. J'en conviens, mais en quoi cette fiction serait-elle incompatible avec l'épopée? Pourquoi n'en serait-elle pas la donnée principale, si elle ne choque point la vraisemblance, si ce que le poète a feint est possible, s'il y en a des exemples consacrés par la reli-

gion, si la fiction acquiert ainsi, par la force des croyances populaires, le caractère d'une réalité saisissante et irrésistible ? D'ailleurs ce fonds vrai qu'on réclame n'existe-t-il pas dans le fait intime et réel de la régénération du Dante, héros de son poème ? La fiction devient alors un moyen grandiose de réaliser ce résultat. Nous rentrons dans les conditions du genre.

Il y a plus : en pénétrant plus avant, on verra que la fiction n'est ici que dans le voyage lui-même, c'est-à-dire dans la transmigration de Dante au pays des âmes ; on verra que tout est vrai au point de vue catholique, vrai dans les lieux, dans les choses et dans les personnes, vrai dans les routes parcourues depuis les bouches de l'Enfer jusqu'à l'Empyrée. On verra, dis-je, que tout est réel, sauf l'immixtion personnelle de l'acteur principal au milieu de ces merveilles. Le poème n'est donc pas une œuvre de pure imagination, un récit fantastique. Il serait plutôt une vision, une révélation, une œuvre apocalyptique ; et le nommer ainsi, ce n'est pas en rabaisser la grandeur ni en altérer le caractère, comme il arriverait si, à force de le soumettre au creuset de l'analyse, on parvenait à n'y voir qu'une allégorie. Si la Divine Comédie n'est qu'une composition allégorique, il n'y a plus ni épopée ni drame. Elle devient une étude psychologique, où la poésie a revêtu de ses formes brillantes l'état d'une âme fatiguée de la tourmente des passions, la considération de leurs effets et de leurs suites inévitables, le repentir, le retour graduel au bien par la contemplation du beau, la rénovation de l'homme par la vraie science et par l'intuition du bonheur qu'elle assure. Expliquer ainsi un poème, c'est l'anéantir. Grâce à Dieu, Dante, quoique son œuvre soit pleine d'allégories, n'a point voulu faire un poème allégorique. Il faut bien comprendre que chez lui, comme dans les Saintes Écritures, on trouve toujours le sens propre et

le sens figuré ; que les allégories qu'on y découvre n'ont rien de commun avec celles des poètes profanes, et que son récit, ses peintures, ses personnages sont des réalités qui, outre leur signification naturelle, ont encore un sens moral et caché. Ainsi la forêt sauvage, les trois bêtes qui lui barrent le chemin, la porte large de l'Enfer et ses gouffres de plus en plus profonds ; ses fleuves ayant leur source dans les flancs du mont Ida, la montagne du Purgatoire s'élevant entre la terre et le ciel, l'immersion dans les eaux du Léthé, le Paradis terrestre et l'arbre de vie, l'ascension rapide de sphère en sphère, tout jusqu'au moindre détail renferme une pensée profonde, source d'un intérêt puissant et nouveau pour le lecteur. C'est par là que Dante, génie véritablement biblique, me paraît avoir atteint les plus hautes cimes de la poésie.

Faut-il voir en lui le père de la poésie romantique ? On sait que l'enthousiasme des Français pour Dante, à peine connu d'eux auparavant, leur a été inspiré par les chefs d'une école nouvelle, qui a fait grand bruit et qui reconnaît Alighieri pour un de ses maîtres. Si, comme l'a proclamé cette école, il existe un art nouveau, à ses yeux l'art véritable, enfant du christianisme et de la civilisation moderne, on ne saurait nier que la Divine Comédie en soit l'expression la plus complète. Qu'est-ce en effet que le romantisme défini par opposition à l'art ancien qu'on appelle classique ? C'est d'une part la nature vraie, prise sur le fait et partout, opposée à une nature choisie et réduite à certaines formes qui ne choquent pas la délicatesse de nos sens. C'est le calque sévère au lieu de l'imitation libre ; c'est la couleur locale au lieu d'une harmonie convenue. Mais c'est aussi, d'autre part, comme contre-poids à ce matérialisme de la forme, un idéal tout différent de celui des anciens, dont la religion extérieure et sensuelle ne savait l'abstraire que du monde réel. Athènes fournit à Apelles cent jeunes beautés dont il

compose un type de perfection idéale ; voilà l'image de l'art ancien. L'idéal romantique s'élève jusqu'à l'absolu et dépasse de bien loin la sphère des choses visibles. Il a son exemplaire divin, son modèle inaltérable dans le cœur de l'homme qui aspire à l'infini. On voit toute la distance qui sépare ces deux points de vue : l'un n'offre à l'artiste que des objets choisis, et ce choix les idéalise, sans rien emprunter au dehors ; l'autre n'exclut du domaine de l'art aucune des formes qui existent dans la nature. Il lui livre indistinctement le beau et le laid, le grotesque et l'horrible, le monstrueux et le naturel. Il lui permet aussi le mélange de tous les tons, pourvu qu'il sache vivifier le tout par l'idéal sans modèle extérieur de l'art chrétien. Deux chefs illustres de notre école romantique ont oublié que ce double élément, la forme plastique et l'idéal, ne doivent pas être séparés, et cet oubli a conduit l'un, quoique penseur énergique, à l'idolâtrie de la forme, l'autre, quoique éminemment sensible et passionné, au spiritualisme de l'idée. Dante leur avait tracé la vraie route, suivie avec tant d'éclat par Shakespeare et Goethe, ses immortels héritiers. Dante suffirait seul à prouver, abstraction faite des romantiques de notre temps, que cette école n'est pas une chimère ; car tous les principes qu'elle pose trouvent chez lui leur application ; et, par la nature de son sujet, il a fait de l'idéal, qu'il poursuit au-delà du monde, l'objet de sa principale étude.

Créateur d'un genre nouveau, l'épopée intime, fondateur d'une grande école, dont nous n'avons pas encore en France le dernier mot, Dante ne saurait pourtant être isolé des anciens, qui, de son aveu, furent ses maîtres. Que leur doit-il? Comment et jusqu'où les a-t-il imités? Question intéressante, qui peut fournir à la critique littéraire une foule d'ingénieux aperçus, mais dont la solution se réduit, selon nous, à ceci : Dante n'a rien imité à proprement

dire. Il a puisé partout des matériaux pour la construction d'un édifice en tout si différent des machines épiques exécutées avant lui, que celles-ci n'offrant rien de commun avec le plan de la Divine Comédie, l'imitation, c'est-à-dire la reproduction des mêmes effets, ne saurait exister ni dans le fond ni dans les détails de son poème. Que voyons-nous en effet dans les deux grandes épopées qui ont servi de modèles jusqu'à ce jour? Une invocation du poète à la muse, des combats, de sanglantes mêlées, les dieux prenant parti dans ces luttes, puis quelques épisodes liés à l'action principale, des prodiges de valeur ou de sagesse du héros conduit par le destin, puis une péripétie causée par la mort de son ami le plus cher; puis cette mort vengée par un coup qui amène le dénouement. Voilà les principales pièces de l'épopée d'Homère et de Virgile. En est-il une seule qui pût servir à Dante? A-t-il besoin d'invoquer la muse, pour qu'elle lui révèle ce qu'il vient de voir, lui qui est contemporain, témoin, acteur des faits qu'il raconte? Point de combats, point d'autres ennemis que les passions qui lui font la guerre. Il est seul, il a passé l'âge des folles amours. Les épisodes sont des faits qui s'accomplissent actuellement, sous les yeux du poète, pour combattre ou assurer le succès de l'entreprise. Ce ne sont pas des créations de fantaisie qui puissent fournir des types à l'imitateur. Ils s'offrent à chaque pas, dans la revue des âmes, et résultent d'une suite de rencontres, qui donnent lieu à des dialogues saisissants de vérité ; car ici les faits sont réels et du domaine de l'histoire. Quelle prise peuvent-ils offrir à l'imitation? Dante, en faisant passer devant lui son maître, le père de son meilleur ami, ses devanciers et ses rivaux dans les rimes d'amour, en évoquant Farinata, l'adversaire implacable de sa famille, en tirant de la Vie des saints celles de Thomas d'Aquin et de François d'Assise revêtus d'une auréole d'exquise poésie, en retraçant la fin tragique de Pierre des Vignes, le chancelier de l'empereur

Frédéric II, encore vivant dans la mémoire des hommes, en racontant les deux catastrophes récentes de Françoise de Rimini et du comte Ugolin, Dante, répétons-le, n'imite personne. Quelques vers de l'épisode de la Francesca suffisent pour mettre entre elle et Didon, son prétendu type, une différence profonde.

Dans cette galerie de faits épisodiques, qui ne se rattachent qu'indirectement au sujet, Dante a su faire entrer, afin de racheter ce défaut, qui est celui du sujet lui-même, quelques riches hors-d'œuvre. Il nous montre la source des fleuves de l'Enfer cachée dans les flancs du mont Ida, et formée des larmes de l'humanité représentée par un vieillard à la tête d'or et aux pieds d'argile. Il donne la poétique origine de Mantoue, et à propos de Sordello, né dans cette ville, il apostrophe l'Italie en citoyen navré, dont le cœur saigne à la vue de ses infortunes. Justinien lui fournit aussi l'occasion de retracer à grands traits les gestes glorieux, la puissance et les hautes destinées de Rome ancienne et moderne. Ces morceaux, sans parler d'une foule d'autres, sont originaux, quoique sortant pour la plupart du cadre historique des faits contemporains. Ils marquent bien l'intention du poète, muni des trésors de l'antiquité, de marcher seul et de n'imiter personne.

Cependant on trouve au sixième chant de l'Énéide la descente d'Énée aux Enfers, la Sibylle commise à sa garde, la description du Tartare et des coupables qui y subissent des peines appropriées à leurs crimes. On y remarque même quelques traits du Purgatoire. On y voit une peinture ravissante des Champs-Élysées, et la rencontre qu'Énée y fait de son père, qui lui montre dans l'avenir le progrès de la grandeur romaine et ses luttes intestines, et le héros qui doit y mettre un terme. Or Dante, conduit à travers les régions de l'autre monde par Virgile et Béatrix, Dante

passant la revue des damnés au séjour maudit, Dante s'élevant du Purgatoire au Paradis, où il rencontre son trisaïeul Cacciaguida, qui lui prédit ses infortunes et lui annonce un libérateur de l'Italie qui sera son vengeur, Dante n'est-il pas ici l'imitateur de Virgile ? ne l'est-il pas surtout dans la forêt des soupirs, dont les arbres renfermant des âmes maudites saignent sous la main qui en casse les branches ? n'est-ce point là l'épisode de Polydore, au troisième chant de l'Enéide, épisode imité encore si heureusement par le Tasse dans sa forêt enchantée ?

Oui, sans doute, il y a là quelques traces d'imitation, ou, pour mieux parler, quelques réminiscences du poète qui se proclame l'élève de Virgile. Mais, à part la fiction des troncs animés, que de différences dans tout le reste ! quel rapport entre la froide Sibylle évoquée par un poète philosophe, et Béatrix rayonnante de beauté et d'amour divin, servant de guide à un homme de foi fervente, dont elle avait été les premières amours! Qu'y a-t-il de commun entre les Enfers du monde payen, qui comprennent le séjour des bienheureux, et le terrible Enfer des chrétiens, où l'espérance laissée au seuil n'est point admise ; où les âmes, déjà torturées si cruellement, attendent le jugement final qui, les réunissant à leurs corps, accroîtra leurs tortures ; où l'exacte classification des fautes manifeste une autre morale et une autre justice; où la graduation des peines, sur le principe de la loi du talion, ouvre au génie du poète moderne, à sa riche et puissante imagination, des sources d'une fécondité merveilleuse, lui suggère des raffinements de supplices qui font frémir, mais aussi des beautés poétiques originales et incomparables ?

Quant au Purgatoire et au Paradis, tout est de création catholique, et hors de comparaison avec les tableaux du poète payen. Il y a là tout un monde d'enchantements et

de merveilles, où Virgile n'a même pas mis le pied. Il est vrai que Dante rencontre en Paradis Cacciaguida, son trisaïeul, comme Enée voit aux Champs-Elysées son père Anchise. Mais, si la prédiction d'Anchise est plus imposante à cause des splendeurs de sa race et des hautes destinées de Rome, combien les révélations qui sont faites au Dante par son ancêtre ne sont-elles pas plus intimes et plus touchantes! Ces deux entrevues ont des caractères bien différents. Dante baisse la tête au tableau de l'exil et des misères qui l'attendent. Enée se sent heureux et fier d'apprendre qu'il sera le fondateur d'un grand peuple. Lorsque Virgile met dans la bouche d'Anchise l'annonce d'un héros, père de la patrie, il vivait glorieux à la cour d'Auguste ; au contraire Dante savait, en introduisant dans son poème Cacciaguida, que le libérateur annoncé était perdu pour l'Italie, et que son jeune héros, Can de l'Escale, n'avait plus que l'hospitalité à lui offrir. Où donc est l'imitation ? Si Virgile a fourni l'idée, Dante y a mis sa forme et l'a faite sienne. Il en est de même des autres passages où, sans rien ôter à sa gloire, on pourrait le croire imitateur. La vérité est, pour quiconque a étudié ce grand poète, que son génie libre et hardi se refuse toujours à l'imitation.

Dante n'est pas moins original par son style que par ses conceptions. Quoiqu'il fasse hommage à Virgile de ce beau style qui l'a mis en honneur, dit-il, parmi les hommes, on voit qu'en cela encore il ne relève que de lui-même. Chez lui l'idée et la forme semblent produites d'un seul jet et se conviennent si parfaitement qu'à la moindre partie de l'œuvre on reconnaît l'artiste, comme un seul vers suffit pour nous révéler Corneille ; rare privilége des génies vraiment créateurs. Leur style émane de la même source que leur pensée, et c'est ce que Dante a voulu exprimer lorsque, pour se distinguer de quelques-uns de ses devanciers, il déclare qu'il écrit sous la dictée de l'Amour.

Aussi est-il par excellence un poète d'instinct, quoi qu'en ait dit Boccace, qui semble avoir regardé la profondeur de sa pensée comme exclusive de l'inspiration.

J'ajouterais volontiers avec un de ses derniers biographes, que Dante est le plus grand peintre qui ait paru depuis Homère ; car il rend visible et palpable ce qui n'était jamais tombé sous les sens de l'homme. Il trouve sur sa palette des couleurs pour des choses que l'œil n'a jamais vues ; et, chose étonnante, ce qu'il montre ainsi hors du monde, hors des choses connues, nous apparaît comme une suite non d'images fantastiques mais de saisissantes réalités. La peinture franchit ici son domaine, et ce dernier effort est permis à l'artiste qui a su, en retraçant les scènes de la vie terrestre, se montrer naturel et vrai. Comment ne serait-il pas un grand peintre, celui qui a inspiré Michel-Ange et dicté la grande page du jugement dernier? Sa manière est donc avant tout pittoresque ; le contraste des couleurs et la vigueur du dessin la caractérisent. Fidèle au genre épique, il abonde en comparaisons ; mais, supérieur sous ce rapport à Virgile, il ne les emprunte pas d'Homère; il n'en imite ni les images ni la forme. Original en cela comme en tout le reste, il offre à ses contemporains les objets vulgaires qui frappent leurs yeux, décrit ce qu'il a lui-même observé, enferme presque toujours sa comparaison dans quelques vers et parfois dans quelques mots, pour la rendre plus frappante. Rien ne prouve mieux peut-être qu'il en use envers les anciens, qu'il nomme ses maîtres, en disciple respectueux et nullement servile.

Dante, génie hardi et vigoureux, veut atteindre à la concision latine ; mais il en a fait un art qui lui est propre, un moyen de poésie adapté à la nature de son sujet. Ayant à rappeler une foule de faits récents ou contemporains, de notoriété publique, il croit frapper davantage par de courtes

allusions offertes à la sagacité du lecteur ; en sorte que sa concision est à la fois dans le mot et dans la chose. Il résulte de là une obscurité, qui paraît un défaut, à nous qui avons perdu le sens de beaucoup de ces allusions ; mais, si je ne me trompe, Dante a péché ici volontairement, cédant au goût de son siècle. On aimait alors, on recherchait ces formes énigmatiques. Les rimes d'amour avaient toujours un double sens, et Dante, ayant façonné de bonne heure son esprit à ce genre d'exercice, avait vu sans doute le parti qu'il pouvait tirer de l'allusion et du sens figuré dans la Divine Comédie, pour soutenir l'intérêt du poème, pour captiver l'attention de ses contemporains. Voilà comment la concision, l'obscurité même sont chez lui un artifice de style, un des traits qui caractérisent sa manière.

Au reste, l'obscurité reprochée au Dante accuse souvent la courte vue du lecteur, moins versé peut-être aujourd'hui qu'au moyen âge dans les profondeurs de la théologie scolastique. Plus il est sublime, lorsqu'il expose la doctrine de saint Thomas, plus est abstraite sa théologie personnifiée en Béatrix, plus aussi il est difficile de le suivre ; mais ici ce qui est ténèbres pour les faibles est lumière rayonnante pour les forts, grâce à la beauté du vers, à la propriété de l'expression et à la richesse de la forme. Heureuse obscurité que celle qui se dissipe au flambeau de l'étude et de la raison, si elle n'enlevait pas au premier poète de l'Italie la gloire d'en être en même temps le plus populaire ! Qu'on songe d'ailleurs, si l'on veut rendre son style responsable de quelques passages obscurs, aux immenses difficultés qu'il avait à vaincre, ayant entrepris de tout exprimer dans un poème véritablement encyclopédique, au moyen d'un langage aussi imparfait que la langue vulgaire italienne, au commencement du quatorzième siècle. Le travail qu'il a dû faire sur cette langue pour l'assouplir, pour l'étendre aux besoins de sa pensée, se dérobe à nous aujourd'hui, et

nous sommes moins frappés des qualités d'un style simple et naturel, énergique et concis, plein d'éclat et d'harmonie, que nous ne sommes choqués de la crudité de certains détails qui nous semblent accuser l'enfance de l'art. On lui rendra plus de justice, après l'avoir mieux étudié. Dante, comme Pascal et Corneille, a porté du premier bond l'art du style aussi loin qu'il peut aller ; et, quant à son vocabulaire, qui contient peu de mots vieillis et d'autres en plus grand nombre dont il a doté la langue italienne, c'est assez dire pour sa gloire qu'il a passé tout entier dans le dictionnaire de l'académie della Crusca. Artiste prodigieux, Dante a créé l'instrument et presque la matière de son œuvre.

ANALYSE

DE LA

DIVINE COMÉDIE

ANALYSE

DE LA

DIVINE COMÉDIE

L'ENFER

Le XIVe siècle venait de s'ouvrir. Depuis trois mois le jubilé de l'an 1300, accordé par le pape Boniface VIII, réjouissait la chrétienté. Le Vendredi-Saint, sur le soir, Dante, à l'exemple du Sauveur descendu aux Enfers pendant que son corps était au tombeau, vit s'ouvrir devant lui, dans l'extase d'une sainte vision, les routes du sombre abîme. Il avait alors 35 ans. Par la volonté du Très-Haut, le Purgatoire et le Paradis, objets des sublimes aspirations du poète, lui devinrent ensuite accessibles. La première partie du voyage s'accomplit en vingt-quatre heures, depuis le soir du vendredi jusqu'au samedi à la nuit tombante. Mais cette entrée de la nuit était le point du jour pour l'autre hémisphère, où Dante était alors parvenu après avoir percé la terre entière. Là s'élevait la montagne du Purgatoire où le temps ne se mesure point, non plus que dans les sphères du Paradis par où se termina ce saint pèlerinage. Ainsi, à partir du Paradis terrestre, le chemin parcouru par Dante n'a plus une durée certaine. On ne voit même pas bien comment il quitte les régions

éthérées. Le sens mystique attaché à ces pérégrinations obligeait le poëte, si l'on y songe bien, à ne pas montrer clairement l'issue de son voyage ; car Dante, après des épurations successives, retombant de si haut et si lourdement sur la terre, était une image qui eût mal terminé ce merveilleux poème.

Donnons une idée de ce triple voyage. Les machines en sont si compliquées et les incidents si variés, qu'une lecture même attentive ne permet pas de bien saisir l'ensemble, quoique le plan ait été dessiné avec beaucoup d'art.

CHANTS I et II.

L'Enfer du Dante se creuse en un vaste entonnoir, qui commence dans une forêt profonde, et qui, se resserrant en divers gradins circulaires, se termine au puits de l'abîme, neuvième et dernier cercle, séjour de Lucifer. La topographie de cette forêt n'est pas indiquée d'une manière précise. Dante était accablé de sommeil lorsque ses pas errants l'ont conduit dans ce lieu sauvage, avant-poste de l'Enfer. Il ne sait, dit-il, comment il y est entré. Le voile de l'allégorie est ici transparent. Égaré dans une vallée boisée, Dante y avait passé une nuit affreuse. Il avait enfin franchi ce pas, quoique nul autre avant lui n'en fût sorti vivant, et il se trouvait, le Vendredi-Saint, au pied d'un côteau éclairé par le soleil levant. L'accès de ce côteau, lieu de délices, source du vrai bonheur, lui est fermé par une panthère, par un lion et par une louve qui s'offrent à lui successivement. On a vu dans ces animaux, suivant les idées mystiques du temps, les emblèmes de la luxure, de l'ambition et de l'avarice. Repoussé par la louve qui s'attachait à lui et le rejetait dans les profondeurs de la forêt,

Dante aperçoit Virgile qui se dit envoyé vers lui par Béatrix. Trois dames du Ciel s'intéressent au pauvre égaré. La première, que le poète ne nomme pas, *la donna gentile*, l'a recommandé à Lucie en lui disant : « Ton fidèle a besoin de toi ; » et Lucie à son tour, Lucie, type de la mansuétude, *nimica di ciascun crudele*, a mis en mouvement Béatrix, en la priant d'aller secourir celui qui s'était pour elle tiré hors du vulgaire. — « Vois, lui avait-elle dit, ce pauvre égaré aux prises avec la mort, sur la rive d'un fleuve plus puissant que la mer elle-même. » — Béatrix a quitté l'Empyrée, où elle a son trône à côté de Rachel, et elle est descendue dans les Limbes pour y trouver une âme capable de servir à Dante de compagnon et de guide ; car il faut que Dante traverse l'Enfer ; la forêt où il s'est engagé n'a que deux issues, d'un côté le côteau lumineux dont l'accès lui est interdit, et de l'autre côté l'Enfer lui-même, où il doit s'enfoncer pour être conduit ensuite au Purgatoire par un chemin beaucoup plus long, et au Paradis, ce lieu de délices qui est l'objet de ses désirs. Telle est la volonté de Dieu, transmise par Béatrix à Virgile. C'est à sa voix que Virgile, quittant les Limbes, est remonté sur la terre dans la forêt, quel qu'en soit le site, où Dante est traqué par la louve.

Ce récit décide Dante à suivre Virgile dans un voyage accompli jadis par Énée le Troyen et par saint Paul. Tous deux s'enfoncent dans la vallée, qui se creuse de plus en plus jusqu'à la porte de l'Enfer.

Après avoir franchi cette porte, ils auront d'abord à traverser un grand espace, sorte de vestibule de l'Enfer, séparé du premier cercle par l'Achéron, qui doit s'offrir à eux avant le Styx, avant le Phlégéton, avant le Cocyte, fleuves qui se distribuent dans les autres régions du noir séjour. Trouvant au-delà de l'Achéron le premier cercle où sont

les Limbes, ils en traverseront quatre autres, dont les orbes, inclinés vers le centre de l'Enfer, se resserrent de plus en plus; et le sixième, où les démons ont leur forteresse appelée *Dite* qu'entoure le Styx, leur sera d'un accès très-difficile. Ils n'éprouveront pas moins de difficulté pour en sortir; car il leur faudra descendre la pente abrupte d'un rocher circulaire, au pied duquel commence le septième cercle partagé en trois zones, et séparé par divers obstacles des huitième et neuvième cercles. Le huitième étonnera les pélerins par sa construction singulière. Là sont des fosses ou tranchées dites *Malebolge*. Il y en a dix qui divisent le huitième cercle en autant de boyaux circulaires, convergeant à la région centrale, et séparés les uns des autres par des digues solides provenant du roc escarpé qui entoure le septième cercle. Ce roc a d'autres saillies qui forment des ponts jetés transversalement sur toutes les fosses *malebolge*. Après avoir franchi les diverses parties de ce huitième cercle, Virgile et Dante descendront ou plutôt seront portés dans le neuvième qui est le puits de l'abîme, la partie plus basse de l'Enfer. Ils y trouveront encore, sur une pente de plus en plus rapide, quatre régions distinctes où s'étendent les eaux glacées du Cocyte. Enfin au point central ils verront s'élever au-dessus de la glace jusqu'à la poitrine, Satan, géant immense, dont le corps traverse notre globe. C'est de la partie des cieux qui couvre l'autre hémisphère qu'il a été précipité et plongé dans les entrailles de la terre. Nos pélerins, après être descendus le long de ses côtes jusqu'au centre du globe occupé par le milieu de son corps, devront tout-à-coup, et par l'effet de la gravitation, cesser de descendre et s'étonner de voir Satan les jambes en haut. C'est qu'eux-mêmes auront fait une volte-face qui aura changé la direction de leurs pieds. Ils remonteront ainsi à la surface du globe et se trouveront dans l'autre hémisphère, sur une terre inconnue, où s'élève la montagne du Purgatoire.

Reprenons et suivons rapidement nos voyageurs dans ces différents cercles.

CHANT III.

La porte de l'Enfer est restée ouverte depuis le jour où Jésus-Christ, brisant tous les obstacles, y est entré de vive force. On y lit la fameuse inscription qui ôte l'espérance à quiconque en franchit le seuil : — *Lasciate ogni speranza voi ch'intrate* — et cette inscription apprend encore qu'à l'exception des créatures immortelles, toutes les choses créées ne l'ont été qu'après l'Enfer; ainsi, chose remarquable, l'Enfer a précédé la naissance du monde. Il est, dit le poète, le lot de tous ceux qui ont perdu le souverain bien *il ben dell' intelletto.* — Son vestibule, c'est-à-dire tout l'espace compris depuis la porte jusqu'à l'Achéron, est occupé par des damnés, qui se divisent en deux classes : 1° les indifférents qui n'ont recherché ni l'estime ni le blâme. Ils sont mêlés avec les anges qui, restés neutres dans la lutte engagée par Satan contre l'Eternel, s'abstinrent de prendre parti — *per se foro;* — 2° les lâches qui, déplaisant pareillement à Dieu et au Diable, n'ont en réalité jamais vécu — *che mai non fur vivi.* — Parmi ces derniers est le pape Célestin V, pour avoir lâchement abdiqué la tiare. Ils sont condamnés à se mouvoir sans cesse, et à courir nus sous l'aiguillon de guêpes avides. Le sang de ces misérables, mêlé aux larmes qu'ils répandent, ruisselle à leurs pieds et est recueilli par des vers. Quant aux damnés de la première classe, leur tiédeur est punie par l'envie qu'ils portent à toute autre condition que la leur ; ce qui leur fait désirer une seconde mort, sans espoir de l'obtenir. De là viennent aussi les sanglots, les cris de douleur, les accents de colère dont ils font retentir ce lieu éternellement obscur.

Arrivés au bord de l'Achéron, les pélerins y trouvent le nocher Caron occupé à passer des milliers d'âmes qui courent au lieu de leur supplice comme sous le fouet de la vengeance divine. Caron fait d'abord quelque difficulté de recevoir Dante dans sa barque, parce qu'il est destiné au Purgatoire, où il doit se rendre par un autre chemin et sur une barque plus légère prise à l'embouchure du Tibre. Il le reçoit sur cette parole de Virgile... Dieu le veut !.. mais arrivé sur l'autre bord, Dante ébloui par un vif éclair tombe en un profond sommeil.

CHANT IV.

Un coup de tonnerre le réveille en sursaut. Il se voit au bord du vaste abîme d'où s'élève le cri de tous les damnés. Là sont comme suspendues au bord du gouffre, *sospesi*, sur une pente circulaire dite les *Limbes* (c'est le premier cercle de l'Enfer), les ombres de ceux qui ayant vécu sans péché, sont morts sans avoir reçu le baptême, soit avant, soit même après Jésus-Christ. Le Sultan Saladin est mis par le poète au nombre de ces âmes d'élite, à qui il n'a manqué que la foi depuis l'établissement du christianisme, et qui n'éprouvent dans les Limbes d'autre mal que de désirer à jamais sans espérance, *disio sanza speme*. Les Limbes ont une seule fois perdu quelques-uns de leurs hôtes : c'est Jésus-Christ lui-même qui en a tiré après sa mort Adam, Abel, Noë, Moyse, Abraham, Isaac, Jacob et ses fils, Rachel, David, tous les Saints de l'Ancien Testament, et beaucoup d'autres avant lesquels aucune créature humaine n'avait été sauvée.

Virgile était resté dans les Limbes avec les personnages vertueux qui avaient eu le malheur de naître et de mourir parmi les gentils. Il dirige Dante dans ce lieu qu'il dit bien

connaître, et rencontre bientôt les quatre grands poètes, Homère, Horace, Ovide et Lucain, qui étaient allés au-devant de lui par honneur. Tous, et Dante avec eux, lui sixième *tra cotanto senno*, marchent guidés par une clarté lointaine vers un château à sept portes, séjour des hommes illustres de l'antiquité payenne. Le fleuve qui baigne ses murs n'est pas un obstacle pour des personnages si dignes d'être admis dans cet asile du talent et de la vertu. Du haut d'un tertre lumineux, qui domine la prairie, Dante reconnaît d'abord les ancêtres du peuple Latin : Electre mère de Dardanus, Hector, Enée, Camille, Pentesilée, Latinus et Lavinie, Brutus l'Ancien, Lucrèce, Julie, Marcia, Cornélie, Cicéron, Sénèque et Galien. Il découvre ensuite parmi les grecs Orphée, Linus, Anaxagore, Thalès, Empédocle, Héraclite et Démocrite, Socrate, Aristote et Platon, Zénon et son École, Hippocrate, Euclide et Ptolomée. Il distingue encore Avicenne et l'arabe Averroës. Il remarque le Sultan Saladin, qui se tient seul à l'écart. — Après avoir pris congé des quatre poètes, nos deux pélerins passent dans le second cercle.

CHANT V.

A partir du second cercle jusqu'au puits de l'abîme, au centre de l'Enfer, il existe comme une échelle graduée de crimes et de supplices. Les damnés sont classés dans un ordre qui ne se rapporte précisément ni au Décalogue, ni à la division des péchés capitaux adoptée par l'Église. Pourtant le poète appliquera plus tard, mais sans en suivre l'ordre, cette dernière nomenclature aux âmes du Purgatoire. Nous verrons qu'elles y expient les sept péchés capitaux, se purifiant à mesure qu'elles s'élèvent ; c'est-à-dire que les fautes les plus graves les retiennent au bas de la montagne;

et c'est par celles-ci que commence la description du poète. Au contraire les crimes qui ont mérité la damnation, moins odieux dans les premiers chants de l'Enfer, s'aggravent à mesure qu'on s'enfonce dans ses gouffres. Ainsi, dans le voyage de l'Enfer, tout va de mal en pire; l'horreur croît à chaque pas, au lieu que dans le Purgatoire, où les fautes sont classées dans un ordre inverse, l'horizon s'éclaircit de plus en plus; le cœur se dilate; la respiration devient plus libre et plus aisée. — Il en est de même dans les sphères du Paradis où les âmes les plus pures sont le plus près de la source de toute béatitude. Depuis la sortie de l'Enfer, c'est-à-dire depuis qu'il aura passé le point central du globe terrestre, Dante s'élèvera par un progrès continu au plus haut degré de sainteté et de bonheur.

Ceci expliqué, il est curieux de voir comment le poète a établi son échelle du mal. On va, ne l'oublions pas, du moins au plus comme faute et châtiment, sur les pentes du vaste entonnoir qui s'appelle l'Enfer. Les fautes sont classées ainsi : d'abord la luxure, puis la gourmandise, qui comprend tous les raffinements de la vie sensuelle. Viennent ensuite l'avarice que Dante ne sépare point de la prodigalité, la colère et la paresse qui trouvent leur supplice dans les eaux fangeuses du Styx. Après ces vices qui appartiennent à la division connue des péchés capitaux, et qui occupent les deuxième, troisième, quatrième et cinquième cercles, notre poète punit dans le sixième cercle l'hérésie, et dans le septième, la violence exercée envers le prochain, ou contre soi-même, ou contre Dieu; ce qui comprend les meurtres, les suicides, l'impiété, et même par une extension un peu subtile, la sodomie et l'usure. Il punit dans le huitième tous les genres de fraude, c'est-à-dire, d'après les dix catégories qu'il établit, les proxénètes, les flatteurs, les simoniaques, les devins, les exacteurs, les hypocrites, les voleurs, les conseillers de fraude, les fauteurs de scandale

et les faussaires, dont il fait encore quatre classes, des alchimistes, de ceux qui ont commis des faux par supposition de personnes, des faux-monnayeurs, et des imposteurs qui ont abusé le monde par des paroles fallacieuses. — Le neuvième et dernier cercle de l'Enfer est réservé par le poète aux trahisons de toute espèce. Il a jeté dans ce puits de l'abîme tout homme qui s'est rendu traître aux siens, ou à sa patrie, ou à ses hôtes, ou à ses bienfaiteurs. Cette dernière trahison, qui est la plus noire, est celle de Judas que nous trouverons avec Brutus et Cassius (étrange conception d'un poète républicain), dans les griffes de Satan lui-même, de Satan le premier et le plus odieux de tous les traîtres.

A cette échelle de crimes répond une autre échelle de peines et de supplices, qu'il convient aussi d'embrasser d'un coup d'œil, pour faire saisir les rapports qui existent entre eux ; car c'est ici que le sombre génie du Dante s'est déployé tout entier. Son système de pénalité paraît basé d'abord sur la loi du talion, qui apparaît au berceau de l'humanité, et que le moyen âge avait retenue du législateur des Hébreux. Mais la scolastique, en formulant cette loi par l'adage *Similia similibus*, y avait joint l'adage inverse *Contraria contrariis.* Ce double ressort, dans les mains du Dante, a produit, au point de vue religieux et pour l'intérêt dramatique, des effets admirables dont on pourra juger sur une simple esquisse.

Disons avant tout qu'après avoir passé l'Achéron, les âmes destinées à l'Enfer trouvent sur l'autre rive Minos, qui reçoit l'aveu forcé de leurs crimes. Ce démon inquisiteur agite sa queue et la replie sur ses flancs. Le nombre des replis indique le cercle dévolu à chaque damné. Déjà le poète avait fait connaître le nocher Caron. Après Minos viendront à leur tour remplir divers offices Cerbère,

les Centaures, les Harpies, les Géants qu'on s'étonnera sans doute de rencontrer dans l'Enfer chrétien ; mais il faut considérer que Dante a pu voir en eux des êtres réels divinisés par l'ignorance ou l'imposture, et qu'il a bien pu, en les précipitant dans l'Enfer, séjour de toute créature malfaisante, leur assigner des emplois conformes à leur nature traditionnelle. Il suffisait que leur existence ne fût pas niée par le dogme catholique, où l'on trouve au contraire les géants reconnus par la Genèse. Dante voyait ainsi s'ouvrir devant lui tout le monde mythologique, et il était trop habile pour se priver des immenses ressources qu'il lui offrait. C'est par le même principe qu'il placera plus tard Caton d'Utique au Purgatoire. Aux trésors de la Fable il saura joindre les richesses de l'histoire ancienne. Des Limbes où sont recueillis les personnages vertueux, morts avant Jésus-Christ, le poète a pu les élever jusqu'au pied du Purgatoire, pourvu qu'ils restassent en dehors commis à plusieurs offices. Voilà comment, sans manquer à aucune des conditions de la donnée chrétienne, Dante a pu faire ce mélange de la fable, de l'histoire et de la religion. Dès lors qui lui fera un crime de nous avoir donné cette merveilleuse encyclopédie, où se réfléchissent comme dans un miroir tous les temps qui ont précédé? Son poëme est l'humanité tout entière, avec ses progrès et ses erreurs, avec ses idoles et ses préjugés, avec ses ébauches grossières et ses créations sublimes, avec ses perpétuelles alternatives de bien et de mal.

La volupté, les amours charnels représentés, comme on l'a vu, par cette panthère à laquelle Dante avait tenté vainement d'échapper, sont punis dans le second cercle d'un châtiment analogue à leurs effets sensibles. Dans un lieu d'épaisses ténèbres, désolé par un ouragan qui tourbillonne sans cesse, les amants qui se livrèrent dans le monde à la fougue de leurs passions, sont emportés par une force irré-

sistible. La trombe infernale, *la bufera infernal*, saisit ces malheureux, les élève, les précipite, les fait tournoyer sans espoir de trève ni de soulagement. Ici se place le touchant épisode de Françoise de Rimini, contemporaine du poète dont l'inflexible justice ne l'a point épargnée. Mais comme il nous intéresse à cette épouse coupable ! et qu'il s'est bien gardé de confondre la surprise des sens avec les dissolutions d'une Sémiramis et d'une Cléopâtre ! D'autres exemples d'incontinence lui sont fournis par Didon, Hélène, Pâris et Achille. Il emprunte aussi à la Chevalerie un fait célèbre dans les romans de cette époque, les amours adultères de Tristan avec l'épouse du roi de Cornouailles.

CHANT VI.

Nous voici dans le troisième cercle où la gourmandise et les délices de la vie sensuelle sont punis par contraste. Il tombe sur ces hommes habitués à tous les raffinements de la mollesse une pluie froide et infecte. Ce sont des eaux noires, mêlées de neige et de glaçons aigus. Jadis esclaves de leur ventre, les damnés sont ici affligés par tous les sens à la fois. Nus, aveuglés par ce déluge, gisants la face contre terre, hurlant sous la pluie maudite et sous les dents de Cerbère qui les happe et les déchire, ils cherchent vainement à s'abriter. En changeant de position, ils ne font que prêter le flanc à de nouvelles tortures. Un d'eux se fait connaître, c'est Ciacco, fameux parasite, qui vivait encore au temps où naquit le Dante. Il remonte aux vraies causes des troubles qui agitaient Florence, et il lui prédit le triomphe prochain des Noirs.

CHANT VII.

Plutus, principal auteur des maux qui affligent le monde, *il gran nemico*, garde l'entrée du quatrième cercle où gémissent

les avares et les prodigues. Il signale l'arrivée des pélerins par un cri étrange : *pape Satan*, *pape Satan aleppe.* La faute des damnés est plus grande ici qu'ailleurs. Ils sont divisés en deux troupes, chacun poussant devant soi de la poitrine et avec effort un bloc énorme. La troupe des avares marche aussi péniblement et rencontre à mi-chemin, dans le parcours du cercle, celle des prodigues. Toutes deux s'entrechoquent. Les uns disent : *Pourquoi retiens-tu ?* Les autres : *Pourquoi jettes-tu ?* Arrêtés par ce choc, ils se tournent le dos pour mouvoir leurs blocs de pierre en sens inverse, et recommencer toujours cette joûte jusqu'au Jugement dernier où, leurs corps sortant des tombeaux, les avares ressusciteront, les uns les chevenx rasés (ce sont les clercs), les autres le poing fermé. Apprenant qu'il y a parmi ces suppôts de l'avarice beaucoup de papes et de cardinaux, Dante cherche à en reconnaître quelques-uns ; mais leur vie sordide les a couverts comme d'un masque qui les rend méconnaissables. Hélas ! s'écrie Virgile, tout l'or qu'ils eurent jadis ne pourra faire qu'ils s'arrêtent et fassent une pause d'un seul instant. A quoi sert la fortune ? *Corta buffa !*

CHANT VIII.

Sur la limite du quatrième cercle, nos voyageurs trouvent devant eux une source d'eaux bouillantes et noires. Ils suivent un canal qui aboutit à un marais bourbeux : c'est le Styx dont les inondations forment le cinquième cercle et servent à châtier deux vices contraires, la colère et la paresse. On y voit des ombres nues, souillées de fange et le visage meurtri. Elles se battent à coups de pied et de poing ; elles se heurtent de la tête et de la poitrine, se mordent et se déchirent par lambeaux. Plus elles ont sur la terre épanché de fiel, plus elles sont ici plongées dans la vase. Il en est qu'on distingue seulement au trouble de l'eau touurnoyant au-dessus d'elles. D'au-

tres s'efforcent d'élever leurs têtes, et des plaintes s'échappent de leurs gosiers à demi remplis de vase. Sans nommer les potentats qui trônent insolemment là-haut, et qui viendront bientôt, dit-il, se vautrer dans ce sale cloaque, le poète a personnifié la colère, qui paraît ici comprendre l'orgueil, par deux exemples tirés des temps fabuleux et de l'histoire contemporaine. Il nous montre d'abord Phlégias, roi des Lapithes, célèbre dans le Tartare payen, et qu'il charge de faire passer le Styx aux damnés qui vont au-delà du cinquième cercle. Puis il met en scène le Florentin Philippe Argenti dont l'arrogance et l'irascibilité étaient proverbiales de son temps. Dante à sa vue se montre sans pitié. Il le repousse de la barque dans laquelle, sous la conduite de Phlégias, il traversait le Styx. Argenti veut en saisir les bords ; Dante l'en arrache, et le replonge dans les eaux fangeuses. Et, comme il le voit assailli par d'autres damnés, le poète, si compatissant jusque-là, s'écrie plein de joie : « *Dio ancor ne lodo e ringrazio.* Loué soit Dieu ! car ce misérable n'a pas dans toute sa vie un trait de bonté qui donne quelque lustre à sa mémoire, *bontà non è che sua memoria fregi.* »

Des sons entrecoupés s'élevant du fond de la vase révèlent au Dante où gémissent les paresseux.

CHANT IX.

Le Styx établit une démarcation profonde entre le sixième cercle et le reste de l'Enfer. On peut en juger par les obstacles nombreux qui vont arrêter les deux pélerins. Au-delà du Styx est *Dite*, la cité rouge où les démons ont leur forteresse. Là commence l'empire du feu éternel, le domaine propre de Satan qui en fait garder les portes par une légion d'esprits impurs. Les trois Furies, terribles servantes de Proserpine, comme les appelle le poète, *le meschine della regina*

dell'eterno pianto, apparaissent au haut d'une tour. Dante se couvre les yeux de ses mains pour éviter l'aspect de la Gorgone. Tout accès est fermé aux deux voyageurs, à Virgile lui-même qui a vainement cherché à parlementer. Ici finirait le pélerinage, si un ange, accouru par l'entrée principale de l'Enfer et passant le Styx à pieds secs, ne venait toucher de sa baguette et ouvrir la forteresse. Dans cet ange, que le poète ne nomme pas, on a cru reconnaître Saint Michel. C'est ainsi que Dante et Virgile sont introduits dans le sixième cercle, où la peine du feu, si diverse dans ses applications, s'attache d'abord aux hérétiques.

CHANT X.

Dans une vaste campagne sont épars des tombeaux ardents. Les pierres de ces tombes sont levées pour laisser pénétrer jusqu'au fond les flammes qui circulent à l'entour. il en sort des plaintes lamentables, poussées par des voix diverses ; car maints damnés sont entassés dans chaque sépulcre destiné à recevoir les adhérents de même secte. Comme il y a plusieurs degrés dans l'hérésie, il y a aussi autour de ces tombeaux des flammes plus ou moins cuisantes. Après avoir nommé Epicure, chef de l'école matérialiste, le poète range dans cette classe de damnés quelques personnages modernes qui avaient nié la spiritualité de l'âme, Farinata et Cavalcanti, tous deux de Florence, l'Empereur Frédéric II et le cardinal Ottavio degli Ubaldini. Rien de plus saisissant que les apparitions successives de Farinata et Cavalcanti. Le poète ne voit plus en eux des hérétiques, mais un chef de parti, un père alarmé sur le sort de son fils qu'il aime avec tendresse. On ne sait ce qu'il faut le plus admirer ou de la grandeur de Farinata, de ce fier Gibelin qui appartient à l'âge héroïque de Florence, et qui

prédit à Dante, issu de famille Guelfe, la ruine de son parti et son propre exil, ou de l'inquiète sollicitude de Cavalcanti qu'une méprise, un mot équivoque lui donnant à entendre que son fils n'est plus, fait recoucher dans sa tombe pour ne se relever qu'au dernier jour. Quels tableaux ! que de vie et d'animation dans ces vaines ombres ! Le poète achève par un dernier trait la peinture des tombeaux ardents, en disant qu'ouverts en ce moment ils se fermeront pour toujours au Jugement dernier, lorsque les âmes reviendront de la Vallée de Josaphat chargées de leur dépouille terrestre.

CHANT XI.

Le septième cercle est dans une vallée profonde, séparé du sixième par toute la hauteur d'une berge circulaire, construite en fortes pierres. De fétides exhalaisons s'élèvent de cette cavée, où l'on ne peut descendre que par une brèche faite à la berge, lors du tremblement de terre qui suivit la mort du fils de l'homme, et qui se fit sentir jusque dans les Enfers. Cette rampe est gardée par le Minotaure, type de la violence et de la fraude. En effet les trois derniers cercles qui s'enfoncent dans la vallée à partir du pied du roc jusqu'au puits de l'abîme sont réservés à punir les abus de la force et la malice insidieuse de l'esprit. Il est vrai que, dans ces deux genres d'iniquités, les espèces sont nombreuses: Le chantre de l'Enfer, dont il faut admirer ici l'esprit tout à la fois subtil et juste, distingue d'abord trois sortes de violence: contre le prochain, contre soi-même et contre Dieu. Leur châtiment s'exerce dans le septième cercle partagé en trois orbes, *gironi*.

La force employée contre le prochain peut attaquer sa personne ou ses biens ; autre distinction faite justement par le poète.

Les auteurs de cette première sorte de violence, les meurtriers et les déprédateurs, expient leurs crimes dans une rivière de sang, où ils sont plongés, les uns jusqu'aux yeux (ce sont les tyrans sanguinaires, Alexandre de Phères, Denys de Sicile, Azzolin et Obizzo d'Est), les autres jusqu'à la bouche seulement, tels que Guido de Montfort. Ceux-ci ont la tête et la poitrine hors du fleuve. Enfin il en est que le flot bouillant atteint à peine, et dont il baigne seulement les pieds: ce sont les meurtriers les moins féroces. Placés sur le bord extérieur du cercle, c'est-à-dire sur la partie la plus élevée du lit du fleuve dans sa largeur, ils ne font que l'effleurer à l'endroit le moins profond.

CHANT XII.

Dans ce séjour de la violence, on s'attend à rencontrer quelques monstres de l'antiquité payenne. Aussi Dante n'a-t-il pas manqué d'y placer, outre le Minotaure chargé d'en défendre l'accès, les Centaures armés de flèches, et courant le long du fleuve pour y retenir les damnés, qui voudraient s'élever au-dessus du point marqué par la Justice céleste. Descendus dans le septième cercle, après avoir trompé la fureur du Minotaure, Dante et Virgile voient venir à eux trois de ces Centaures, Nessus, Chiron et Pholus. A la prière de Virgile, Chiron les fait escorter par Nessus, qui prend le Dante sur ses épaules, et le transporte sur l'autre rive.

Chemin faisant, Nessus leur avait montré plusieurs hommes de sang et de rapines, tels qu'Attila, Pyrrhus, Sextus le chef de pirates, et les deux Rinieri, brigands fameux du moyen âge. Parvenus de l'autre côté du fleuve, ils entrent dans le second orbe du septième cercle, où s'expie le crime de violence contre soi-même, c'est-à-dire le suicide.

CHANT XIII.

Nous trouvons ici, non pas la forêt enchantée du Tasse, mais une terrible conception qui peut-être a inspiré deux siècles plus tard le chantre de *la Jérusalem.* — Du sein d'un bois sombre, rempli de buissons épais et d'arbres entrelacés, s'élèvent des cris de douleur et l'on n'y voit personne. Ces plaintes naissent des arbres eux-mêmes où sont renfermées les âmes des damnés. Ils saignent sous les dents voraces des harpies qui en dévorent les feuilles. Virgile, pour rendre sensible au Dante cette merveille, s'approche d'un de ces arbres et en casse une branche; Il en sort en même temps du sang et des paroles proférées par Pierre des Vignes, ce fameux chancelier de Frédéric II, qui ne put survivre à la disgrâce de son maître et s'ôta la vie.

Un autre exemple de suicide est cité par le poète qui, sans nommer la victime, désigne seulement un Florentin, damné pour s'être pendu dans sa maison « *i' fe' giubetto a me delle mie case.* » Et à propos de ce Florentin, il décrit un autre genre de supplice réservé à ceux qui ont commis un suicide moral en dissipant follement leurs moyens d'existence. Ils courent à travers la forêt des troncs animés, poursuivis par des chiennes noires, âpres à la curée. Pour peu qu'ils s'arrêtent hors d'haleine, ils sont mordus et relancés de plus belle. L'art du poète nous montre ces deux genres de supplice aggravés l'un par l'autre: Deux dissipateurs, Lano et Jacques de Saint André, traversent la forêt à toutes jambes. Jacques est tombé, tout haletant, au pied d'un des buissons animés, et les chiens arrivant tout-à-coup sur lui déchirent à la fois et ce malheureux et l'abri qu'il s'est donné. La voix du buisson supplie le Dante de réunir avec soin les feuilles éparses provenant de lui, qui ont été brisées par les dents des chiens. Au dernier jour, l'âme de chacun

de ces damnés quittera les moindres parties de l'arbre qui sert d'enveloppe à sa substance indivisible. Elle ira retrouver sur la terre sa dépouille mortelle, mais elle ne s'en revêtira point ; traînés jusque dans cette forêt, les corps des suicides seront pendus aux arbres mêmes où seront rentrées les âmes qui aujourd'hui les habitent.

Après la fosse de sang, après la forêt des troncs animés, viennent les sables brûlants qui, dans le troisième orbe du septième cercle, sont le châtiment de l'impiété. C'est comme on l'a vu, la dernière et la plus grave des violences, celle qui s'attaque à Dieu. Heureusement, suivant la remarque du poète, il y a moins de cette sorte de damnés qne des deux autres. Il les divise encore en trois classes, selon que, par leurs déportements, ils ont fait outrage à Dieu, à la nature ou à l'art : à Dieu par d'impies blasphèmes, à la nature par le crime de Sodome, à l'art par l'usure. Et voici, d'après une curieuse explication de Dante, qui montre ici la subtilité du casuiste, le principe de cette dernière qualification. La nature, ou le monde physique, procède de l'intelligence divine et de l'art humain. L'art humain se modèle à son tour sur les œuvres de Dieu ; il est fils de la Sagesse divine ; or l'usurier ne puise à aucune de ces deux sources d'où l'homme doit tirer sa subsistance. Donc il méprise et la nature en soi et l'art humain qui la représente. Il fonde hors de Dieu son espérance.

CHANT XIV.

Une plaine de sable, embrasée par une pluie de feu, qui tombe lentement et sans relâche ; un fleuve qu'à sa couleur rougeâtre et aux vapeurs épaisses qui s'en élèvent, on reconnaît pour le Phlégéton, tels sont les principaux objets qui terminent le septième cercle. Dante et Virgile suivent

avec précaution les bords de ce fleuve, qui sont d'une pierre solide, ayant remarqué qu'à cause de la fumée qùi s'en exhale, les flammèches tombant d'en haut dans le fleuve et sur ses rives s'y éteignent aussitôt. Ils échappent ainsi à l'action du feu qui partout ailleurs les menacerait et sur leurs têtes et sous leurs pieds. Dante apprend de son guide que le Phlégéton a sa source dans les flancs du mont Ida, où se trouve la statue d'un vieillard ayant la face du côté de Rome, et tournant le dos à Damiette. Sa tête est d'or, sa poitrine et ses bras d'argent, et le reste du corps de fer, sauf le pied droit sur lequel il s'appuie, et qui est d'argile. De chaque partie du corps jaillissent par une fissure des larmes qui s'amassent, et, perçant la montagne, viennent former dans l'Enfer l'Achéron, le Styx, le Phlégéton et le Cocyte. Le Purgatoire leur doit aussi le Léthé qui sert de transition entre le séjour des épreuves et celui de la béatitude.

CHANT XV.

Voici maintenant, comment les impies blasphémateurs, les pédérastes et les usuriers souffrent diversement la peine du feu, dans la plaine des Sablons. Les premiers sont étendus sur le sable; les autres sont condamnés à marcher toujours, à sentir de cuisantes chaleurs au-dessus de leurs têtes et sous leurs pieds. S'ils s'arrêtent, ne fût-ce qu'un moment, il faudra qu'ils restent couchés cent ans dans le sable brûlant sans pouvoir s'éventer. Quant aux usuriers, assis à l'extrémité de la plaine, et près du huitième cercle, réceptacle de toute fraude, ils s'agitent vainement sur ce lit de feu. Dante s'étonne de voir que chacun d'eux, comme s'ils eussent tous été de noble race, portait devant soi en sautoir une bourse armoriée.

Ainsi s'expiait, dans les trois catégories, la violence exer-

cée contre Dieu. Le poète cite parmi les impies Capanée, qui refusa toujours, dit-il, au Roi du ciel, *giove*, la joie d'une vengeance complète, *non ne potrebbe aver vendetta allegra*. Il cite encore, pour les taxer d'un vice honteux, plusieurs doctes personnages; car c'est aux hommes lettrés surtout, *tutti fur cherci*, qu'il imprime cette souillure. Il nomme Priscus, le grammairien, un fils d'Accurse le jurisconsulte, l'évêque Andrea de'Mozzi qui laissa sur les bords de l'Arno son corps usé de débauches, *i mal protesi nervi*. Dante, dans son inexorable justice, n'épargne pas même son ancien maître, Brunetto Latini. Sa rencontre imprévue le couvre de honte; mais que leur entrevue est touchante! « J'ai gardé dans ma mémoire, lui dit son élève, vos traits paternels, depuis le temps où vous m'appreniez comment l'homme s'immortalise, *come l'uom s'eterna.* » Leur entretien ne roule que sur leur patrie, la malheureuse Florence, où les factions acharnées se disputent le Dante.

CHANTS XVI.

Celui-ci, après avoir quitté son maître, distingue encore dans ce troupeau de boucs, trois Florentins de haut renom, fermes soutiens du parti des Guelfes, qui viennent danser en rond autour de lui, suivant la loi qui leur défend de s'arrêter : ce sont Guidoguerra, Tegghiajo Aldobrandi, et Rusticucci. Le poète aurait-il voulu atténuer le vice honteux de ce dernier en lui faisant dire qu'il avait une femme acariâtre? « *La fiera moglie piu ch'altro mi nuocè.* » Dante apprend d'eux l'arrivée récente d'un autre Florentin sodomite, Guillaume Borsiere. Il en vient enfin aux usuriers, et flétrit le blazon de quelques personnages qui emploient cet ignoble moyen de s'enrichir. Il nomme les Gianfigliazzi, les Ubriachi, les Scravigni. Il va jusqu'à stigmatiser des hommes

vivant encore dans ce temps-là, un Giovane Bujamonte, un Vitaliano, auxquels il ose assigner d'avance une place dans l'Enfer pour leurs usures.

GHANT XVII.

Encore un précipice, au fond duquel est le huitième cercle appelé *malebolge*. Une seconde enceinte de pierres, ou berge ciculaire, se présente aux deux voyageurs, et leur découvre un nouvel abîme. C'est à cette profondeur que la fraude, pire sans doute que la violence, devait avoir son repaire. Le poète en a commis la garde à Géryon, monstre formé de l'homme et du scorpion, et qu'à la douceur hypocrite de sa figure, aux griffes qui arment ses mains velues, à sa poitrine couverte de lignes sinueuses et à sa queue acérée, on reconnaît aisément pour le type de la fraude. Ce monstre s'est élevé soudain jusqu'au haut du parapet, dès que Virgile eut jeté dans le gouffre la corde qui ceignait le Dante. Quel sens mystique est attaché à cette corde? Le poëte nous dit que c'était la même avec laquelle il avait, dans la forêt sauvage, failli prendre la panthère. C'est sans doute une allusion à l'ordre des Cordeliers, à l'institut de Saint François, qui jouissait alors d'un si grand crédit dans toute la chrétienté. Virgile s'élance sur la croupe du monstre, et fait monter devant lui son compagnon, pour le garantir, dit-il, du venin de sa queue. Géryon, dragon volant, descend en traçant de grands cercles, et les dépose tous deux au fond de l'abîme.

CHANT XVIII.

Là s'offre à leurs yeux une vaste étendue, coupée circulairement par dix fosses, *bolge male*, qui se resserrent de

plus en plus jusqu'au point central. Le sol est partout formé de roc, et entre chaque fosse existe une digue de la même matière. La roche escarpée, qui forme l'enceinte, a de nombreuses saillies qui s'avancent sur ces tranchées, comme les rayons d'une vaste roue, et qui les partageraient en fosses distinctes, si elles n'avaient une ouverture au milieu pour donner passage aux damnés.

Dans ces dix tranchées, ou gorges circulaires, sont punies toutes les espèces de fraude, et d'abord les proxénètes et les séducteurs parjures. Ils marchent de file sur deux lignes, et en sens inverse pour ne pas se confondre. Une légion de démons, debout sur les bords de cette première fosse, déchargent sur leurs épaules nues de grands coups de fouet qui hâtent leur course. Parmi les proxénètes, dont la plupart sont des Bolonais (triste fruit de leur avarice!), Dante reconnait Venetico Caccianimico, qui s'accuse d'avoir jeté sa propre sœur, la belle Ghizola, dans les bras du marquis Obizzo d'Est. La perfidie des séducteurs est représentée par le poète sous les traits de Jason qui séduisit et abandonna la reine de Lemnos, Hypsipyle, après l'avoir rendue mère.

Parvenus au bord de la deuxième tranchée, après avoir franchi le pont qui y conduit, Dante et Virgile peuvent à peine en distinguer les hôtes, à cause des ténèbres épaisses qui règnent au fond de ce cloaque. Plongés dans une sentine infecte, ces damnés dont la tête est souillée d'ordures, et qui choquent tous les sens à la fois, ce sont les flatteurs et les courtisans, race infâme, qui s'appliquent à fomenter les vices pour en profiter. Quelle honte pour un Alessio interminei da Lucca d'être rencontré parmi ces êtres immondes! Le poète, suivant son usage, emprunte à l'histoire ancienne un autre exemple de flatterie éhontée. Il cite le mot de Thaïs qui, dans l'Eunuque de Térence, paie

d'une parole de flatterie impudente les profusions de son amant.

CHANT XIX.

Les flatteurs ont pour voisins dans la tranchée suivante les simoniaques, dont le crime, le trafic des dignités ecclésiastiques, remonte jusqu'à Simon le Magicien. On lit dans les Actes des Apôtres que ce Simon voulut acheter de Pierre et de Jean le don de faire descendre l'Esprit-Saint sur les nouveaux baptisés. Ses complices nombreux habitent la troisième fosse, où le poëte nous les montre fichés la tête en bas dans des gaînes de pierre. Le sol est percé d'une multitude de trous, d'où s'élèvent les jambes de ces damnés qui les agitent sans cesse, à cause de la flamme qui dévore la plante de leurs pieds. Ils attendent le moment d'être enfoncés plus avant dans leurs gaînes par d'autres damnés; car ici le dernier venu pousse les autres, et de sa tête enfonce leurs pieds. Cette attente, occasionne une méprise, au moyen de laquelle Dante a l'art de stigmatiser à la fois trois papes entachés de simonie, Nicolas III, Boniface VIII et Clément V. Planté la tête en bas, dans un de ces étuis de pierre, Nicolas III prend l'un des pélerins qui s'approche pour Boniface VIII, qui était censé vivre encore en 1300, époque où le poète place son voyage en Enfer. Il l'accuse d'avoir surpris la tiare par artifice, de n'avoir pas craint de « *torre ad inganno la bella Donna* » et d'avoir ruiné l'Eglise par ses rapines. Il prédit encore la damnation et annonce l'arrivée prochaine de Clément V flétri par ses simonies et par les bonnes grâces d'un roi de France. — A ces noms bien connus du Dante qui devait avoir pour ennemis ces trois indignes chefs de l'Eglise, il ne peut contenir son indignation. Il se répand en éloquentes invectives contre Nicolas, et fait remonter la cause de tous ces maux à la donation de Constantin. « Vous vous

« êtes fait, s'écrie-t-il, un Dieu d'or et d'argent. Quelle « différence y a-t-il entre vous et les idolâtres, si ce n'est « qu'au lieu d'une idole, vous en avez cent qu'adore votre « convoitise. Ah ! vous êtes la prostituée de l'Apocalypse, « la bête aux sept têtes et aux dix cornes, que saint Jean « l'Evangéliste vit s'abandonner aux rois, *puttaneggiar* « *co' regi.* »

CHANT XX

Après cette véhémente apostrophe, Dante arrive au bord de la quatrième fosse, où circulent les devins, les sorciers, les astrologues, et tous ceux qui ont pratiqué la magie.

Étrange spectacle ! ces damnés ayant la tête retournée du côté de leurs épaules, on croirait qu'ils marchent à reculons. Ils pleurent et leurs larmes tombent sur leur dos. Leur bouche, tant de fois ouverte à l'imposture, est muette. Eux, qui ont prétendu lire dans l'avenir, et dont la vue s'est toujours portée en avant, ne voient ici qu'en arrière, comme l'expriment ces vers pittoresques : « *Perchè volle veder troppo avante, dietro guarda e fa ritroso calle* » L'antiquité crédule, où l'art de la divination exerça tant d'empire, fournit au poète de nombreux exemples : il voit Amphiaraüs, l'un des Sept Chefs, le devin Tirésias, à qui seul il fut donné de faire l'épreuve des deux sexes ; Aruns, augure dont le nom est resté célèbre en Toscane ; Eurypile, compagnon de Calchas, cité dans l'Énéide ; et Manto, cette magicienne fameuse, qui donne lieu à Virgile de raconter ici avec complaisance l'origine de Mantoue. sa ville natale. La magie et la sorcellerie ont aussi peuplé ces lieux dans les temps modernes ; car Dante y trouve Michel Scott, astrologue de l'empereur Frédéric ; Guido Bonatti, attaché au même titre auprès du comte Guido de Montefeltro ; Asdente qui, de son échoppe de cordonnier, à Parme,

voulut se mêler de prédire. Là aussi gémit la tourbe des femmes qui ont quitté l'aiguille et le fuseau pour le triste office de sorcière. Elles pleurent et ne voient que derrière elles, châtiment commun à tous les damnés de la quatrième fosse. La cinquième est pour les fripons et les prévaricateurs.

CHANTS XXI et XXII.

Le poète a mêlé dans ces deux chants le grotesque avec le terrible. Pour les bien apprécier, il faut se placer au point de vue du moyen âge, et se rappeler quelle place tenait le grotesque, non-seulement dans la poétique de ce temps, mais encore dans l'architecture même religieuse et dans toutes les branches de l'art. Ce mélange, qu'on ne saurait reproduire avec succès au XIXe siècle, causait alors à la foule grossière des émotions inexprimables. En frappant fortement les sens, il s'emparait des esprits, et par contraste, il portait la terreur à son comble.

Les fripons et les prévaricateurs, jetés dans *Malebolge* où s'expient tous les genres de fraude, habitent la cinquième fosse et y sont plongés dans la poix bouillante. S'ils élèvent la tête au-dessus du noir liquide, ils sont à l'instant harponnés par une légion de démons postés sur le pont et le long des rives. Ils ne peuvent ni respirer ni se rafraîchir un seul moment. Dante étant sur le pont avec Virgile, un de ces démons arrive tenant par les pieds un damné chargé sur son épaule. Il le jette dans la poix bouillante, et les diables qui le retiennent avec leurs crocs, brocardent ce malheureux, qui fut un des premiers magistrats de la ville de Pise. « Danse ici à couvert, lui disent-ils, tu peux faire « ta main sans être vu. » Le poète nous fait connaître en

partie cette légion de démons. Il nomme Malacoda leur chef, et donne aussi les noms des dix formant l'escorte que Virgile, après s'être fait reconnaître, avait obtenus de lui. Ce sont : Alichino, Calcabrina, Cagnazzo, Lilicocco, Draguignazzo, Ciriatto, Graffiacane, Farfarello, Rubicante, et Barbariccia qui doit commander cette escouade. Il en est un douzième, Scarmiglione, qui a voulu d'abord jeter son harpon sur le Dante, au moment où celui-ci descendait du pont sur la digue, et qui s'est heureusement arrêté à temps sur un signe du chef. Ici commence la scène grotesque.

L'escorte accordée par Malacoda doit égarer nos deux pélerins, en feignant de les conduire, par une grotte souterraine, à un pont voisin qui, à défaut du rocher suivi jusque-là et brisé en cet endroit depuis la mort du Sauveur, leur permettrait de franchir les autres fosses de *Malebolge*. Virgile a cru trop légèrement à cette fausse indication de Malacoda ; et les Dix se font entre eux, en sifflant dans leurs doigts, des signes d'intelligence, comme pour dire : Nous le tenons. Leur chef donne le signal du départ : « *Avea del cul fatto trombetta.* »

En longeant cette fosse, Barbariccia, quoique tous les damnés rentrassent dans le noir liquide à son approche, en vit un, Ciampolo, qui osa l'attendre ; mais aussitôt Graffiacane le happe et l'attire au bord. Ciriatto Sannuto va l'enfourcher à son tour ; mais le chef de l'escouade l'arrête : Holà, s'écrie-t-il, qu'on n'y touche point jusqu'à ce que ces pélerins aient satisfait leur curiosité.

Ciampolo, en fin Navarrois, profite de ce répit pour tromper le diable lui-même : « Je vous en nommerai deux, dit-il au Dante, deux insignes prévaricateurs, *barattieri*, que je viens de laisser sur la poix bouillante; ce sont deux seigneurs de Sardaigne, frère Gomita et Michel Zanche. Mais,



si vous désirez voir des Toscans ou des Lombards, je n'ai qu'à siffler et il va en paraître sept à la fois. Obtenez seulement de ces démons que je reste assis sur cette digue à l'abri de leurs atteintes.

Cagnazzo, diable soupçonneux, voulait s'y opposer; mais Alichino, comptant sur la vitesse de ses ailes, porta ce défi au damné: je prendrai mon essor de l'autre côté de l'étang; je volerai à ta rencontre au-dessus de la poix bouillante et je saurai bien t'empêcher d'y rentrer. »

Tous jettent les yeux sur l'autre rive, et Ciampolo, saisissant ce moment, se jette d'un bond dans la fosse ardente; Grande surprise d'Alichino qui prend son vol mais trop tard; d'un autre côté, grande colère de Calcabrina, qui s'élève aussi dans les airs, et tourne ses griffes contre Alichino, pour le punir de s'être ainsi laissé jouer.

Ils s'attaquent avec fureur, et se saisissent corps à corps. Ils tombent tous deux dans la poix, seule capable de séparer ces acharnés combattants. « *Lo caldo schermidor subito fuè.* »

Cette scène fantastique, véritable diablerie du moyen âge, se termine par des secours portés à ces deux champions par quatre démons de l'escouade sur un ordre de leur chef.

Pendant tout ce tumulte, Dante craignant que les démons ne s'en prissent à lui d'une déconvenue dont il avait été indirectement la cause, voulut leur échapper par la fuite; mais comment franchir la sixième fosse qui se trouve devant lui? Les démons les avaient fourvoyés. Ils étaient éloignés de la roche qui leur avait jusque-là servi de pont, et qui était rompue depuis le tremblement de terre arrivé à la

mort du Sauveur. Heureusement les démons, gardiens de la cinquième fosse, ne pouvaient s'en écarter. Virgile connaissait cette défense, et voyant le Dante alarmé de leur poursuite, il le serre tout-à-coup dans ses bras, et se laisse glisser avec lui du bord escarpé dans la sixième tranchée où sont renfermés les hypocrites.

CHANT XXIII.

Ils peuvent alors voir de près ces damnés et leur supplice. L'éclat de leurs vêtements les étonne d'abord : ils sont revêtus de manteaux dorés qui éblouissent les yeux; mais comme leur démarche est lente et pénible ! Comme ils paraissent harassés de fatigue! Le bruit de leurs sanglots trahit leur douleur sous les capuchons épais qui couvrent leurs yeux. C'est que leurs manteaux si brillants sont de plomb, et si lourds qu'ils en sont accablés. Aussi, à chaque pas de nos pélerins qui marchent dans le même sens, ils en atteignent de nouveaux qu'ils dépassent. Deux d'entre eux accostent le Dante et se font reconnaître pour des moines de l'ordre de Sainte-Marie, surnommé l'ordre des frères joyeux: *frati Godenti.* Respectés à Florence pour leurs feintes vertus, et investis pour la réforme de la République de tous les pouvoirs des Podestats, Catalano et Loderingo avaient bientôt jeté le masque, et en se donnant aux Guelfes, ils avaient fomenté l'esprit de faction qu'ils devaient éteindre.

Il est des tourments plus raffinés pour des hypocrites plus odieux encore. Couchés nus en travers du chemin, et attachés sur des croix, il faut qu'ils sentent le poids de chaque passant. Tel est Caïphe ; il saura ce que pèse un homme, lui qui a sacrifié le Juste sous prétexte de sauver

un peuple entier. Tels sont encore Anne, son beau-père, et tous les membres de cette assemblée de bourreaux.

Avant d'arriver à la septième fosse, il fallait sortir de la sixième au fond de laquelle, à défaut de pont, Virgile était descendu en se laissant glisser sur la rive. C'est encore lui qui aide le Dante à gravir le revers opposé. Tous deux montent de roc en roc sur les débris du pont rompu en cet endroit, mais qui se continue au-delà. Dante est épuisé de fatigue et ne reprend courage qu'à ces beaux vers de son guide :

Seggendo in piùma
In fama non si vien, nè sotto coltre ;
Sanza laqual chi sua vita consuma
Cotal vestigio in terra di se lascia
Qual fummo in aere, od in acqua la schiuma.

« Ce n'est point en foulant la plume oiseuse, ni en dor-
« nant dans la mollesse que la renommée se conquiert; la
« renommée, noble but proposé à l'homme, sans laquelle
« il consume sa vie et ne laisse sur la terre qu'une trace
« fugitive, qui se dissipe comme la fumée dans les airs, ou
« comme l'écume sur la face des eaux. »

CHANT XXIV.

La septième fosse est le repaire des voleurs, *ladroni*, qui n'agissent que dans la nuit. Aussi comme le fond en est ténébreux! A peine distingue-t-on l'effroyable amas de serpents qui s'y agitent et dressent leurs têtes en sifflant; serpents de toute forme et de toute nature, à travers lesquels courent les damnés nus, sans défense, et sans espoir d'abri. Dès qu'un serpent se prend à quelqu'un de ces misérables,

il commence par entortiller ses bras, qu'il ramène en arrière en lui garrottant les mains derrière le dos; puis il enfonce dans ses reins sa tête vibrante et sa queue acérée. Il les perce de part en part, ressort par devant, et vient encore se nouer sur la poitrine du damné. D'autres serpents ont d'autres propriétés qui varient et aggravent ces tortures.— Un damné se sent saisi au cou par une vipère qui le transperce. Tout-à-coup il prend feu, s'embrase et tombe réduit en cendres. Mais, ô prodige! ces cendres se réunissent d'elles-mêmes et reproduisent au même instant le damné dans sa forme première, qui doit être la matière de nouveaux tourments. Ce misérable est Vanni Fucci, qui commit un vol sacrilége dans l'église de saint Jacques, à Pistoie, et fut pendu après avoir fait condamner pour ce crime plusieurs innocents. Dante l'avait connu sur la terre pour un homme fougueux et sanguinaire. Honteux d'être surpris parmi les voleurs, il se venge en prédisant les maux prêts à déborder de sa patrie sur celle du poète : « Les Noirs chassés de Pistoie seront recueillis à Florence, et causeront ta ruine. Ils y porteront le feu des dissensions civiles dont le terme sera la défaite complète des Blancs au combat de *Campo piceno.* » La fin de cette tirade prophétique ne laisse pas douter que Dante n'appartînt à ce dernier parti :

Ogni bianco ne sarà feruto
et detto l'ho, perchè doler ten' debbia.

« Tous les Blancs seront emportés dans la tempête, et je te prédis ce désastre pour t'en navrer d'avance le cœur. »

CHANT XXV.

En achevant ces mots, Vanni profère avec un geste insultant un affreux blasphème contre Dieu; et aussitôt un

serpent le saisit à la gorge, et lui garrotte le bras qu'il avait osé lever contre le ciel. La peine augmente si la faute s'aggrave; mais la 7e fosse a encore d'autres châtiments pour le vol. Il semble que le poëte, en leur consacrant encore un chant tout entier, ait voulu, par des peintures entièrement neuves et sans modèle, triompher des plus grandes difficultés de son art. Ce qu'il fait entendre par ces mots : « *qui mi scusi la novità, se fior lingua abborra*, si je n'ai pu orner ces tableaux des fleurs du langage, que leur étrangeté me serve d'excuse. »

Ce sont en effet des prodiges inouïs qu'il raconte : 1° la création d'un monstre formé d'un serpent et d'un damné, qui ont combiné leurs éléments pour ne former qu'un seul être; — 2° la double métamorphose d'un serpent et d'un autre damné, qui changent de nature et troquent leurs formes et continuent à former deux êtres distincts. Cette permutation de figures est décrite par le Dante, ce poète qui a déclaré n'imiter ici personne : *Taccia Lucano, taccia Ovidio.* Dans la première opération l'homme et la couleuvre s'attachent l'un à l'autre, et se serrent de si près qu'ils finissent par s'identifier. Dans la seconde, l'homme est piqué au nombril par le serpent qui tombe à ses pieds ; mais ils ne cessent de se regarder ; il s'opère entre eux une double attraction par les yeux et par les vapeurs qui s'exhalent tant de la blessure du damné que de la bouche béante du serpent. Quoi de plus clair que le sens mystique de cette fascination ! *Serpens callidissimus animantium.* N'est-ce point là proprement le caractère du voleur? Le type mythologique, toujours saisi par le poète avec bonheur, sera Cacus, affreux centaure, dont la croupe est couverte de serpents entrelacés. Il porte sur ses épaules un dragon aux ailes déployées et qui vomit des flammes. Il court sur la rive, exécuteur des vengeances célestes.

Le peintre de l'Enfer dans ce nouveau chant consacré aux

voleurs, en a mis quatre en scène, outre Vanni Fucci qu'il a stigmatisé dans le chant précédent : ce sont Agnello Brunelleschi, qui a confondu son être avec la couleuvre ; Buojo Abbati, ce damné qui a échangé sa forme avec une vipère ; Guercio Cavalcante, cette même vipère redevenue homme au moyen de la transmutation, et Puccio Sciancato qui a conservé sa figure. — Le poète a trouvé un moyen d'en signaler un cinquième sans le faire paraître, et cela par un artifice déjà employé précédemment. « Où est Cianfa ? » disent les ombres des voleurs Agnello, Busio et Puccio Sciancato. — En voilà donc cinq, en y joignant Guercio Cavalcante, cinq voleurs Florentins ayant occupé des postes élevés dans la République ; sujet d'opprobre pour celle-ci ; aussi Dante la poursuit-il de son ironie amère... « *Gode Firenze..* et maintenant, Florence, énorgueillis-toi ! »

CHANT XXVI.

La huitième fosse, que nos pélerins contemplent ensuite du haut d'un autre pont formé par le prolongement du roc, est ouverte aux artisans de fraude, *fraudolenti consiglieri*, à ceux qui ont employé leur génie au service du mal. On ne les voit pas. Ils sont cachés au sein de flammes errantes, qui font resplendir toute la tranchée. « Chaque ombre, dit Virgile, s'enveloppe ici de la flamme qui la brûle, et de sa cîme ondoyante sortiront d'étranges bruits qui répondront à tes demandes. En voici une qui se partage en deux, comme autrefois celle qui s'éleva du bûcher d'Etéocle et Polynice. Elle contient Ulysse et Diomède, qui expient ensemble les ruses de leur génie malfaisant. Ensemble ils allèrent trouver Achille à Scyros ; ensemble ils dérobèrent le palladium, et ôtèrent à la ville de Troie ses dernières ressources, en lui substituant le funeste cheval qui acheva sa ruine. Aussi l'En-

fer les a-t-il réunis dans le même châtiment, *alla vendetta corron come all'ira.* »

Le poète, s'autorisant ici des récits de quelques mythologues n'a pas craint de contredire Homère, en changeant le dénouement de l'Odyssée. Le fils de Laerte raconte lui-même qu'il n'a point revu Ithaque. Son génie aventureux l'a emporté, au sortir du palais de Circé, jusqu'aux colonnes d'Hercule. Il les a franchies à la recherche d'un nouveau monde, *del mondo sanza gente*, s'il en existe un au-delà des mers où se couche le soleil. Après cinq mois de navigation, déjà se montraient à lui distinctement les étoiles inconnues du pôle austral; déjà se dressait, en vue du vaisseau qui le portait lui et ses hardis compagnons, une montagne d'une hauteur prodigieuse, lorsqu'il s'éleva de cette nouvelle terre une trombe qui fit sombrer son esquif, et l'engloutit au milieu des flots.— Telle fut la fin d'Ulysse, suivant la version du poète, qui ne craint pas de lui faire expier encore aux Enfers la peine de ses perfides machinations. Ce paradoxe, étrange au premier coup d'œil, couvre un salutaire enseignement. Ulysse est le type du génie aventureux qui n'a point la vertu pour guide, et par cette fiction Dante a voulu brider l'esprit humain, *perchè non corra che virtù nol'guidi*. Peut-être aussi, dans ce mont inaccessible qui s'élève sous un autre hémisphère, faut-il reconnaître la montagne du Purgatoire où n'aborde, comme on le verra plus tard, que la barque chargée d'âmes qui vient du port d'Ostie, conduite par un ange. Au reste, si par cette conception bizarre, Dante a prétendu fermer l'Océan aux navigateurs impatients de visiter l'autre hémisphère, deux siècles après (1497), Cristophe Colomb devait par un effort sublime briser les colonnes de ce nouvel Hercule.

CHANT XXVII.

Après Ulysse et Diomède, un autre damné, ou plutôt la flamme qui l'enveloppe, apparaît à nos pélerins. C'est le comte Guido de Montefeltro qui, sur la fin de sa vie, échangea la casaque de l'homme de guerre contre la robe du cordelier. Il se plaint d'avoir manqué son salut par la faute du pape Boniface VIII. Pour emporter le château de Penestrino défendu par les Colonnes ses ennemis, ce pape lui avait demandé un de ces tours de vieille guerre qui lui avaient autrefois si bien réussi. Absous d'avance du mal qu'il allait commettre, Guido lui avait rappelé cette maxime de la politique : Promettre beaucoup et tenir peu, *Longa promessa con l'attender corto*, et les Colonnes, abusés par la promesse d'une capitulation honorable, avaient rendu le château au pape qui l'avait rasé contre la foi jurée. Voué pour cette suggestion perfide aux flammes de la huitième fosse, *al fuoco furo*, Guido n'en avait été garanti ni par le saint cordon, ni par l'absolution du Saint-Père. A sa mort un démon était venu disputer son âme à saint François qui n'avait pu la sauver de sa forte étreinte.

Le moyen âge respire tout entier dans ce récit qu'il faut prendre au sérieux, quoique Voltaire l'ait travesti en vers burlesques; mais le goût exquis de Voltaire n'admettait rien de ce qui s'éloignait du type consacré par le grand siècle. On peut dire, sans lui ôter rien de sa gloire, qu'il n'a point senti la poésie du moyen âge, et que la couleur dont cette époque singulière est empreinte n'a point frappé ses yeux ouverts au milieu des splendeurs du règne de Louis XIV.

Dans ce récit, Dante exhale de nouveau sa colère contre Boniface VIII, prince des pharisiens modernes, plus occupé de combattre les chrétiens d'Italie que les Sarrasins de la

Terre-sainte, peu soucieux de la reprise de saint-Jean-d'Acre par les infidèles. Mais son vrai crime, aux yeux du Dante, était d'avoir introduit Charles de Valois dans Florence et fait triompher le parti des Noirs. La Romagne lui était presque toute dévouée; aussi Dante comprend-t-il dans ses invectives les villes de *Forli*, *Rimini*, *Faenza* et *Césenne*. Ravenne seule échappe à ses traits amers, à cause de l'hospitalité généreuse qu'il devait trouver auprès du comte Guido da Polenta. On sait que c'est à Ravenne que le malheureux proscrit termina sa carrière.

CHANT XXVIII.

D'autres artisans de fraude sont punis dans la neuvième fosse de *Malebolge*, où tous les genres d'imposture trouvent leur châtiment : ce sont les chefs de secte ou de parti, les hommes qui, soulevant les peuples au nom de la religion et de la politique, ont créé des schismes ou fomenté des dissensions civiles. Eux qui ont mis partout la division et affligé le monde par des luttes sanglantes, ils sont là frappés du glaive, mutilés, transpercés par un démon qui rouvre par de nouveaux coups leurs blessures, à mesure qu'ils repassent devant lui, après avoir parcouru la tranchée circulaire. Ce démon les attend pour les frapper encore, pour aviver leurs plaies et ajouter à leurs tortures. Eux-mêmes se déchirent les entrailles, et deviennent ainsi leurs propres bourreaux. Quel spectacle pour Dante si facile à émouvoir ! Du sang, partout du sang ruisselant de plaies vives, des membres percés par le glaive, des corps entre-ouverts, d'effroyables mutilations !... Voici d'abord Mahomet qui propagea sa religion par le fer. Le fer a partagé cet imposteur à partir du menton, et lui a fait une incision profonde, qui laisse voir son tronc ouvert, ses entrailles fumantes et son cœur palpitant. Il regarde le Dante, et lui

montre sa poitrine dont il élargit la plaie de ses propres mains, *Guardommi, e con le man s'aperse il petto.*

Après lui vient Ali son gendre, balafré au visage d'une blessure qui s'étend du menton jusqu'au crâne. Derrière lui se traînent en pleurant d'autres damnés, *seminatori di scandalo e di scisma,* qni ont éprouvé aussi le tranchant du glaive : Voici Pietro di Medicina, de Bologne, qui, pour avoir semé des divisions entre les gentilshommes et le peuple, a la gorge coupée et le visage horriblement mutilé. Ce Pietro a connu Dante, et il lui dénonce Malatestino, seigneur de Rimini, comme l'assassin de Guido et d'Angiolello, les deux hommes les plus recommandables de Fano, qu'on avait cru morts dans un naufrage. — Voici Mosca qui alluma le premier à Florence les factions guelfe et gibeline, en vengeant sur Buondelmonte l'injure de son refus d'épouser une Amidei. Il a les deux poings coupés, et levant ses hideux moignons, dont le sang dégoutte sur sa face, il confesse au Dante qu'il est la première cause des discordes sanglantes qui ont déchiré sa patrie. « Ces maux ont rejailli sur toi-même, lui répond le Dante ; car ta race est aujourd'hui éteinte, et il ne reste aucun héritier de ton nom. » A cette nouvelle qui met le comble à ses souffrances, Mosca s'éloigne fou de douleur, *se ne giò come persona trista e matta.* — Voici enfin Bertram di Borpio, jadis gouverneur du prince Jean, fils d'un roi d'Angleterre. Pour avoir fomenté la division entre le fils et le père, et allumé entre eux une guerre impie, cet autre Architopel a été plongé dans la neuvième fosse. Ayant, sur la terre, séparé le chef de ses membres, la loi du talion veut qu'il porte lui-même sa tête séparée du tronc. Il la tient par les cheveux, et l'élève comme une lampe, *a guisa di lanterna*, à la hauteur du Dante, pour lui faire entendre ce cri lamentable : Malheur à moi ! *E qui mirava noi e dicea : oimè !*

Il fallait au poëte, pour compléter sa terrible peinture, un exemple tiré des temps anciens, et une accusation hardie contre un personnage vivant. Il nous montre un chef de parti et un chef de secte.

Celui-ci, qui agite encore la Lombardie par ses ardentes prédications, est Fra Dolcino, moine de Novare. Il ne tardera point à rejoindre aux Enfers la troupe des mutilés, s'il ne se hâte de renverser les obstacles qui l'arrêtent. L'autre est Curion, cet ami de César, qui l'alla trouver à Rimini et le décida à franchir le Rubicon. Une maxime fatale, *Quand on est prêt, on perd à attendre*, avait fixé l'irrésolution de César. De là tant de sang versé par le choc de deux factions implacables. Curion regrette ici les effets de sa dangereuse éloquence. Un damné lui ouvre la bouche, et fait voir au Dante que ce tribun hardi, *che a dicer fû si ardito*, a la langue coupée jusqu'à la racine.

CHANT XXIX.

Cependant un de ces mutilés avait par derrière menacé du doigt le Dante. Virgile attire son attention sur ce damné qui jetait sur lui en s'éloignant des regards farouches. « Ah ! s'écrie Dante, c'est un Alighieri, mon parent, c'est Geri del bello qui expie en ces lieux la part qu'il a prise à nos dissensions civiles. Il me fuit ; il me reproche de n'avoir pas encore vengé sa mort. Son courroux me fait compâtir davantage à son infortune. »

Nos voyageurs étaient parvenus au bord de la dixième fosse, dernière limite de *Malebolge*, où sont plongés quatre sortes de faussaires tourmentés par autant de supplices différents : ce sont les alchimistes, les faux-monnayeurs, ceux qui ont commis des faux par supposition de personnes, ou dont la langue a causé de grands maux en dis-

tillant l'imposture. Des ténèbres plus épaisses, des lamentations désespérées, et une puanteur horrible qui semblait émaner de membres gangrénés, annonçaient des tortures nouvelles. En effet, il ne s'y trouve que des lépreux, des enragés, des hydropiques et des malheureux dévorés par la fièvre étique.

Des maux hideux qu'on ose à peine nommer s'attachent aux alchimistes atteints par la justice divine comme falsificateurs de métaux. Ils sont couchés sur le ventre ou adossés l'un contre l'autre, ou se traînent péniblement sur les pieds et sur les mains. La plupart paraissent fixés au sol, et ne peuvent se soulever, aux approches des deux pèlerins, qui passent sans dire mot. Pourtant ils accostent deux de ces malades qui, couverts de pustules de la tête aux pieds, étaient assis dos à dos, et labouraient à coups d'ongles leur peau rugueuse. « Plaignez Griffolino d'Arezzo, dit l'un d'eux. Brûlé pour un crime imaginaire, par suite d'une fausse accusation de magie, je devais compte à Minos, juge infaillible, d'un méfait trop réel, ayant employé l'alchimie à la falsification des métaux. Cette alchimie sophistique a causé aussi la damnation de cet homme que tu vois partager mon sort. » Dante examine l'autre damné, et reconnaît en lui Capocchio, avec qui, dans sa jeunesse, il avait étudié les sciences naturelles. « Qui voudrait croire, ajoute Griffolino, qu'un pur badinage, la promesse faite au jeune Albero de lui apprendre l'art de voler à travers les airs, ait été prise au sérieux par son père, évêque de Sienne, qui m'a fait brûler comme sorcier, pour n'avoir pas tenu parole? » Ici Dante, à propos de l'étourderie du Siennois, décèle son antipathie politique pour les Français, dont on aperçoit plus d'une trace dans son poème : « Les Siennois, dit-il, ont la tête légère. Les Français eux-mêmes sont moins éventés, *gente vana la Sanese; certo non la Francesca si d'assai.* Et il termine par un trait mordant contre

plusieurs Siennois, Stricca, Niccolo, Caccia d'Asciani l'Abbagliato, jeunes écervelés, dont il vante ironiquement la retenue et la sagesse.

CHANT XXX.

Après cette digression, le poète revient aux faussaires de la seconde espèce, et nous les montre atteints de la rage. Dante et Virgile voient passer devant eux des ombres pâles et nues, courant et mordant tout ce qui s'offrait à elles. L'une est Myrrha qui, par une substitution infâme, souilla la couche de son père. L'autre est Gianni Schicchi dont les dents s'attachent à Capocchio l'alchimiste et le tiennent prosterné contre terre. Ce fourbe osa prendre la place du riche Buoso Donati, qui venait d'expirer, et dicter un faux testament en faveur d'un parent éloigné du mort, que celui-ci avait omis d'instituer son héritier.

Voici maintenant les faux-monnayeurs en proie à une soif ardente. Maestro Adamo, dont le corps défiguré par l'hydropisie est comparé par le poète à un luth, s'offre à nos voyageurs la bouche béante et haletant de soif. O misère d'un homme qui nageait dans l'opulence, tant qu'il vécut, et qui aspire dans la fosse maudite après une goutte d'eau ! Comment a-t-il mérité un si cruel tourment ? Il a cédé aux suggestions des comtes de Romena, et falsifié le florin d'or de la République à l'effigie de saint Jean-Baptiste. Aussi quelle est sa colère contre ses puissants instigateurs ! Il donnerait, dit-il, la source limpide de la Branda, malgré la soif qui le dévore, pour les voir et les traiter comme ils le méritent. N'avançât-il que d'une ligne en cent ans, dans cette cavée qui a onze milles de tour, il se serait déjà mis en route pour les atteindre. Mais il est cloué au sol par le gonflement de ses membres. Il faut qu'il souffre sans se venger.

Ce furent aussi des faussaires, *falsificatori di parole*, ces deux artisans de calomnie et de fourbe, dont la Genèse et l'épopée ont flétri la mémoire. L'accusatrice de Joseph et Sinon, ce grec parjure dont le nom reste attaché à la ruine de Troie, conservent encore, dans les ardeurs de la fièvre, le feu subtil qui leur suggéra de funestes impostures. Ici le poète prend de nouveau plaisir à jeter le grotesque au milieu de son terrible drame ; il prend la baguette du nécromant, et par un jeu de son art, employé longtemps après par Shakespeare dans le colloque de ses fossoyeurs, il met aux prises Sinon et maestro Adamo qui se reprochent leurs méfaits. Il s'engage entre le fiévreux et l'hydropique un combat étrange, suivi d'un dialogue plus bizarre encore où le sarcasme, la riposte vive et piquante, même les *concetti*, dont le Dante est si sobre d'ailleurs, ne sont pas épargnés. Cet emploi du grotesque, pour redoubler la pitié par la terreur, appartient à la poétique du moyen âge, et Dante lui-même n'a pas négligé ce procédé, dont Shakespeare après lui et la nouvelle École dramatique ont fait usage.

CHANT XXXI.

Il reste à décrire le puits de l'abîme, suivant l'expression de la Bible empruntée depuis par Bossuet, ce puits creusé au centre même de l'Enfer, et au bord duquel Dante est parvenu. Au-dessus de sa vaste margelle, s'élèvent à mi-corps des géants que Dante, à la clarté douteuse d'un effrayant crépuscule, avait pris d'abord pour de hautes tours. Un de ces géants avait sonné du cor avec une force que ni le cor de Roland ni le tonnerre lui-même n'aurait pu égaler. C'était Nemrod, reconnu par Virgile et placé ici comme le type de la confusion, *anima confusa*, parce que toute confusion est venue sur la terre de lui et de son projet d'élever la tour de Babel. Il jette un cri, et profère quelques mots réputés jusqu'alors inintelligibles *rafel mai amech sabi almi*,

et qu'un savant orientaliste, M. de Lanci, a dans ces derniers temps traduits ainsi de l'ancien arabe : « Je resplendis sur l'abîme, comme la foudre sur la terre. » Ne vaut-il pas mieux dire, avec les commentateurs, que le poète a voulu figurer par des paroles n'offrant aucun sens la peine de l'orgueilleux, de qui est provenue sur la terre la diversité des langues. Si Dante avait emprunté ce vers barbare à une langue connue, aurait-il ajouté : Laissons-là ce superbe qui nous entend aussi peu que nous le comprenons lui-même ? *Che cosi è a lui ciascun linguaggio, come'l suo ad altrui, ch'a nullo è noto.*

D'autres géants dont les pieds touchent au fond de l'abîme, et qui s'élèvent au-dessus des bords à partir de la ceinture, s'offrent à nos pélerins : Voici Ephialte, un de ceux qui osèrent porter la guerre dans le ciel ; il est lié par une chaîne qui lui serre les deux bras, et qui l'entoure cinq fois depuis le cou jusqu'au nombril. Briarée, cherché par Dante, n'est pas en ces lieux ; il est commis à quelque office dans le Purgatoire ; mais voilà Antée, ce fils de la terre. Titye et Typhon ne sont pas loin. Sans aller jusqu'à ces derniers, Virgile obtient d'Antée qu'il le prenne avec son compagnon, et qu'il les dépose tous deux au fond du gouffre. Dante, qui s'est attaché à Virgile, se trouve ainsi emporté par le géant, qui se courbe, dépose son double fardeau et se relève au même instant.

CHANT XXXII.

Au terme de leur voyage en Enfer, puisqu'ils sont parvenus au neuvième et dernier cercle, les deux pélerins considèrent cet abîme profond, qui se divise en quatre orbes jusqu'au point central, occupé par Satan lui-même. Là

s'expient dans les rigueurs du froid le crime des cœurs insensibles, l'ingratitude manifestée par quatre sortes de trahison, envers les siens, envers son pays, envers ses hôtes et envers ses bienfaiteurs. Cette gradation, qui conduit aux deux plus noirs attentats commis sur la terre et dans le ciel par le baiser de Judas et par la rébellion de Satan contre l'Eternel, est indiquée par les noms mêmes des lieux destinés à chaque classe de traîtres ; ce sont la Caïna, l'Antenora, la Tolommea et la Giudecca. De ces noms, forgés par le poète, le premier et le dernier conviennent bien au meurtre d'un frère et au crime inexpiable des Juifs. Les deux autres n'ont pas moins de rapport avec les crimes de ceux qui trahissent leur pays ou leurs hôtes. Mais il faut se rappeler qu'Anténor attacha le nom d'un traître à la ruine de sa patrie, à la grande catastrophe de la ville de Troie ; il faut savoir que Ptolomée, gendre de Simon Machabée, le fit massacrer avec ses deux fils, ses convives, dans la salle même du banquet, pour s'emparer du pouvoir souverain.

Livrés aux tortures du froid, ces quatre sortes de damnés souffrent à des degrés différents le même genre de supplice. Ils sont plongés plus ou moins dans l'étang glacé qui forme ici le Cocyte. Les uns sont enfoncés jusqu'aux épaules, les autres ne laissent voir qu'une partie de leurs têtes hérissées de glaçons ; ou ils ont le visage baissé pour empêcher que leurs larmes ne se gèlent en tombant au bord de leurs yeux, et ne les aveuglent ; ou ils sont étendus sur le dos, et les premiers pleurs, arrêtés entre leurs paupières, refoulent avec un surcroît de souffrances d'autres pleurs qui naissent en dedans, et voudraient se frayer passage. On n'entend de toutes parts que des sanglots et des grincements de dents. Les plus coupables, ceux dont la main scélérate n'a point épargné leurs bienfaiteurs, sont tout-à-fait sous la glace, et s'y tiennent dans diverses postures, debout, couchés la tête en bas ou courbés en arc.



Dante, laissé par le géant au fond du ténébreux abîme, regardait encore les bords élevés du puits où il était descendu, lorsqu'un cri se fit entendre à ses pieds : « Ah ! prenez garde, vous marchez sur la tête de vos malheureux frères... » Il se retourne et voit devant lui une vaste campagne de glace, semée de têtes aux faces pâles, aux cheveux hérissés, *mille visi cagnazzi fatti*. Un de ces damnés, Camiccione dei Pazzi, se montre au Dante sans oreilles et frissonnant. Assassin d'Ubertino son parent, qu'il avait attaqué déloyalement, Camiccione se nomme d'abord et nomme avec lui quelques traîtres, plongés aussi dans le Caïna. Il désigne Alexandre et Napoléon, les deux fils d'Alberto degli Alberti, ces farouches tyrans qui se disputèrent un sceptre exécré dans toute la vallée de Falterone, et finirent par s'entretuer. Il montre encore Modite, cet indigne fils du roi Artus, qui périt dans l'embuscade même qu'il avait dressée à son père ; et Foccacia, de la noble famille des Cancellieri, qui, par le meurtre de son oncle, fit naître à Pistoie la faction des Noirs et des Blancs, devenue depuis si funeste à Florence elle-même ; Et Sazzolo Mascheroni, qui s'était souillé d'un crime semblable. — Le poète frappe ici, suivant son usage, un coup de son fouet vengeur, en faisant dire à Camiccione : « J'attends Carlinc qui doit couvrir l'odieux de ma trahison par une trahison plus noire. » Il prédit ainsi la mort et la damnation de ce Carlino, déjà coupable, au moment où Dante écrivait son poème d'avoir trahi les Blancs de Pistoie en rendant à prix d'or aux Florentins un château en Val d'Arno, qu'il était chargé de garder.

Les ténèbres devenues plus épaisses avertissent les voyageurs qu'ils sont entrés dans l'Antenora ; car il n'est point de barrière entre les quatre orbes du puits infernal. Le redoublement des ténèbres et l'intensité du froid sont les seules choses qui les distinguent. Un des damnés, *ghiac-*

ciati, dont la tête s'élève à la surface de l'étang, cherche à se dérober à la vue du Dante ; mais celui-ci, qui croit l'avoir reconnu, le saisit fortement aux cheveux, afin de le contraindre à montrer son visage. Pendant cette lutte, un autre damné le nomme en disant : « Qu'as-tu donc, Bocca? » Se voyant alors découvert, lui l'auteur du désastre des Guelfes à la bataille de Montaperto, lui qui entraîna la déroute des siens, en coupant lui-même la main du porte-drapeau, et assura ainsi la victoire aux Gibelins, Bocca se venge de l'indiscret qui a révélé son infamie, en le nommant à son tour : « Sache, dit-il à Dante, quel est ce traître. C'est Buoso de Crémone, de la famille de Duera. Il s'est vendu aux Français, et leur a livré le passage que cherchait, sous la conduite de Guido de Montfort, l'armée envoyée par Charles de Valois contre Manfredi. » Voici encore, ajoute Bocca, un traître qui, légat du Pape à Florence, y fut décapité pour avoir au mépris de sa mission essayé d'ôter le pouvoir aux Guelfes, pour le donner aux Gibelins. C'est Beccheria, l'indigne abbé de Vallombreuse ; et cet autre, en trahissant au contraire le parti Gibelin auquel il appartenait, ne s'est pas moins souillé du crime qui s'expie dans l'Antenora : c'est Gianni del Soldaniero. »

Dante entend nommer ensuite Ganelon, ce traître fameux dans les chroniques du temps de Charlemagne. Son attention se réveille aux noms de Tribaldello, d'Ugolin et de l'archevêque Roger. Le premier avait ouvert de nuit à un capitaine français, Jean de Pas, les portes de Faenza. Les deux autres avaient commis des trahisons de nature différente : Ugolin, en livrant aux Guelfes le château de Pise, l'archevêque Roger, fougueux Gibelin, en violant l'asile qu'il avait accordé au comte Ugolin, et en le punissant d'une mort affreuse au mépris des saintes lois de l'hospitalité.

L'archevêque Roger appartenait à la troisième région



du puits de l'abîme, où sont punis les traîtres envers leurs hôtes. Mais le comte Ugolin devant lui-même expier sa trahison envers sa patrie, le poète, pour infliger à ces deux coupables un supplice commun et approprié à leurs crimes, les a réunis sur la limite des deux régions ; et il a inventé pour eux un raffinement de torture, où son génie respire tout entier. On connaît l'affreuse vengeance suggérée à l'archevêque Roger par la haine de parti. L'histoire des dissensions civiles n'offre pas un fait plus atroce. Forcé de demander un asile à son ennemi, le comte Ugolin avait trouvé dans le palais du prélat, au lieu d'un sanctuaire inviolable, une prison. Lui et ses quatre fils, dont les noms ont été conservés par le poète, Uguccione, Brigata, Anselmuccio et Gaddo, furent confinés dans une tour qui s'appela *la Tour de la Faim*, depuis que ce malheureux père, après y avoir vu périr d'inanition et tomber successivement à ses pieds ses quatre enfants, avait lui-même expiré sur leurs cadavres. Or, par un trait qui fait frissonner de surprise et d'horreur, Dante condamne ce féroce archevêque à satisfaire de sa propre substance la faim ardente qu'il a provoquée. Il servira de pâture au comte Ugolin devenu à son tour inexorable. Sa tête, qui a conçu l'idée d'une aussi barbare vengeance, sera livrée à sa victime qui fouillera la cervelle de son ennemi, renaissant sous sa dent tranchante.

L'on trouve dans la Fable le germe de cette conception terrible. On y voit Tydée, l'un des sept chefs, blessé à mort par Ménalippe sous les murs de Thèbes, se repaître avant de mourir de la chair de son ennemi. Le récit de la mort d'Ugolin et de ses quatre fils a des couleurs si vraies et si saisissantes qu'il justifie l'horreur d'un châtiment qui révolte l'imagination et les sens. Rien dans le père ne décèle ses souffrances corporelles ; sa torture est toute morale. On retrouve dans son invincible constance toute la beauté

du Laocoon des anciens, et sa douleur, d'une expression tout autre que celle de ses enfants, rappelle et surpasse peut-être ce chef-d'œuvre de la sculpture antique. Tout entier au spectacle de ses fils qu'il voit tomber un à un, on croirait qu'il est insensible par lui-même et que son cœur seul est déchiré, sans ce dernier trait : « *tre di gli chiamai poich'e' fur morti ; poscia più che'l dolor potè'l digiuno*. Leurs noms furent encore sur mes lèvres pendant les trois jours qui suivirent leur mort, et puis la faim vint à bout de celui que la douleur n'avait pu abattre. »

CHANT XXXIII.

Le froid, à mesure que les voyageurs s'avancent, accroît ses tortures : ces damnés couchés sur le dos, et qu'aveugle une croûte de glace épaissie sur leurs yeux, appartiennent à la troisième région de l'abîme central, à la Tolommea, séjour des traîtres envers leurs hôtes. Abattre son ennemi dans la joie d'un festin, au foyer même où on l'a reçu, est un crime dont le poète par une de ses conceptions les plus hardies dénote le caractère irrémissible. Il ose avancer que l'âme du perfide quitte son corps à l'instant même où se consomme la trahison, et tombe aux lieux du châtiment éternel avant que la mort les ait séparés, *Innanzi ch'atropos mossa le dea*. Il reste sur la terre un cadavre ambulant, un corps hanté par le démon jusqu'au terme d'une vie désormais sans but et sans espérance. Quel tableau d'une damnation anticipée ! Dante, qui a déjà damné de leur vivant de grands coupables, en les montrant attendus dans l'Enfer par les compagnons de leur futur supplice, a trouvé ce nouveau moyen d'attacher le sceau de la réprobation à des personnages encore vivants, et souillés de crimes énormes.



C'est ainsi qu'il reconnaît dans la Tolommea un homme qu'il avait laissé plein de vie sur la terre. Albéric, le fléau de la Romagne, entré, sur ses vieux jours, dans l'ordre des Frères-joyeux, *frati godenti*, s'était vengé de ses parents, en les faisant égorger au milieu d'un festin où il les avait appelés à une feinte réconciliation. Le signal du massacre avait été ces paroles : « Servez les fruits. » D'où vint depuis ce proverbe : Il a mangé des fruits du frère Albéric. —Comment, lui dit le Dante, êtes-vous en même temps ici et dans le monde où je vous ai laissé hier ? — Il en est de moi sans doute, répond Albéric, comme de ce damné que tu vois couché sur la glace. Reconnais en lui Branca d'Oria qui reçut à sa table et fit tuer par un des convives Michel Zanche son beau-père. Les âmes de ces meurtriers, précipitées aussitôt dans cet abîme, cessèrent d'habiter leurs corps, qui vivent pourtant encore en ce moment, mais en proie aux démons qui en ont fait leur demeure.

Le poète ajoute un dernier trait à son tableau. Point de pitié pour les traîtres; quiconque a trahi la foi jurée en immolant son hôte, sous le toit qui devait être inviolable, ne mérite pas qu'on lui tienne parole. C'est la vieille maxime de l'église, *qu'on peut manquer de foi envers les infidèles.* Dante s'en souvient lorsqu'après avoir appris d'Albéric ce qu'il désirait savoir, il refuse durement de lui ouvrir les yeux en brisant la glace qui les offusque. Vainement avait-il dit : « Que je tombe au fond de cet étang glacé, si pour prix de tes révélations, je ne romps point la glace qui couvre tes paupières ! » Dante est sans merci pour ce traître, comme on l'a déjà vu choquer de front l'insolence altière de Filippo Argenti. L'orgueil et la trahison révoltent ce cœur loyal. il se refuse aux vives instances du damné, et se croit justifié par ces mots : « *Cortesia fù lui esser villano*, manquer de parole à ce traître, c'était justice. » Puis, suivant son usage, il fait honte à Gênes d'avoir produit un misérable tel que ce

d'Oria. On se rappelle ses véhémentes apostrophes à Pise et à Florence. On dirait que ne pouvant damner ces villes tout entières, le poète, le Blanc implacable, ait chargé sa muse du soin de sa vengeance.

CHANT XXXIV.

Nous touchons au terme de la première partie du voyage. Nos pélerins sont parvenus au centre même de l'Enfer. Ils ont traversé toute la région de l'empire des ténèbres, et il faut qu'ils en sortent sans revenir sur leurs pas. Ici tout est si étrange, si imprévu et si fantastique, tout se meut par des ressorts si merveilleux qu'il faut se borner à raconter :

Au centre de l'étang glacé, le cristal transparent laisse voir des pécheurs enfoncés profondément dans des attitudes diverses. Ils sont couchés ou debout, renversés la tête en bas ou courbés en arc. Tous environnent une machine étrange qu'on prendrait la nuit pour un moulin agitant ses ailes. Il s'en échappe en effet des bouffées de vent qui déjà s'étaient fait sentir dans la région précédente. Celle-ci est la *Giudecca*, qui tire son nom de Judas, et réserve un châtiment effroyable à tous ceux qui ont trahi leurs bienfaiteurs. Cet objet monstrueux s'élève à mi-corps au-dessus de la glace. Un de ses bras équivaut à plusieurs géants, puisqu'il dépasse autant un seul géant que celui-ci dépasserait le Dante. Qu'on juge, sur cette donnée du poète, de la hauteur prodigieuse de Satan ; car c'est lui, c'est l'ange déchu, *la creatura ch'ebbe il bel sembiante*, c'est le prince des Enfers, *lo'mperador del doloroso regno*. Ce monstre à triple face avait de grandes ailes, en nombre égal à ses trois visages qui étaient de couleurs différentes : La face antérieure avait le teint vermeil ; celle de droite était jaunâtre et celle de gauche tout à fait noire.

Le poète a-t-il voulu représenter sous ces traits l'humanité corrompue dans les trois parties du monde, la race pervertie de Sem, Cham et Japhet? Les pleurs de Satan jaillissent à la fois de six yeux, et tombent sur trois mentons. Dans chaque bouche, affreux spectacle, il tient un damné qu'il broie sous ses dents. Celle de devant a saisi par la tête Judas le plus coupable de tous les habitants de l'Enfer, et aussi le plus torturé; car Lucifer ajoute à ses morsures l'empreinte de ses griffes qui lui labourent toute l'échine. Des deux autres bouches, à droite et à gauche, pendent, la tête en bas, deux damnés qu'on ne s'attendait guères à trouver en ces lieux : ce sont Brutus et Cassius, nommés par le poète sans aucune réflexion.

Dante, philosophe chrétien, a-t-il voulu mettre ici la morale au-dessus de la politique, ou plutôt, grand politique lui-même, séparant l'empire du sacerdoce et rapportant à César le principe de l'autorité temporelle, comme il l'a fait voir dans son livre *de monarchia*, le châtiment du meurtrier de César n'est-il pas ici un hommage rendu à la légitimité du sceptre, auquel il demandait la régénération de l'Italie ? quoi qu'il en soit, il est curieux d'observer combien Dante diffère ici de Tacite disant de Brutus et de Cassius : *effulgebant eo quod minùs visebantur.*

L'Enfer n'offre plus rien à visiter. La nuit qui tombe avertit Dante que cette première partie de son voyage a duré vingt-quatre heures. Docile aux instructions de Virgile, il se pend au cou de son guide ; et celui-ci, saisissant l'instant où Satan ouvre ses ailes, se glisse dessous, s'attache à ses côtes velues, et pénétrant ainsi sous la glace, descend le long de son corps jusqu'à l'emboîtement des hanches répondant au centre du globe. Là, par un effet de la gravitation, connue par la chûte des corps graves longtemps avant que Newton en eût trouvé la loi, Virgile fait

une volte rapide de la tête aux pieds, et continuant de s'attacher au tronc de Lucifer, il remonte vers ses pieds, au lieu de descendre comme il avait fait jusque-là. Il sort enfin du puits par la fente d'un rocher qui s'ouvre dans un antre obscur. Déposé au bord du gouffre, Dante regarde au-dessus de lui, et s'étonne de retrouver Satan les jambes en l'air ; car c'était sa tête qu'il s'attendait à voir en levant les yeux. « Cesse d'être étonné, lui dit Virgile, tu es dans un autre hémisphère. Ici la voûte des cieux est opposée à celle qui couvre la terre habitable. Le point que nous occupons correspond à l'endroit de notre hémisphère, où Jésus est mort sur la croix. Au commencement des choses, la terre était de ce côté ; mais le jour où Lucifer fut précipité du Ciel, elle s'enfuit à l'opposite, pour en éviter le choc. Une autre terre apparaît encore dans cet hémisphère nouveau ; mais elle a peu d'étendue, et se dresse en mont vers le Ciel. C'est peut-être aussi pour fuir Belzébuth qu'elle a pris cette forme, et qu'elle a laissé ce vaste espace entre elle et le Prince des ténèbres. »

Après cette allusion à la montagne du Purgatoire, Virgile explique à son disciple comment le soir est devenu tout-à-coup le matin, et pourquoi à l'instant où le soleil se couche dans l'ancien monde, il se lève dans l'autre hémisphère. Puis, cherchant tous deux à remonter à la surface du globe, ils marchent au bruit d'un ruisseau dont le cours échappe à leurs regards. Ils suivent sur une pente assez douce un chemin que les eaux ont creusé dans le roc, et qui les éloigne de Satan de toute la longueur de la tombe de l'ennemi du genre humain. Après avoir marché longtemps sans s'arrêter, Dante aperçoit enfin par une ouverture quelques-unes des beautés du firmament ; et bientôt lui et Virgile sont rendus à la clarté du jour. Sortis du sein de la terre, ils revoient la voûte céleste :

« Quindi uscimmo a riveder le stelle. »

LE PURGATOIRE.

En sortant du canal souterrain, par lequel il était remonté du centre de la terre à sa surface, Dante avait enfin revu le jour. Il se trouvait dans une île déserte, occupée presque tout entière par une montagne à large base. Cette montagne est le Purgatoire. Elle porte à son sommet une forêt, la forêt de l'Eden ou paradis terrestre, appelée aussi *la Jérusalem nouvelle*. Aussi est-elle précisément l'antipode de Jérusalem; et de cette position géographique, suggérée au théologien par le besoin de montrer la chaîne qui unit le ciel à la terre, de cette bizarre donnée doit naître une foule de phénomènes physiques, de merveilleux spectacles dont le poète saura profiter.

Ainsi la scène s'ouvre dans l'autre hémisphère, pressenti peut-être mais non encore découvert au temps du Dante. Le point de vue étant pris dans la région australe, au-delà du tropique du Capricorne, il faut se tourner du côté du Septentrion pour suivre la marche du soleil qui, pour le spectateur ainsi placé, va maintenant de droite à gauche. L'horizon a dû aussi changer. Le pôle austral s'est découvert, et a gagné tout ce qu'a perdu le pôle boréal aux yeux des pélerins. Aussi le chariot a-t-il disparu, et la voûte céleste, au pôle antarctique, s'est-elle enrichie de quatre étoiles qui, n'étant visibles que dans ces lieux non habités des vivants, avaient été inconnues jusqu'alors, comme le

remarque le poète, hormis à nos premiers parents. Trois autres étoiles leur succèdent quand vient la nuit.

Pour les amateurs du sens mystique qui se révèle à chaque pas dans ce poème, ces étoiles figurent les quatre vertus cardinales et les trois vertus théologales, que nous verrons ailleurs autrement personnifiées par les nymphes qui accompagnent le char et le griffon dans leur marche triomphale à la cime de la montagne. C'est la grande scène, qui réalise une des visions de l'Apocalypse, et qui clot magnifiquement cette seconde partie de la divine épopée.

Un autre effet singulier de ce voyage aux antipodes, accompli en 24 heures (car il n'a pas fallu plus de temps aux deux pélerins, comme nous l'avons vu, pour percer le globe, et pour apparaître au point opposé), c'est que le soléil leur a paru se lever deux fois, à la surface du globe, sans autre intervalle qu'une double nuit passée dans les entrailles de la terre. Le jour finissait lorsqu'ils pénétrèrent dans les régions infernales, et ils retrouvèrent l'aube naissante, au moment où ils en sortirent et reparurent dans l'île du Purgatoire. S'ils n'avaient passé en Enfer que le temps ordinaire de la nuit, le retour du soleil dans l'hémisphère qu'ils avaient quitté leur aurait fait trouver les ténèbres au point antipode. Au contraire, le soleil se levait quand ils débouchèrent sur la montagne du Purgatoire. Ils avaient donc passé 24 heures ou une double nuit dans le sein de la terre. Ils avaient traversé l'Enfer et le globe terrestre, dans un intervalle compris depuis le soir du Vendredi-Saint jusqu'au Samedi-Saint à la nuit tombante sur notre hémisphère oriental ; mais cette nuit tombante correspondait au point du jour sur l'autre hémisphère. Ici le pélerinage durera plusieurs jours, et ce n'est que le quatrième, après avoir parcouru l'Antipurgatoire, après avoir

visité les lieux où s'expient l'orgueil, l'envie et la colère, après avoir atteint le sommet du mont et reçu les adieux de Virgile, à qui l'accès du Paradis terrestre est interdit, que Dante, initié aux choses divines, sera prêt à quitter le Purgatoire et à s'élever aux sphères célestes.

CHANT I.

Ces questions de temps et de lieu bien éclaircies, suivons le poète dans la deuxième partie de son pélerinage. Virgile ne l'a point quitté. Tous deux, remontés à la surface du globe, se trouvent sur la montagne du Purgatoire et voient un vieillard près du soupirail des Enfers. C'est Caton d'Utique, qui tient sous son commandement « *sotto sua balia* » les âmes qui viennent se purifier. Des Limbes il est passé, dit-il, à la lumière, en y laissant Marcia sa chère épouse, que Dante a trouvée en effet dans les Limbes avec Cornélie et d'autres héroïnes de l'antiquité.

Caton est surpris de l'apparition de ces deux figures ; car les âmes du Purgatoire ne viennent point par là. Elles s'embarquent au port d'Ostie, à l'embouchure du Tibre, et traversent, sous la conduite d'un ange, l'océan Atlantique. Elles font à peu près le même voyage que le poète nous a dit avoir été tenté par Ulysse, au-delà des colonnes d'Hercule ; mais Ulysse a été submergé en vue d'une montagne très-haute, dont une secousse avait excité une tempête. Nous allons savoir ce qui avait produit cette commotion. Caton, prenant pour des damnés ces deux hommes qu'il voit sortir d'une des bouches de l'Enfer, apprend de Virgile qu'ils ont entrepris ce voyage par une volonté supérieure. Il leur permet alors de visiter les sept royaumes dont se compose le Purgatoire.

D'après ces instructions, ils descendent sur la plage, et Dante accomplit les deux conditions, sans lesquelles il ne saurait se présenter à l'ange qui garde la porte du Purgatoire. D'abord Virgile lui lave la face avec la rosée du rivage, où abordent les âmes conduites par l'envoyé céleste. En second lieu, il lui ceint les reins d'un des joncs qui couvrent ces bords. Il ne croît que des joncs dans toute la partie basse de la montagne. Toute autre plante y serait déracinée par les secousses qui s'y font sentir; car la montagne tremble sur ses fondements toutes les fois qu'une âme suffisamment épurée s'élève dans les cieux. Comme le rameau de la Sibylle, le jonc arraché par Virgile est remplacé à l'instant même « *uno avulso non deficit alter.* » Purgé des vapeurs infernales et muni de cette ceinture, emblème de la simplicité du cœur, Dante pourra s'avancer dans ces régions où règne l'espérance, et qu'habitent des âmes dont le salut est assuré.

Tel est le sommaire du premier chant, où, suivant la manière constante du poète, l'allégorie n'est jamais séparée des faits. Sous la lettre il y a toujours la figure facile à saisir. Une seule chose peut étonner, c'est de voir un païen, Caton d'Utique, préposé à l'entrée du Purgatoire, c'est d'entendre cette apologie du suicide : Utique a reçu votre dépouille ! Quelle sera brillante au grand jour du jugement ! *La veste, ch'al gran di sarà si chiara :* mais il faut se rappeler que Virgile avait déjà gravé sur le bouclier d'Enée les Champs-Elysées, et Caton y dictant des lois : *secretos que pios, his dantem jura Catonem.* Et cependant Enée avait vu le suicide puni aux Enfers : « *Proxima deinde tenent mœsti loca, qui sibi lethum insontes peperêre manu, lucem que perosi projecêre animas.* » Quelle ne dut pas être aux yeux de Dante, la grandeur morale de cet illustre Romain ! Partisan de César comme type de l'Empire, Dante, Gibelin de cœur, après avoir jeté Brutus et Cassius



ses meurtriers au plus profond de l'abîme, après avoir laissé dans les Limbes, c'est-à-dire avec les damnés, César lui-même, ose sanctifier son rival et lui donner place et autorité dans le séjour des âmes destinées à la béatitude ! Il fut grand en effet, cet homme qui, résumant et personnifiant la liberté de Rome, voulut l'emporter avec lui comme pour la soustraire au joug de l'usurpateur. Il fut glorieux ce suicide, accompli par l'homme juste avec foi en l'immortalité de son âme, et qui conservant la supériorité du droit sur la force, ne laissa au vainqueur qu'un cadavre pour orner son triomphe !

Au surplus, et quoiqu'aient pu dire les commentateurs, la pensée du poète n'est pas équivoque : Lorsque je passai des sombres bords en ces lieux, *dal mal fiume... quando me n'usci fuera.* — Caton n'a-t-il pas pu être sauvé comme les saints personnages de l'Ancien-Testament, *e molti altri* (ainsi qu'il est dit au quatrième chant de l'Enfer), alors que Jésus-Christ descendu aux Enfers tira des Limbes ceux qui avaient bien vécu, et à qui il n'avait manqué que les lumières de la foi ?

Le chant suivant et les autres, jusques et y compris le neuvième, laissent la scène en dehors du Purgatoire proprement dit ; car celui-ci, dont la porte est gardée par un ange, ne commence qu'à une certaine hauteur de la montagne, et tout ce qui est au-dessous et jusqu'au rivage est occupé par des âmes qui attendent le moment d'être admises aux saintes épreuves. De même que l'Enfer a son vestibule placé en deçà de l'Achéron, et destiné comme nous l'avons vu, aux âmes tièdes et apathiques, ainsi le poète a imaginé des lieux qui n'étant plus l'Enfer ne sont pas encore le Purgatoire, un *antipurgatorio*, comme disent les commentateurs, et il y place, en plusieurs catégories distinctes, ceux qui ont été sauvés, sans la confession, par

un acte de contrition fervent à l'article de la mort.

Ces diverses classes comprennent : 1° les excommuniés, qui sont retenus au pied même de la montagne, et le plus loin du seuil désiré, comme les moins excusables ; ils y resteront trente fois autant de temps qu'a duré leur obstination, et ils n'acquerront qu'ainsi le droit de rentrer dans l'Eglise dont ils ont été séparés par l'anathème ; 2° les indolents qui, par une coupable négligence, ont différé de jour en jour jusqu'au dernier de se réconcilier avec Dieu ; ils ont mis les pieds sur le premier escarpement de la montagne ; mais ils s'y tiennent assis, tapis à l'ombre derrière une roche, dans une attitude immobile qui ne cessera qu'après un nombre d'années égal au temps qu'a duré leur vie mortelle ; 3° ceux qu'une mort soudaine (violente ou accidentelle), a privé des secours spirituels, et a mis par le repentir en communication directe avec Dieu. Quelques personnages d'élite ayant porté la couronne, et formant peut-être une quatrième classe de pécheurs que la mort a surpris au milieu des soins terrestres, sont réunis au même endroit de la montagne, et retirés au fond d'un vallon creusé dans le roc. Ils sont séparés de la porte du Purgatoire par un second escarpement plus raide, plus inaccessible. Celle-ci est donc à une certaine hauteur au-dessus du pied de la montagne, et le rivage, du côté occidental, reçoit les âmes que l'ange amène dans l'île pour s'y purifier.

CHANT II.

Reprenons maintenant le récit épique de ces huit chants, et mettons en relief quelques-unes des beautés dont ils abondent. Du rivage, où ils se sont rendus par l'ordre

de Caton, nos pélerins découvrent en mer une nacelle conduite par un ange qui leur apparaît debout à la poupe. L'esquif aborde, et jette sur la plage une centaine d'âmes (bien petit nombre, comparé aux milliers que transporte le nocher de l'Enfer), lesquelles chantent le cantique de la délivrance *in exitu Israël.* Elles demandent à nos deux voyageurs par où la montagne est accessible, et elles s'aperçoivent, à sa respiration, que Dante est vivant et aussi étranger qu'elles-mêmes dans ces lieux.

Dante reconnaît dans une de ces ombres son ami Casella, chanteur habile, qui avait mis en musique des poésies de sa jeunesse. Mort depuis plusieurs années, il avait attendu longtemps sur le rivage, à l'embouchure du Tibre, que l'ange l'admît dans sa barque où il passe qui il lui plaît et quand il lui plaît. C'est à la faveur du jubilé, ouvert depuis trois mois dans le monde chrétien, que Casella a obtenu enfin son passage, *egli ha tolto chi ha voluto entrar*. Casella, sur la demande de son ami, lui redit un chant d'amour avec lequel il calmait autrefois ses folles ardeurs, *che mi solea quetar tutte mie voglie.* Ce petit poème est la seconde des canzones du Dante, que lui-même a commentées dans son *Convivio.* Son début : *amor, che nella mente mi ragiona*, devait jeter notre florentin dans une douce rêverie, en réveillant chez lui des impressions de jeunesse. Captivés par le talent de l'habile chanteur, lui et les âmes à portée de l'entendre avaient ralenti leur marche. Une réprimande sévère de Caton les rend à eux-mêmes et hâte leur course vers la montagne.

CHANT III.

Chemin faisant, Dante se fait expliquer pourquoi son corps seul, et non celui de Virgile, projette une ombre. « C'est, lui répond son guide, que le vêtement nouveau qui a été donné aux âmes, suivant saint Thomas, est diaphane, et cette

transparence ne leur ôte point la sensibilité. Quelqu'étonnant que soit ce mystère, il faut l'admettre. Si l'homme avait pu tout savoir, la rédemption n'aurait pas été nécessaire, *mestier non era che partori Maria*. Renoncez, ô hommes, à connaître la raison de toutes choses, *State contenti, umana gente, al quià.* » — Arrivés au pied de la montagne, nos pélerins y trouvent une troupe d'âmes marchant très-lentement; ce sont les excommuniés. Un d'eux, le célèbre Manfred, bâtard de Frédéric II, confesse qu'il a commis des attentats horribles; et en effet l'histoire l'accuse d'avoir étouffé son père malade et d'avoir empoisonné ses deux frères, pour saisir la couronne de Naples. Il raconte comment, défait par Charles d'Anjou à la bataille de Ceperano en 1265 (l'année même de la naissance du Dante), il s'était repenti sur le champ de bataille où il était tombé parmi les morts; et comment, exhumés sous les yeux d'un cardinal, légat du Pape Clément IV, ses os avaient été transportés hors du royaume à cierges éteints comme ceux d'un excommunié, et dispersés sur les bords du Verde. Mais son repentir lui a fait trouver grâce devant Dieu, malgré les foudres de l'excommunication, comme l'expriment ces beaux vers :

Per lo maledizion si non si perde
Che non possa tornar l'eterno amore,
Mentre che la speranza hà fior del verde.

Tout ce que le prêtre a maudit n'est pas tellement abattu qu'il ne puise se relever au souffle de la divine miséricorde, tant que l'espérance fleurit encore sur sa tige.

CHANT IV.

En quittant Manfred, Dante, informé qu'il existe une brèche à la base de la montagne qui n'offre pas d'autre accès,

s'engage dans cette voie étroite et escarpée, et après beaucoup d'efforts, en s'aidant des pieds et des mains, en rampant derrière Virgile, ombre légère que rien n'arrête, il atteint enfin le haut de ce large piédestal, qui s'étend circulairement et leur offre à tous deux un lieu de halte. Ils s'y asseoient tournés vers l'orient, et comme dans cette position, à neuf heures du matin, le soleil les frappe à gauche, le Dante étonné de voir cet astre dans la région boréale, demande et obtient l'explication de ce phénomène.[1] Là s'offre à ses yeux les repentis de la 2e classe, les indolents qui ont attendu à leur mort pour détester leurs fautes Un de ces paresseux qui se tiennent tapis à l'ombre derrière une roche, Belacqua, engage avec Dante qu'il a connu un colloque plaisant par le laconisme de ses réponses. Le poète en fait d'ailleurs une peinture grotesque. Il est assis, la tête baissée entre ses genoux qu'il tient embrassés; il parle sans changer de posture et en regardant par dessous sa cuisse, *movendo'l viso pur per la coscia.* Il montre plus d'apathie que si la paresse était sa sœur, *piu negligente che se pigrizia fosse sua sirocchia.*

CHANT V.

Après Belacqua, et à quelque distance de ses indolents compagnons, nos pélerins aperçoivent devant eux, sur la

[1] V. Purgatoire chant IV, vers 55 et suivants jusqu'au vers 84.
L'Ile du Purgatoire étant à l'antipode de Jérusalem, occupe dans l'hémisphère austral un point d'où l'on voit le soleil décrire son arc dans la région boréale. Il en doit être ainsi au-delà de l'Equateur. Dante n'est donc plus tourné vers le Sud pour regarder le soleil. Il ne peut le suivre qu'en se tournant vers le Nord. Comme en ce moment il fait face à l'Orient, le soleil déclinant du Zénith vers le Nord par rapport à lui doit frapper son épaule gauche. Il lui frappait l'épaule droite, lorsqu'il faisait face à l'Orient dans l'hémisphère boréal, le soleil déclinant du Zénith vers le Sud. — Tel paraît être le sens de l'explication donnée par le poète astronome.

même ligne, d'autres ombres qui marchent le front baissé et en chantant le *miserere*. Ce sont encore des repentis de la dernière heure, et à cette place appartiennent ceux qu'une mort soudaine, violente ou accidentelle, a surpris avant qu'ils eussent reçu le sacrement de la pénitence. Dix d'entre eux passent en revue devant le poète, et lui demandent des prières.

C'est un Jacopo del Cassero, ancien podestat de Bologne, qui, poursuivi par les émissaires du marquis de Ferrare, son ennemi implacable, fut atteint et poignardé au milieu des marais du Padouan, dans les roseaux où il s'était caché. — C'est un Buonconte, fils du comte de Montefeltro que nous avons vu puni au XXVIIe chant de l'Enfer. Buonconte fut tué à Campaldino, où Dante, à peine âgé de 16 ans, avait combattu dans les rangs des Guelfes vainqueurs. Il raconte ici que, blessé à mort, il était tombé en invoquant le nom de la reine du ciel, et que l'ange des ténèbres, furieux de ce que son âme lui échappait à cause d'une seule larme, *per una lagrimetta*, voulut au moins disposer de son corps, qu'il entraîna, en soulevant un orage, dans l'Arno débordé qui lui servit de tombeau. — C'est encore une noble dame de Sienne, la Pia, *son la Pia. Siena mi fè, disfece la maremma*. Elle périt en effet dans un château sur le bord de la mer, où son mari l'avait enfermée sur un soupçon d'adultère. Comment y a-t-elle perdu la vie? Celui là le sait, dit-elle, qui m'avait passé au doigt son anneau, gage de sa foi, *salsi che m'inanellata pria disposando m'avea con la sua gemma*.

CHANT VI.

Parmi les repentis de la dernière heure sont encore les Bennicasa d'Arezzo, les Tarlati, les Federigo Novello, les

Farinata, le comte Orso, qui tous ont péri de mort soudaine, accidentelle ou violente. Bennicasa n'avait pu, même à Rome où il était auditeur de Rote, éviter la vengeance de Ghin di Tacco, frère et oncle d'hommes qu'en qualité de podestat de Sienne il avait condamnés à mort. Ghin osa l'attaquer et le tuer, comme il siégeait sur son tribunal, et et ce fameux Ghin, surnommé le *brigand généreux*, fut bientôt appelé à Rome (qui le croirait?) par le pape Boniface VIII, qui le combla d'honneurs et de richesses.

Quant à Tarlati et à Federigo, la rivalité de deux familles d'Arezzo, les Tarlati et les Bostoli, fut ce qui causa leur mort. Celle de Farinata, tué dans une de ces querelles intestines que l'état des villes d'Italie, de Pise surtout, rendait alors si fréquentes, n'aurait eu rien qui méritât une mention spéciale du Dante, sans un fait qui la suivit, et qui fait avec les mœurs de cette époque un contraste bien remarquable. Le père de ce Farinata, entré par suite d'un vœu dans l'ordre des frères mineurs, célébra lui-même le service funèbre de son fils, conduisit ses obsèques, et après avoir exhorté ses parents à ne pas venger sa mort, baisa publiquement la main du meurtrier.

Des dix ombres que nous avons dit avoir été remarquées par Dante, il n'en reste plus que deux à signaler, Pierre de la Brosse, et Sordello. — Pierre de la Brosse, ancien barbier de saint Louis, premier ministre et favori de Philippe-le-Hardi, fut pendu en 1276, sur une fausse accusation de la Reine Marie de Brabant, à ce que notre poète lui fait dire ou du moins fait entendre « *e qui proveggia la donna di Brabante, si chè però non sia di peggior greggia.* » Aussi qu'elle songe à cette reine que le Brabant donna à la France. Qu'elle craigne d'aller en pire compagnie, grossir le troupeau des boucs tandis qu'elle peut encore l'éviter, *mentre è di quà!* — Marie de Brabant, deuxième femme

de Philippe-le-Hardi, mourut la même année que Dante, en 1321.

Quant à Sordello, qui se tenait seul à l'écart, ce fut un poète provençal qui florissait vers le milieu du XIIIe siècle. Né à Goïto, près de Mantoue, il fut attaché longtemps à Raymond Béranger, dernier comte de Provence, de la maison des comtes de Barcelone. Qu'il ait ou non péri de mort violente, on voit que Dante l'a mis en ce lieu, pour amener une rencontre entre lui et Virgile. Au nom seul de Mantoue, leur patrie commune, ils se jettent dans les bras l'un de l'autre; et de cette pieuse fraternité de deux enfants de l'Italie, qui se font fête avant de s'être demandé leurs noms, Dante tire le sujet de cette fameuse apostrophe, devenue classique : *ahi serva italia !* où se répand l'âme du patriote, où se fait sentir le fiel amer qui remplit le cœur de l'exilé, où éclate une ironie si poignante contre Florence, livrée sous le nom du pape au parti français.

CHANT VII.

Sordello s'offre à conduire nos voyageurs aussi loin qu'il lui est permis de le faire, les âmes du Purgatoire pouvant dans certaines limites aller où il leur plaît. Comme le soir approche, et qu'il est défendu de monter pendant la nuit, Sordello les conduit dans une retraite où le roc se creuse en un vallon émaillé de fleurs. Là des ombres assises sur l'herbe, chantent le *Salve regina* réservé par l'église pour la fin du jour. Ce sont de grands personnages, des rois et des princes, morts aussi sans confession, et que le repentir a réconciliés directement avec Dieu. La place particulière qu'ils occupent, après ceux qui ont péri de mort violente ou accidentelle, doit faire penser que le poète a voulu en faire une quatrième catégorie, distinguée

des autres en ce qu'ils ont été distraits du soin de leur salut par l'ambition ou d'autres pensées mondaines. Le choix qu'il en fait marque encore les regrets et les rancunes du florentin, resté fidèle au parti des Blancs; il se rapporte à la situation de l'Italie, à son asservissement dont le Dante semble uniquement préoccupé.

En effet, il place d'abord en ce lieu les princes par qui l'Italie aurait pu être sauvée: Rodolphe de Hapsbourg, Empereur d'Allemagne, qui pouvait, dit-il, guérir les plaies de la péninsule, *poteà sanar le piaghe, ch'hanno italia morta*, si de vastes entreprises ne lui avaient fait négliger cette haute mission ; Ottocare, roi de Bohême, archiduc d'Autriche, qui, s'il n'avait été vaincu par Rodolphe, aurait porté remède au mal; et Wenceslas son fils qui, bien inférieur à Ottocare, se plongea dans le luxe et l'oisiveté.

Dante nomme ensuite plusieurs princes qui causèrent ou accrurent les maux de l'Italie: il n'ose pas remonter jusqu'à saint Louis dont le frère, Charles d'Anjou, avait ouvert l'Italie à la France, en prenant la couronne de Naples et Sicile; mais il reconnaît dans le vallon ce Charles d'Anjou; il y voit Philippe-le-Hardi et Henri de Navarre, qui s'étaient unis pour combattre la maison d'Arragon, établie en Sicile, et que Dante ménage comme rivale de la maison de France. Le parti français lui est si odieux que l'auteur des Vêpres Siciliennes, Pierre d'Arragon, a trouvé grâce devant notre poète qui, en le plaçant au Purgatoire, dit en propres termes qu'il ceignit ses reins de sagesse et de vertu « *d'ogni valor portò cinta la corda* » et le plaint seulement d'avoir eu deux fils peu dignes de lui, Jacques et Frédéric, par qui faillit être perdu le fruit des Vêpres Siciliennes. On oublie cette injuste partialité du Dante, on lui pardonne d'avoir dit de Philippe-le-Hardi qu'il était

mort en fuyant et en déshonorant les lys, *disfiorando'l giglio*, d'avoir appelé Philippe-le-Bel le mal de la France, *il mal di Francia*, en lui-reprochant sa vie impure et souillée de vices, *vita viziata e lorda*, lorsqu'on songe qu'il voyait en eux les auteurs de ses infortunes sans remède, lorsqu'on lit surtout ses beaux vers sur les enfants dégénérés :

> Rade volte resurge per li rami
> L'umana probitade, e questo vuole
> Quei che la dà, pur che da lui si chiami.

Rarement l'humaine probité renaît de la tige où elle a fleuri. Ainsi l'a voulu celui qui la donne, pourvu qu'on ait recours à lui pour l'obtenir.

CHANT VIII.

Descendus au fond du vallon, nos pélerins y trouvent encore Nino et Conrad di Malaspina. Nino, jadis magistrat suprême en Sardaigne, se recommande aux prières de sa fille Jeanne, et ne compte point sur celles de sa femme, qui a changé son voile de deuil contre les parures d'un nouvel hymen. « Son exemple, dit Nino, apprendra ce que vaut et dure un amour de femme, *quanto in femmina fuoco d'amor dura*. C'est un feu qui s'éteint dès que l'œil et la main cessent de l'entretenir, *se l'occhio o'l tatto spesso no'l raccende*. — Malaspina demande à Dante des nouvelles de sa maison, et celui-ci paie par un magnifique éloge l'hospitalité qu'il doit recevoir d'un de ses descendants, *non si sfregia del pregio della borsa et della spada ;* à quoi Conrad répond : « avant sept ans, tu éprouveras toi-même si tu as bien jugé ma race. »



CHANT IX.

Vers la fin de la nuit, peu de temps avant l'aube, Dante endormi dans le vallon a vu en songe un aigle aux ailes d'or, qui, s'élançant du sommet du mont Ida, le saisissait dans ses puissantes serres et l'emportait jusqu'à la sphère du feu. Il lui a semblé qu'ils brûlaient tous deux dans cet ardent foyer, et il s'est éveillé. — En ouvrant les yeux, il se trouve, sur les huit heures du matin, dans une partie plus haute de la montagne. Sordello et les autres ombres ne sont plus avec lui. Virgile seul est resté, Virgile qui lui raconte que, pendant son sommeil, une sainte dont il a déjà ressenti l'appui tutélaire, Lucie est descendue tout-à-coup du ciel, et l'a emporté dans ses bras jusqu'en ces lieux. Une brèche, indiquée par la sainte, leur donnera accès dans la montagne. Nos pélerins sont enfin arrivés au seuil du Purgatoire proprement dit. Ils en voient la porte pratiquée dans l'ouverture qui leur a été signalée. On y accède par par trois degrés, y compris celui qui forme le seuil et sur lequel reposent les pieds d'un ange au visage brillant, au vêtement couleur de cendre, double symbole de zèle et d'humilité, qui se tient assis et porte une épée nue à la main. Des trois degrés le plus bas est de marbre blanc, le second est formé d'une pierre toute crevassée, le troisième est de porphyre. Dante s'incline, et frappant trois fois sa poitrine, il se jette aux pieds de l'ange qui lui trace au front, avec la pointe de son glaive, sept fois la lettre P, c'est-à-dire les stygmates des péchés capitaux. « Il faudra, lui dit-il, que ces taches soient effacées à mesure que tu monteras. » A ces mots, il tire de dessous sa robe les deux clés que saint Pierre lui a remises en lui disant qu'il valait mieux se tromper en ouvrant qu'en fermant la porte mal à propos. La porte a deux serrures. L'ange applique à

l'une la clé d'argent, qui figure la doctrine du casuiste ou *l'examen*, à l'autre la clé d'or, qui figure l'autorité du confesseur ou *l'absolution*. L'on comprend d'après cela qu'il suffit qu'une des deux clés ne tourne pas bien dans la serrure, pour que la porte reste fermée — *quandunque l'una d'este chiavi falla, che non si volga dritta per la toppa, non s'apre questa calla.*

Mais elle s'ouvre ici pour donner accès à nos pélerins. Elle s'ouvre avec un grand bruit, auquel succède une douce musique. C'est le chant du *Te Deum* qui se fait entendre sous les degrés de l'escalier où s'engagent Dante et Virgile, avertis par l'ange qu'ils ne doivent pas regarder en arrière.

Arrêtons-nous quelques instants avec eux sur la dernière marche, et avant de mettre le pied dans ce Purgatoire dont les abords nous ont paru hérissés d'obstacles, embrassons d'un coup d'œil ce domaine ouvert enfin à leurs pérégrinations. Dante est un habile machiniste, il faut étudier la savante ordonnance de son poème.

Le Purgatoire, comme l'a déjà dit Caton d'Utique, est partagé en sept royaumes, suivant la distinction bien connue des sept péchés capitaux qui imposent à la pénitence autant de stations, à divers étages de la montagne. Ces stations ont lieu sur des plate-formes coupées dans la montagne même, et décrivant autour d'elle des cercles de moins en moins larges, à mesure qu'on s'élève. Des escaliers taillés dans le roc conduisent de l'une à l'autre, sinueux d'abord, se redressant ensuite, mais toujours étroits et raides. On gravit les premiers avec de grands efforts ; mais plus on monte, et plus on se sent dégagé, plus la marche devient légère. C'est qu'ici, à l'inverse de ce que nous avons vu dans l'Enfer, où les crimes et les

peines s'aggravent jusqu'au centre de l'abîme, on passe au contraire des plus grandes fautes aux moindres en tendant vers la cime.

Le système des épreuves se rapporte donc ici aux sept péchés capitaux ; mais ceux-ci, chose digne de remarque eu égard à leur gravité relative, qu'on devrait croire indépendante du temps et des circonstances, ne se présentent point dans l'ordre adopté aujourd'hui par les catéchistes qui les classent ainsi, comme tout le monde sait, à partir du plus grave : L'orgueil, l'avarice, la luxure, l'envie, la gourmandise, la colère et la paresse ; tandis que Dante établit autrement son échelle : L'orgueil, l'envie, la colère, la paresse, l'avarice, la gourmandise et la luxure. On se souvient que ce dernier péché, séparé des goûts antiphysiques, est aussi le moindre de ceux qui reçoivent leur châtiment dans l'Enfer proprement dit. Il y a même un passage, où Dante nous dit expressément que d'autres offenses l'emportent sur la luxure en gravité. La paresse est sans doute moins odieuse ; mais on a vu qu'elle est expiée, dans son acception la plus grave, sous les noms de tiédeur, indifférence ou neutralité, en deçà de l'Achéron, dans le vestibule de l'Enfer.

Quoi qu'il en soit de ces qualifications, et encore qu'il puisse être curieux d'examiner si l'ordre des sept péchés capitaux n'a point varié depuis le moyen-âge, disons seulement ici sur quelle base rationnelle Dante a établi le sien. On voit au 17e chant qu'il le fonde sur une théorie métaphysique de *l'amour* considéré comme le principe de l'activité humaine : L'amour ne peut avoir pour objet que le bien ou le mal. Tourné au mal, c'est-à-dire à ce qui nuit au prochain, il engendre l'orgueil, l'envie et la colère (ce sont les trois premiers péchés capitaux et les plus graves). Tourné au bien, il pèche par défaut ou par excès ; par dé-

faut, s'il ne s'attache pas assez aux vrais biens, et il dégénère alors en paresse ; par excès, lorsqu'il va jusqu'à la poursuite des faux plaisirs, et il donne naissance à l'avarice, à la gourmandise et à la luxure. C'est donc l'amour mal entendu du bien, restreint en deçà ou porté au-delà de ses limites, qui produit toujours et dans cet ordre les quatre derniers péchés capitaux, savoir la paresse, l'avarice, la gourmandise et la luxure.

Mais en voilà bien assez sur ce point, qui nous a paru important, parce qu'il tient à la structure même du Purgatoire, objet de cette seconde partie de la divine Epopée. Achevons de parcourir d'un coup d'œil général les ressorts principaux employés par Dante pour la marche de son poème fantastique. On retrouve ici d'ingénieuses machines. et une symétrie parfaite comme dans l'Enfer, mais avec moins de variété peut-être. C'était l'écueil du sujet que le génie inventif du poète n'a pu tout-à-fait éviter.

Ainsi les stations des pénitents offrent toutes une disposition pareille, une plate-forme ou balcon circulaire, et un escalier taillé dans le roc. Au pied de chaque escalier se tient un ange, devant qui Dante se présente après avoir parcouru chacune de ces plate-formes. A mesure qu'il s'est purgé d'un des péchés capitaux, en visitant celle des stations où l'on s'en purifie par de saintes épreuves, l'ange commis à cette station lui efface du bout de son aile, avant de lui donner accès à l'étage supérieur, une des lettres P qui ont été gravées sur son front. Il le salue en même temps d'une des sept béatitudes, qui consiste dans la vertu opposée au vice dont il a perdu la souillure. Au sortir de l'enceinte des orgueilleux, l'ange lui dit : *Beati pauperes spiritu*. Après avoir visité les envieux, il entend ces paroles : *Beati misericordes*. L'ange préposé à la station où l'on se

purge du péché de la colère, lui donne son *exeat* par ces mots: *Beati pacifici...* et ainsi de suite.

Notons que parmi les péchés capitaux il en est qui impliquent l'excès contraire. L'Enfer nous a offert de cela plusieurs exemples, et l'on en trouve aussi quelques-uns dans le Purgatoire, où les prodigues et les avares sont soumis aux mêmes épreuves. Entre ces deux excès brille une vertu: *in medio stat virtus.* Or cette vertu, pour l'édification du pélerin, est toujours mise en relief, afin d'inspirer plus d'horreur des vices qui lui sont opposés: Il faut que l'orgueilleux voie et entende des exemples d'humilité; qu'à l'envie la charité s'offre sous plusieurs faces, à la colère la mansuétude, à la paresse le zèle, aux avares la générosité, aux gourmands la tempérance, aux impudiques la chasteté.

Remarquons encore qu'on ne se lave point, dans une seule station d'épreuves et par la plus forte peine, comme dans notre législation moderne, de toutes les souillures contractées pendant la vie. L'expiation est ici graduelle, successive; et comme la justice divine veut être satisfaite en tout point, un pénitent pourrait être arrêté sur chaque plateforme, s'il avait été souillé de tous les vices. Nous verrons Stace retenu d'abord parmi les âmes tièdes ou paresseuses, puis avec les prodigues au cercle de l'avarice, jusqu'à ce qu'une secousse de la montagne et des cris d'allégresse annoncent la fin de ses épreuves et son essor vers les cieux.

Tels sont les ressorts dont le poète fera usage dans la suite de son drame jusqu'au paradis terrestre, auquel sont consacrés les six derniers chants du Purgatoire. Pour animer la scène, il fera comme toujours parler les Ombres, mais en y joignant le langage muet de la sculpture, les

voix de personnages invisibles, et même de merveilleuses visions. Là vraiment est la partie dramatique du poème. Combien d'hommes de son temps et des siècles passés il nous fera passer en revue, puisant à pleines mains dans l'histoire et la fable ! Nous trouverons encore en lui un théologien profond et un savant astronome, le disciple de saint Thomas et le sectateur du système erroné qui depuis a fait place à celui de Copernic. La théologie, réservée surtout au *Paradis*, lorsque, sur les pas de Béatrix, Dante parcourra les sphères célestes, la théologie se fait jour ici autant que les lieux et la matière le permettent. Aucun moment n'est perdu par le poète, et tout en montant les degrés qui conduisent d'une plate-forme à l'autre, Dante et Virgile traiteront quelquefois des questions théologiques, aussi curieuses qu'intimement liées à la marche du poème. Enfin le soin de fixer l'heure presque à chaque étape du voyage, dans un lieu sis à l'antipode de la ville de Jérusalem, qui elle-même est dans une position géographique autre que celle de l'Italie, exige des concordances astronomiques difficiles à saisir, et que notre poète aime à multiplier. Il en résulte, à travers quelques obscurités provenant moins du style que des systèmes eux-mêmes, aujourd'hui condamnés à l'oubli, que nos pélerins ont passé quatre jours et trois nuits dans le Purgatoire. Ils ont employé trois journées à le parcourir jusqu'à la porte du Paradis terrestre, où ils sont entrés le quatrième jour. Dans le *Paradis*, chose à remarquer, le temps ne se mesure plus.

Le Drame, *la divina commedia*, recommence et la toile se lève à huit heures du matin sur la première plate-forme, où se purge le péché d'orgueil. Soyons attentifs.

CHANT X.

Nos pélerins, se tenant éloignés du bord extérieur, longent la paroi de la montagne, qui est ici en marbre blanc enrichi de sculptures. Ces bas-reliefs, travaillés avec un art qui ferait honte à la nature elle-même, *natura gli avrebbe scorno*, leur offrent plusieurs exemples d'humilité tirés tant du nouveau que de l'ancien Testament et de l'histoire profane : c'est la salutation angélique; c'est David dansant devant l'arche, plus et moins que roi, *più e men che rè*, dans cette occasion; c'est enfin Trajan daignant s'arrêter aux prières d'une pauvre veuve, qui lui barre le passage en lui demandant justice du meurtre de son fils; Trajan, qui pour ses grandes vertus fut tiré de l'Enfer, quoique payen, à la prière de saint Grégoire, suivant une tradition constatée par ces vers du Dante « *Lo cui gran valore mosse Gregorio alla sua gran vittoria.* » Ici les deux interlocuteurs ont un dialogue vif, rapide, exprimant des passions successives, que le marbre ne pouvait traduire dans une scène unique, quoique Dieu lui-même eût produit ces paroles visibles, *esto visibile parlare*. Le merveilleux a ses bornes; il n'admet pas les choses contradictoires, et il faut entendre que nos pélerins suivent ce dialogue de Trajan et de la veuve dans une série de bas-reliefs.

CHANT XI.

Les orgueilleux qui satisfont ici à la justice divine, apparaissent ensuite marchant à pas lents et courbés sous des blocs énormes. Le poète met dans leur bouche une paraphrase du *pater noster*, et il nous montre, dans quelques personnages choisis à dessein, le triple orgueil de la puis-

sance, des arts et des lettres. — Humbert, comte de Santafior, et Salvani le provençal, gémissent de leur tyrannique arrogance envers les Siénois. Salvani serait même encore au pied de la montagne, pour s'être repenti à la dernière heure, s'il n'avait dans sa vie un beau trait dont la justice divine lui a tenu compte. Il fit une chose dont la pensée toute seule fait frissonner: il s'abaissa jusqu'à mendier, sur la place publique de Sienne, la rançon de son ami captif. Mendier!... Dante connaîtra un jour cette humiliation.

Dans les arts, un homme s'est enivré de sa gloire, c'est Oderisi d'Agobbio, peintre fameux d'enluminures, qui reconnaît Dante son contemporain. Il se montre bien désabusé, car il lui cite son propre élève, Franco Bolognese, qui lui est maintenant préféré, et le Giotto qui jouit aujourd'hui de la vogue, *ora ha Giotto il grido*, dans la peinture où Cimabuë s'était cru sans rival; et les deux Guido, dont l'un a surpassé son devancier dans l'art d'écrire, et qui sera lui-même surpassé par tel qui peut-être est déjà né. « Toi-même, Dante, ajoute Oderisi, quand tu mourrais chargé d'années, on ne parlera pas plus de toi dans mille ans que si tu étais mort à la mamelle, » *che fama avrai tu più... pria che passin mill' anni?* »

CHANT XII.

Après cette leçon de modestie, que Dante se fait donner comme pour rabattre ses pensées ambitieuses, leçon contre laquelle protestent cinq cents ans écoulés depuis, et la grande figure du poète rayonnante à travers les siècles, il continue de faire avec Virgile le tour de la plate-forme, où d'autres enseignements l'attendent. Il trouve gravés

sur la pierre même qu'il foule aux pieds les plus célèbres et les plus funestes effets de l'orgueil : l'ange rebelle précipité du ciel, Briarée frappé de la foudre et couvrant la terre de ses cent bras, les géants vaincus par Jupiter qui les contemple entouré de la Cour céleste, Nembrod éperdu au pied de la tour de Babel, la fière Niobé, Saül, Arachné, Roboam, Cyrus, Holopherne et la superbe Troie réduite en cendres. Ces exemples accumulés, ces faits puisés à toutes les sources de l'histoire, empruntés même à la mythologie, suivant l'usage du poète, achèvent l'instruction du pélerin. Il a vu la joie des humbles, le châtiment des superbes endurcis, les épreuves des hommes de son temps, guerriers, artistes, écrivains, que l'orgueil a égarés et failli perdre. En s'éclairant sur ce vice, il en a purgé son âme, et s'est rendu digne de s'élever à la seconde plate-forme, où s'efface par la pénitence un vice presque aussi odieux, l'envie.

CHANT XIII.

L'aspect de ces lieux, tristes, arides et n'offrant partout qu'une pierre livide et nue, sans aucun vestige de sculpture, est bien d'accord avec les souillures contractées par ceux qui les habitent. Les passions mauvaises, comme l'a bien senti le poète, ont toujours deux moyens d'amendement : la vue de leurs propres effets, et par contraste, le spectacle des vertus contraires. « *Lo fren vuol esser del' contrario suono.* » Ici encore des exemples, la vertu opposée à l'envie, des actes de bienveillance et de charité, frappent d'abord notre pélerin parvenu à la seconde station du Purgatoire. Des esprits invisibles passent rapidement devant lui, et l'invitent au banquet de l'amour divin par des paroles qui lui rappellent Marie aux noces de Cana, Pylade

voulant périr en Tauride sous le nom d'Oreste, et Jésus-Christ ordonnant d'aimer ceux qui nous haïssent. Dante et Virgile entendent ces voix qui leur arrivent comme de chaudes et vivifiantes émanations. Ils voient ensuite les envieux assis contre la paroi de la montagne, et se soutenant l'un l'autre, épaule contre épaule, comme des aveugles sous les porches des églises. Ils sont aveugles en effet, ayant les paupières cousues et tellement rapprochées qu'elles ne peuvent donner passage qu'à leurs larmes. Ils portent des cilices et des manteaux de couleur livide, comme tout ce qui les entoure. Comme les aveugles, ils crient : sainte Marie, priez pour nous.

La première de ces ombres pénitentes, qui se donne à connaître, est une femme dont le cœur fut dévoré d'envie. La Sapia, noble dame de Sienne, avait fait éclater sa joie d'une bataille perdue par ses concitoyens qui l'avaient exilée. Elle avait demandé à Dieu cette défaite, vœu impie conçu par un cœur plein de fiel. — A ce récit, Dante dont l'âme a été rarement effleurée par l'envie, *poch' è l'offesa fatta con l'invidia*, s'accuse d'avoir plutôt péché par orgueil.

CHANT XIV.

Interpellé par un autre pénitent, Guido del Duca, qui lui demande son nom, « je suis né, répond Dante, sur les bords de l'Arno, que cela vous suffise ; mon nom jusqu'à ce jour a fait peu de bruit, *che'l nome mio ancor molto non suona.* Ce Guido, issu des comtes de Brettinore, dans la Romagne, s'échauffe au seul nom de l'Arno, et fait une longue imprécation contre toute la vallée arrosée par ce fleuve, contre le Cazentin dont il compare les grossiers habitants à des pourceaux, contre Arezzo dont tous les ci-

toyens sont des roquets grondeurs, contre Florence où hurlent des chiens changés en loups, contre les Pisans qui ont la ruse et la fourbe du renard.

Dante, par la voix de Guido del Duca, continue d'exhaler ses ressentiments personnels qui s'étendent à tout le val d'Arno. Il donne à Guido pour compagnon d'épreuves Rinieri da Calboli, afin de stigmatiser un homme encore vivant qui lui a fait beaucoup de mal, un petit-fils de ce dernier, Fulcieri qui fut podestat de Florence en 1302, c'est-à-dire l'exécuteur des vengeances du parti des Noirs, et l'auteur ou le continuateur du bannissement du Dante. Aussi comme il flagelle ce Fulcieri qui fait, dit-il, aux Florentins une chasse terrible, qui met leurs têtes à prix et vend leur chair toute vive, *vende la carue loro essendo viva*, qui laisse Florence en tel état que de mille ans elle n'aura point réparé ses pertes. — La colère du proscrit s'exhale encore, et toujours par la bouche de Guido, en éloquentes apostrophes à la noblesse de cette partie de l'Italie, où les races antiques dégénèrent, où les noms restés purs s'éteignent sans postérité, où de puissantes maisons n'ont que des héritiers indignes d'elles, et laissent des artisans s'élever ailleurs et faire souche de noblesse « *quando in Bologna un fabbro si ralligna.* »

Après cette digression, où se décèlent peut-être, à côté d'un patriotisme véritable, les mécomptes amers du patricien humilié, le poète nous ramène aux expiations du péché d'envie. Nos pélerins prennent congé des aveugles, et bientôt des voix, éclatant comme la foudre à leurs oreilles, leur jettent successivement ces mots : « *anciderammi qualunque m'apprenda,* » ma vie est à celui qui pourra m'atteindre. — Je séchai d'envie et fus changée en pierre. » — Caïn et Aglaure, l'Histoire sainte et la Fable ont fourni encore ici les derniers enseignements du poète. Il est trois

heures après-midi. Dante et Virgile sont introduits par l'ange dans l'escalier qui conduit à la troisième station du Purgatoire.

CHANT XV.

Avant d'arriver à cette région où la colère se purifie et s'amende, ils s'entretiennent encore en montant les degrés du mal qui ronge le cœur des envieux.—D'où dérive ce mal, demande le Dante toujours occupé de remonter aux causes? Vient-il, comme l'a dit Guido tout-à-l'heure, de ce que les hommes aspirent à des biens dont on ne saurait jouir sans partage, *ov'è mestier di consorto o divieto*, à des biens qui s'amoindrissent à raison des parties prenantes, *dove per compagnia parte si scema?* Mais est-ce qu'il peut y en avoir d'autres ! — Oui, répond Virgile, il en est un qui croît et se multiplie à mesure qu'il se répand, qui se prodigue sans s'affaiblir, qui s'enrichit de ses largesses mêmes; il émane de Dieu, source éternelle de tout ce qui est bon, foyer d'amour intarissable, où tous les Saints viennent puiser, où tous les cœurs s'embrasent de feux qu'ils se renvoient de l'un à l'autre, réfléchis comme dans un miroir; mais il ne se prodigue ainsi qu'à ceux qui en sont avides, *corre ad amor, come a lucido corpo raggio viene.*

Satisfait de cette réponse, qui ne laisse à l'envie aucune excuse, Dante avait mis le pied sur la troisième plate-forme. Ici les exemples de mansuétude, qui doivent rendre la colère plus haïssable, s'offrent non plus à ses yeux ou à ses oreilles, par l'entremise du ciseau ou de la voix, mais à son imagination, où se peignent dans une sorte de vision soudaine, *in una visione estatica*, des objets merveilleux : Marie et Jésus, au moment où celui-ci, retrouvé dansle temple

à l'âge de 12 ans, reçoit de sa mère une douce réprimande; Pisistrate qui, maître à Athènes, apprenant que sa fille a été embrassée publiquement par un jeune audacieux, refuse de venger cette injure et signale sa bonté par ces paroles célèbres : « Que ferons-nous à qui nous fait du mal, si nous châtions qui nous aime »; le jeune diacre Etienne, au moment où, lapidé par des hommes furieux, il demande pardon pour ses bourreaux.

CHANT XVI.

Dante, frappé de ces visions, n'avait cessé de marcher les yeux fermés, et d'un pas incertain comme un homme pris de vin ou de sommeil. Tout-à-coup il se trouve au milieu d'une fumée épaisse, qui lui permet à peine de voir ceux qui se meuvent dans son atmosphère. Ce sont les hommes qui se rachètent du péché de la colère. L'un deux, Lombardo Marco, qui fut un gentilhomme vénitien, de noble cœur mais irascible, se fait connaître et dit qu'ayant été versé dans les affaires du monde, il a toujours aimé la probité à laquelle personne aujourd'hui ne vise, *del mondo seppi, e quel valore amai, al quale ha or ciascun disteso l'arco.* A cette pensée, qui déjà lui a été plusieurs fois offerte, de la corruption croissante des hommes, Dante veut s'éclairer sur une question, qui de son temps partageait les esprits : Le mal émane-t-il des cieux, ou s'engendre t-il sur la terre? La faute en est-elle aux astres ou à l'homme ? La réponse de Marco est une de ces digressions où se plaît notre poète, et où se reflète la métaphysique de son temps :

« L'influence des cieux sur les actions humaines ne saurait être niée, *lo cielo i vostri movimenti inizia ;* mais cette influence détruirait le libre arbitre, si elle n'était combattue

par la lumière intérieure et par la volonté. L'âme a été créée pure et ignorante ; mais toujours attirée vers le plaisir, elle s'attache aux biens faux et périssables avec une ardeur qui ne peut être contenue que par des lois. La corruption vient du mépris de ces lois. Là grande cause de la perversité croissante des hommes est donc dans l'abaissement de l'Empire devant le Sacerdoce, dans la confusion des deux pouvoirs, du glaive et de la houlette réunis enfin au Saint-Siége. Celui-ci n'est pas assez fort pour maintenir l'autorité des lois, *pastor che precede ruminar può, ma non ha l'unghie fesse.* — Ici se place une invective éloquente sur l'usurpation du pouvoir universel par l'Eglise. Ce morceau a été traduit par Voltaire en beaux vers qu'on nous saura gré de rappeler :

Jadis on vit dans une paix profonde
Des deux soleils les flambeaux luire au monde,
Qui, sans se nuire éclairant les humains,
Du vrai devoir enseignaient les chemins,
Et nous montraient de l'aigle impériale
Et de l'agneau les droits et l'intervalle.
Ce temps n'est plus, et nos cieux ont changé.
L'un des soleils de vapeurs surchargé,
En s'échappant de la sainte carrière
Voulut de l'autre absorber la lumière.
La règle alors devint confusion,
Et l'humble agneau parut un fier lion
Qui tout brillant de la pourpre usurpée
Voulut porter la houlette et l'épée.

Voilà, continue Marco, pourquoi Florence et les pays qu'arrosent le Pô et l'Adige en sont venus à ce point de dépravation et de perversité générale. Je n'en excepte que trois vieillards, miroirs de la vertu antique, Currado da Palazzo, le bon Girard, et Guido da Castel surnommé le candide lombard.

CHANT XVII.

Après ce foudroyant anathème, Marco, averti par la fumée qui s'éclaircit de l'approche de l'ange commis à la quatrième porte, prend congé des deux pélerins. Mais à peine Dante, resté seul avec Virgile, a-t-il fait quelques pas, que de nouvelles visions l'assiégent, et lui montrent, par des tableaux saisissants, les funestes effets de la colère. — Il voit Procné s'immolant elle-même dans ses enfants pour se venger d'un indigne époux; il voit Aman attaché à cette croix, que sa fureur avait dressée pour les Juifs; Aman qui élevait un front superbe et ardent de courroux, *un crocifisso dispettoso e fiero*. Il voit la reine Amate furieuse de la victoire d'Enée, et s'ôtant la vie pour ne pas subir le vainqueur de Turnus. « O ma mère, s'écrie Lavinie, *perchè per ira hai voluto esser nulla*, pourquoi la colère a-t-elle armé vos mains contre vous-même? » — Sur cette quatrième terrasse où se retrempent les paresseux, leurs épreuves se continuent même pendant la nuit, comme s'ils devaient racheter ainsi tant de journées perdues. Elles auront pour témoins nos voyageurs, dont la nuit suspend la marche ascendante mais n'arrête point les investigations. C'est la première station qu'ils auront visitée presque tout entière en l'absence du soleil.

Avant l'arrivée des pénitents, et pendant cette halte forcée des deux pélerins, le poète s'arrête quelque temps avec eux pour, à propos de la paresse opposée à l'amour du bien, montrer que l'amour, (perverti sans doute,) est la racine des sept péchés capitaux qui s'effaçent dans le Purgatoire. Nous avons vu comment et dans quel ordre s'opère cette filiation. La théorie du poète lui sert à bien marquer ce qu'il a fait et ce qu'il lui reste à faire, à

montrer qu'après l'orgueil, l'envie et la colère, après la paresse qu'il va dépeindre, l'avarice, la gourmandise et la luxure offriront une dernière matière à ses tableaux.

CHANT XVIII.

Dans l'exposition de sa doctrine, il combat deux erreurs. La première consiste à dire que l'amour est toujours bon en soi, ayant pour objet les choses créées que Dieu a faites bonnes, *et vidit quia erat bonum*. Il distingue ave raison leur nature de l'usage qu'on en fait. La seconde erreur tend à ôter à l'homme la responsabilité de ses fautes sur ce que *l'amour*, d'où elles dérivent toutes, a son mobile dans les objets extérieurs. Il prouve qu'aux instincts primordiaux, qui déterminent ses appétits, se joignent dans l'homme une *lumière* intérieure qui les discerne, et une *volonté* qui leur commande. Cette volonté constitue la liberté humaine, dont les anciens ont fait la base de la morale, et que la théologie a nommée libre arbitre.

Ce grave entretien se prolonge jusqu'au milieu de la nuit. Alors Dante et Virgile, toujours arrêtés sur la plate-forme, entendent derrière eux un bruit de gens qui courent en poussant des sanglots et en jetant des cris. Ce sont les *paresseux* qui rachètent ainsi leur indifférence pour la vertu et la rareté de leurs bonnes œuvres. Poussés par une force irrésistible, ils ne peuvent s'arrêter. Deux d'entre eux paraissent en tête et les entraînent en avant. Deux autres les aiguillonnent par derrière. Les premiers activent leur zèle en citant à haute voix des exemples de diligence : la fuite en Egypte, l'incroyable célérité de César traversant la Gaule comme l'éclair, et courant de Marseille en Espagne. Ceux de l'arrière-garde gourmandent les traînards, et font



retentir à leurs oreilles des exemples contraires: « Songez, leur disent-ils, aux Hébreux qui passèrent la mer Rouge, et, par leur faute, moururent sans avoir vu le Jourdain! Songez aux compagnons d'Enée, à qui le cœur manqua pour suivre leur chef jusqu'au but glorieux de son voyage! » — Du sein de cette multitude, un pénitent, à qui Virgile s'était enquis de sa route, lui avait confessé en courant son indolence. Abbé de Saint-Zénon, Dom Gérard avait eu pour successeur un bâtard d'Albert de la Scala, Seigneur de Vérone. Le poète saisit l'occasion de reprocher à cet Albert, dont il avait eu à se plaindre et qui vivait encore, d'avoir par un abus de sa puissance grevé son monastère d'un bâtard contrefait de corps, et plus disgracié d'esprit, *figlio mal del corpo entero e della mente peggio, e che mal nacque.*

CHANT XIX.

Dépassé par cette bande tumultueuse, et demeuré seul avec son guide, Dante s'endort un peu avant la naissance du jour. Un songe le prépare aux derniers spectacles que lui réservent les stations supérieures de la montagne, par une belle et saisissante personnification des faux biens, auxquels s'attachent trois vices honteux, l'avarice, la gourmandise et la luxure, et qui ont peuplé les sommités du Purgatoire. — Une femme lui apparaît, bègue, louche et sans mains. Elle a les jambes torses et le visage blême, *di colore scialba.* Un regard de Dante corrige à l'instant toutes ces difformités. Elle chante, et Dante est ravi, demeure fasciné par la sirène qui égare les marins, qui a séduit Ulysse lui-même, et qui ose lui dire : Quiconque se livre à moi me quitte rarement; tant je l'enivre de délices, *qual meco s'ausa, rado s'en parte, si tutto'l appago.* Mais en face d'elle se dresse une autre femme ayant le port

d'une sainte, et telle qu'on représente la Sagesse. Par son ordre, Virgile, sans détourner les yeux de la sainte, saisit l'autre à la poitrine, qu'il découvre en déchirant ses vêtements. A l'aspect hideux de son ventre, aux fétides exhalaisons qui en sortent, Dante s'éveille, et apprend de Virgile qu'il a vu en songe la fée antique, *antica strega*, dont les victimes peuplent seules toute la région qui est au-dessus de leurs têtes. Initié par cette allégorie si claire, il franchit rapidement les degrés qui mènent à la cinquième plate-forme, ou gémissent les avares.

Grande est la foule qui se presse en ce lieu. Etendus la face contre terre, les pieds et les mains liés, immobiles, ils sont entassés sur le bord intérieur de la terrasse. Ils pleurent, et de leurs poitrines s'échappent, avec de profonds soupirs, ces paroles du Psalmiste: « Mon âme s'est attachée au sol, *adhæsit pavimento anima mea.* » — Le premier de ces avares, auxquels notre pélerin s'adresse, est le pape Adrien V, qui ne porta qu'un mois et quelques jours le manteau pontifical, fardeau si lourd que toute autre charge n'est que plume auprès de lui, *piuma sembran tutte l'altre some.* « Debout, mon frère, dit-il à Dante qui s'était agenouillé par respect, nous sommes tous ici serviteurs du Maître. »

CHANT XX.

Plus loin nos pélerins entendent un autre pénitent dont la voix, entrecoupée de sanglots, célèbre la pauvreté et la libéralité: la pauvreté, dans la mère du Sauveur et dans Fabricius; la libéralité, dans un saint évêque, Nicolas de Mira, qui écarta d'un pauvre homme la plus dangereuse tentation de la misère, en fournissant une dot à chacune de ses filles. Dante s'approche de ce pénitent, et lui pro-

met ses prières, s'il retourne au monde pour achever une carrière qui touche à son terme, *lo cammin corto di quella vita ch'al termine vola.* Il lui demande son nom, et en reçoit cette réponse aussi surprenante qu'inattendue. Elle choquera en France l'esprit national; elle donne plus d'un démenti à l'histoire. Voici en résumé cette célèbre et curieuse réponse : — Je suis Hugues-Capet; je dois le jour à un boucher de Paris, *figliuol fui d'un beccajo di Parigi*, et je fus la souche de cet arbre dont les mauvais fruits ont gâté toute la chrétienté. La couronne m'échut, quand il ne resta plus de la race royale qu'un rejeton enfoui dans le cloître, *renduto in panni bigi.* D'abord les princes de ma dynastie de peu de valeur furent inoffensifs, *poco valea ma non facea male;* mais alléché par cette dot de la Provence, qui devint le signal de leurs rapines, Charles d'Anjou, frère de Louis IX, a osé s'emparer de Naples, immoler le jeune Conradin, se défaire de saint Thomas lui-même, *ripinse al Ciel Tommaso per amenda.* Philippe-le-Bel a poussé Charles de Valois son frère contre Florence qui, attaquée avec les armes de Judas, en est restée blessée au cœur. Charles de Sicile, son héritier, battu et fait prisonnier à Messine, a trafiqué de sa propre fille, ô avarice infâme! et vendu la chair de sa chair au marquis de Ferrare. Enfin Philippe-le-Bel lui-même, nouveau Pilate, a osé mettre dans les fers le vicaire de J.-C, Boniface VIII, et porter ses mains cupides sur les templiers, *porta nel tempio le cupide vele.*

Telles sont les étranges invectives que Dante met dans la bouche du chef de la maison royale de France, qui l'appelle à venger ses propres injures, et stigmatise dans des princes de sa race les auteurs de la réaction qui s'est faite à Florence, et dont notre poète a été victime. Il termine par cette imprécation : « O mon Dieu! quand aurai-je la joie de voir votre vengeance? jusqu'à quand votre cour-

roux, se fiant sur elle, la laissera-t-elle endormie dans votre sein ? »

Après cette rencontre d'un aussi haut personnage se purgeant du péché d'avarice, après les exemples de pauvreté que le poète a mis dans sa bouche, on attend suivant son usage quelques noms d'avares fameux dans l'histoire et dans la fable. Mais il fait grand jour, et ces exemples, à la différence des autres, ne sont proclamés que pendant la nuit. « C'est alors, dit Hugues-Capet, que moi et mes compagnons de pénitence, nous accusons à haute voix, en signe de repentir, Pygmalion, Midas, et Polymnestor, l'hôte perfide et l'assassin du plus jeune des fils de Priam, et Crassus si riche et si dur ; nous accusons Acham qui, malgré la défense de Josué, cacha une partie du butin ; Héliodore envoyé par le roi de Syrie pour s'emparer des trésors du temple ; Ananias et Saphira frappés de mort pour avoir retenu partie de leur bien, devenu le patrimoine des pauvres. »

Nos voyageurs avaient quitté Hugues-Capet, et s'étaient remis en marche, lorsque tout-à-coup la montagne trembla sur sa base. Un immense cri se fit entendre, *gloria in excelsis*, cri d'allégresse qui retentit de toutes parts et semblait monter vers les cieux. Il annonce la délivrance d'une âme relaxée du Purgatoire et qui s'élève au séjour céleste. En effet, dans cette enceinte réservée aux avares, et qui retient aussi les prodigues, l'heure de la délivrance a sonné par un pénitent de cette dernière espèce, qui avait demeuré auparavant avec les paresseux.

CHANT XXI.

Stace (car c'est lui, et l'intervention de ce poète chrétien, imitateur de Virgile, était nécessaire au moment où celui-ci

va prendre congé du Dante), Stace aborde nos pélerins, et leur explique la cause de la secousse imprimée à la montagne. Le tonnerre et les orages, les vapeurs qui forment les volcans, ne s'élèvent pas au-delà du seuil du Purgatoire. C'est une force toute divine qui fait trembler la montagne, au moment où une âme purifiée prend son essor. Stace, baptisé secrètement et n'ayant pas osé confesser sa foi, est resté pour cette tiédeur 400 ans sur la quatrième plateforme. Il avait ambitionné le nom de poète, le plus beau de tous, celui *che più dura e onora*, et pour ceindre la couronne de myrte, il était passé de Toulouse, sa ville natale, à Rome, où il avait pris Virgile pour modèle. Inspiré par l'Enéide, sa nourrice, *laqual mamma fummi e fummi nutrice*, il avait chanté la guerre de Thèbes, et la mort l'avait surpris au milieu de son poème à la louange d'Achille. C'est, dit-il, du péché contraire à l'avarice qu'il s'est racheté par un millier de mois, *migliaria di lunari*, passés dans la cinquième station du Purgatoire. La main trop facile à s'ouvrir doit répondre de ses largesses.

La rencontre de ces trois poètes est touchante. Virgile n'est reconnu qu'à la fin de leur entretien, sur un signe indiscret échappé au Dante. Il s'était borné à lui dire qu'il était exclu pour jamais de la cour sainte, et à lui présenter Dante, son compagnon de voyage, comme une âme sœur de la sienne, *l'anima sua è tua e mia sirochia*, beau compliment pour notre poète, qui se l'adresse à lui-même avec une noble franchise, dans la conscience de sa valeur. Virgile avoit présenté aussi son compagnon comme destiné au Paradis, *co'buon convien che regni*, et en cela on pourrait s'étonner de la témérité du poète, si les beaux vers consacrés à des matières si hautes et si saintes, *si la Divina Commedia* ne lui servait de passeport assuré pour le ciel. Stace, dans son admiration constante pour Virgile, ayant dit qu'il serait resté volontiers un an de plus en Purgatoire

pour jouir de sa vue, Dante, après un jeu muet, s'écrie enfin autorisé par un coup d'œil de son guide : Le voici, votre Virgile !... Stace veut tomber aux genoux de son illustre maître qui l'en empêche, en disant : « N'abaisse point une ombre devant une ombre ! *che tu se'ombra e ombra vedi.* »

CHANT XXII.

Ils sont maintenant tous trois dans l'escalier qui conduit à la sixième plate-forme, où se purge la gourmandise et l'intempérance. Dante suivait modestement les deux autres. Il écoutait leur entretien sur la poésie, *sermon ch'a poetar mi davano intelletto.* Il entendait Stace faire honneur à Virgile de sa conversion à la foi chrétienne, et le remercier de l'avoir éclairé, à son insu, par ce beau vers : « *Magnus ab integro sæclorum nascitur ordo,* » et se complaire ensuite dans un magnifique éloge des premiers fidèles. Parvenus sur la sixième rampe, vers dix heures du matin, ils marchent en ayant toujours à leur droite, suivant l'avis qui leur a été donné, le bord extérieur de la montagne. Ils voient bientôt au milieu du chemin un arbre dont la tête élevée offrait la forme singulière d'un cône renversé. Cet arbre, couvert de beaux fruits, recevait sur ses branches touffues les eaux d'une source jaillissant de la montagne. Du sein du feuillage sort une voix qui défend d'y toucher, en citant des modèles de tempérance, en célébrant les hommes de l'âge d'or et l'antique simplicité des dames romaines, en nommant Daniel si sobre à Babylone, et Jean-Baptiste nourri de miel sauvage dans le désert, et Marie plus occupée des convives que d'elle-même aux noces de Cana. — Nos trois voyageurs passent outre, et ne tardent pas à être atteints par des ombres qui venaient derrière eux.

CHANT XXIII.

A l'aspect de ces pénitents pâles et décharnés, dont les yeux caves ressemblaient à des anneaux sans pierres, *Paren l'occhiaje anella senza gemme*, nos pélerins crurent voir des personnes deux fois mortes, *parean cose rimorte.* Ils pleuraient et chantaient. Dante est reconnu par l'un d'eux, mort quelques années auparavant, et qui avait été son ami, son compagnon de plaisirs et peut-être le complice de ses déréglements ; car il lui rappelle ce temps d'erreurs, dont le souvenir doit encore lui peser, *ancor fia grave il memoria presente.* Forese ne s'est repenti qu'à la dernière heure ; mais il doit aux prières de sa femme Nella d'avoir attendu peu de temps au pied de la montagne. Forese, attaché comme Dante au parti des Blancs, a eu pour frère Corso Donati, chef de la faction des Noirs, qui périt traîné par son cheval dans les rues de Florence, en voulant se soustraire à la fureur du peuple tourné contre lui. Cette fin tragique, arrivée en 1308, est présentée ici sous la forme d'une prédiction que Dante, adversaire de Corso Donati, met dans la bouche de son frère. Forese fait ensuite en quelques mots un éloge charmant de sa sœur la *Piccarda*, enlevée jeune à la terre, et mise au rang des bienheureuses, parce qu'elle fut, dit-il, aussi bonne que belle, *trà bella e buona non sò qual fosse più ;* et de là, par un contraste qui donne plus de relief au tableau, il s'élève contre l'impudeur des dames florentines qui, dans leurs parures immodestes, ne rougissent pas de se montrer en public la gorge découverte, *mostrando con le poppe il petto.* Il leur prédit des maux qui arriveront dans peu d'années, avant que l'enfant, qui s'apaise maintenant aux chansons de sa nourrice, ait senti poindre sur ses joues le premier du-

vet, *prima che le guance impeli colui che mò si consola con nanna.*

CHANT XXIV.

Quels sont les autres pénitents que la gourmandise a conduits en ce lieu d'épreuves? Forese en signale plusieurs; et ceux-ci, humbles et repentants, s'entendent nommer sans déplaisir, malgré les titres et le caractère qu'ils ont eus dans le monde, et qui leur rendent cette humiliation plus grande; car ces gourmands furent des princes de l'Eglise. C'est le pape Martin V, qui jeûne ici pour avoir trop aimé les anguilles de Bolsène, cuites dans du vin blanc. C'est un Boniface, archevêque de Ravennes qui, avec Ubaldino della Pila, subit une rude abstinence, et mâche à vide, *a voto usa le denti.* Forese leur montre encore un grand buveur, Narcisse de Forli, et un poète ami de la table, Buonagiunta de Lucques. Ce dernier avait eu connaissance des premières poésies du Dante qui, comme on sait, avait composé d'abord des sonnets et des *Canzoni* en vers italiens, *in rime volgari,* et c'est aussi en ce genre que Buonagiunta s'est exercé, mais avec moins de succès que notre poète, qui s'écarte ici de sa modestie ordinaire en se faisant décerner la palme par son rival. Buonagiunta explique pourquoi lui et d'autres rimeurs et faiseurs de sonnets en langue vulgaire, tels que le Notajo et Guittone sont restés dans un rang inférieur : c'est qu'ils n'ont pas écrit comme Dante sous la dictée de l'Amour. Tel est en effet l'avantage de ce dernier, qui révèle en ces termes le secret de son talent poétique : « Quand l'amour m'inspire je chante mes impressions, à mesure qu'elles se produisent. Amour dicte et sa voix intérieure trouve ainsi au dehors un interprète



fidèle, *quando amore spira, noto, e a quel modo che detta dentro vò significando.* »

Avant de s'éloigner, Buonagiunta fait une allusion au séjour que Dante doit faire à Lucques pendant son exil. Le poète, suivant son usage de consigner, sous forme de prédiction, les faits déjà accomplis de sa vie si éprouvée, veut bien nous confier ici un de ses souvenirs les plus intimes. Banni de Florence, il s'était arrêté quelque temps à Lucques, et s'y était épris d'une jeune fille nommée la *Gentucca*. Cette passion, que lui reprochera Béatrix au trente et unième chant, par ces paroles : « Tu devais prendre ton essor et t'attacher à moi sans attendre qu'une enfant, *pargoletta*, ou quelque autre objet aussi vain, aussi périssable, te portât de nouveaux coups, » cette passion, avait laissé dans son cœur quelques racines ; aussi se la fait-il prédire par Buonagiunta : « Elle est née, lui dit-il, mais elle n'a pas encore pris le voile des femmes, *non porta encor benda*, celle qui te rendra le séjour de Lucques agréable, si répréhensible que cette ville soit d'ailleurs. »

Demeurés seuls, nos pélerins rencontrent en chemin un second arbre, au vert feuillage comme le premier, et chargé de fruits délicieux. Mais ses rameaux ne s'abaissent point à la prière d'une foule de gens dont ils aiguisent la faim, et qui, rassemblés dessous, ne peuvent y atteindre. « Passez et n'approchez pas, dit une voix sortie du milieu des branches. L'arbre que vous cherchez, et qui perdit Eve, est dans une région plus haute ; » et la même voix gourmandait l'intempérance, en citant entre autres exemples fameux les Centaures ivres de vin et de fureur, et les Hébreux qui burent dans leurs casques, malgré la défense de Gédéon, et se rendirent ainsi indignes de le suivre. — Cette voix accompagne longtemps nos voyageurs qui poursuivent leur chemin, et arrivent enfin à la porte du septième

escalier. L'ange commis à cette porte leur en donne l'entrée.

CHANT XXV.

Une question toute naturelle, que Dante adresse à son maître, pendant qu'ils montent les degrés, — ceux qui n'ont pas besoin d'aliments peuvent-ils maigrir ? — donne lieu d'expliquer comment il y a des ombres, et comment ces ombres peuvent être affectées de sensations. Stace, à la la prière de Virgile, à qui, dans les hautes matières, ne peut suffire le flambeau de la raison humaine, Stace éclaircit par une exposition savante et par d'ingénieux exemples ces deux faits qui, au moyen-âge, étaient passés dans les croyances catholiques. En effet, le sort des trépassés, au moins jusqu'au jugement final, impliquait qu'il y avait des ombres, et que ces ombres, suivant les décrets de la justice divine, étaient sensibles au plaisir et à la douleur. Or voici comment le scolastique avait imaginé d'expliquer ce double phénomène : « Notre âme est à la fois une et complexe. En tant que raisonnable, elle émane directement de Dieu, dont elle est le souffle ; mais elle comprend un autre principe, qu'elle a absorbé en elle, au moment où le cerveau étant formé dans le fœtus, il a plu à Dieu de l'y envoyer. Ce principe dérivé, lui, d'une autre source, a été puisé au cœur paternel avec le sang qui doit servir à la génération, et il a une vertu essentielle, qu'il conserve après s'être confondu avec l'âme, la vertu dite informative, *virtus informativa*, qui donne la forme à la créature avec la sensibilité. Appliqué à l'embryon, cette vertu produit et façonne les membres, ainsi que les autres parties du corps ; mais elle a toute son énergie en elle-même et indépendamment de la matière. En elle est le pouvoir de donner la forme, abstraction faite de la matière même ; en

elle est la faculté de sentir, abstraction faite des organes.

« Cela posé, que se passe-t-il au moment de la mort? L'âme, séparée du corps, se rend au lieu qui lui est destiné, et là toujours une et complexe, elle agit en vertu des puissances qui sont en elle, de manière à réaliser le double phénomène. Comme végétative, elle emploie la vertu dont elle est douée à produire la forme humaine, qui, faute de matière, n'est qu'une simple apparence, une ombre, mais une ombre sensible, parce que la faculté de sentir est inhérente à ce principe puisé, comme on l'a vu, au cœur paternel, au foyer même de la sensibilité. Comme raisonnable, l'âme conserve aussi ses hautes facultés, telle que la mémoire, l'intelligence et la volonté, qui ne peuvent s'éteindre ; et voilà comment, sans cesser d'être une, comme l'avait cru à tort Averroës, qui distinguait l'âme corporelle de l'âme intelligente, sa nature bien comprise donne la raison d'un mode d'existence où l'homme conserve sans corps sa forme, et sans organes sa sensibilité. Voilà comment il peut être affecté de sensations très-réelles sans avoir de sens, et maigrir, paraître exténué sans avoir besoin de se nourrir. »

Cette théorie, exposée en beaux vers, est un monument curieux de l'état où étaient la physique et la physiologie au temps de Dante. Elle se présente avec un cortége d'exemples et de comparaisons dont l'ingénieux emploi ferait sourire la science elle-même.—La privation d'aliments n'est pas nécessaire pour faire maigrir, de même que Méléagre s'est consumé sans aucun contact de flammes, et par la seule action d'un tison isolé de sa personne. — La forme d'un corps peut exister en l'absence de ce corps lui-même, témoin l'image qui se produit dans un miroir, témoin l'arc-en-ciel où l'air se charge de couleurs qui ne sont pas en

lui. Deux principes peuvent, en se confondant, former une substance unique, c'est-à-dire l'âme, de même que des larmes de la vigne, fécondées par le soleil, il se fait une substance nouvelle, du vin. — Enfin le spectre humain ne peut-il pas émaner de l'âme, comme la flamme qui rayonne autour de l'objet en feu ? — Ce sont là, il faut l'avouer, des images bien imparfaites de phénomènes qu'il vaut mieux, en les supposant réels, ne pas entreprendre d'expliquer.

Cet entretien les avait conduits jusqu'à la septième plate-forme, où la luxure s'expie comme en Enfer, dans le sein des flammes. On ne trouve pas reproduite au Purgatoire la distinction qui avait jeté dans des cercles différents de l'Enfer la Francesca et Brunetto latini. Quoique les personnages mis en scène s'accusent de plaisirs antiphysiques, les exemples cités par quelques-uns d'eux, et notamment celui de la nymphe Calisto, font voir que les âmes s'épurent ici de toute volupté charnelle. Elles marchent en chantant au milieu d'un foyer rendu plus intense par le refoulement des flammes. Celles-ci jaillissent du mont sur la terrasse, et se replient sur elles-mêmes, repoussées du bord extérieur par un vent impétueux ; ce qui ne laisse à nos pélerins qu'une bande fort étroite entre la voie ardente et le précipice.

CHANT XXVI.

Les premières ombres qu'ils voient dans cette atmosphère embrasée célèbrent la chasteté, sous des noms qui mêlent toujours le sacré au profane. Elles citent la sainte Vierge et Diane : l'une disant : Je n'ai point connu d'homme, *virum non cognosco* ; l'autre chassant de son service une de ses nymphes. Deux troupes de pénitents apparaissent ensuite venant de côtés opposés. Elles se saluent et s'embrassent en se rencontrant. Au cri de l'une : *Sodome et Gomorrhe !*

répond cette exclamation sortie des rangs de l'autre : *Pasiphaë!* Ce dernier cri, malgré les efforts du poète pour en fixer le sens, ne porte pas une idée bien claire à l'esprit. L'autre se comprenait de lui-même, sans qu'il fût besoin de nommer César, et de rappeler que ses soldats, en l'appelant leur reine par allusion à Nicomède, avaient déshonoré son triomphe ; mais comment Pasiphaë devient-elle ici le symbole de l'hermaphrodisme ? Car Guido Guinicelli, qui appartient à cette dernière troupe, le dit expressément : *nostro peccato fù ermafrodito.* Il paraît que c'est le crime de bestialité que Dante a voulu ici flétrir, et qu'indiquent ces vers caractéristiques :

In opprobrio di noi, per noi si legge,
Quando partiam ci, il nome di colei
Che s'imbestiò nellé'mbestiate schegge.

Au reste, quels que soient les pécheurs appelés ici hermaphrodites, Guido Guinicelli appartient à cette classe, Guido qui satisfait la curiosité de nos voyageurs, Guido que Dante appelle son père et son maître dans les rimes d'amour, et dont les vers seront lus et admirés autant que durera le moderne idiôme de l'Italie, *quanto durerà l'uso moderno.* A cette classe appartient encore un autre poète que Guido désigne du doigt, Arnauld Daniel, auteur de poésies et de romans en langue provençale, qui lui assurent, quoi qu'on dise, le premier rang. Guido s'abaisse devant lui, et proteste contre l'ignorance qui met au-dessus de lui aujourd'hui le poète de Limoges, Gérault de Berneil. Il prédit qu'on reviendra de cette erreur, comme déjà Guittone d'Arezzo, qui avait eu et perdu la vogue, a été remis à sa place, *L'ha vinto 'l ver con più persone.* Dante s'approche alors de cet Arnauld qui lui répond en provençal, et justifie ainsi les éloges qui viennent de lui être donnés. Trois tercets en langue romane étonnent peu dans un poème, où déjà des fragments de latin, d'hébreu même et de syriaque ont été intercalés.

Ils sont ici d'autant moins disparates, que la langue romane est, comme on sait, la mère de l'italien, sonore et harmonieuse comme ce dernier idiôme. Dante a voulu montrer que lui aussi était un habile ouvrier en ce genre, *fabbro del parlar materno.*.

Si ce grand justicier n'a pas épargné Brunetto Latini, son premier maître, qu'il montre expiant un vice honteux dans le 15e cercle de l'Enfer ; s'il n'est pas ici moins rigoureux envers Guido et Arnauld Daniel, qui sont appelés à jouir un jour de la céleste béatitude ; si les souillures de ces hommes, damnés ou sauvés, sont signalés par lui aux habitants de la terre, il ne faut pas douter que Dante n'ait cru remplir un devoir impérieux, et accomplir une haute mission à lui imposée par Dieu lui-même, soit pour l'exemple des vivants, soit pour la honte salutaire qui doit en résulter pour les âmes du Purgatoire et abréger leur temps d'épreuve.

Mais dans l'accusateur austère et inflexible se montre en même temps l'élève reconnaissant, l'admirateur des beaux vers, l'ami sensible. Comme il s'émeut à la vue de son cher Guido ! comme il s'empresse de se mettre tout à son service, avec cet accent du cœur qui se fait croire tout d'abord, *con l'affermar che fa credere altrui !* Avec quelle chaleur il vante ses rimes d'amour, et lui assigne le premier rang en ce genre de poésie parmi les Italiens qui ont écrit en langue vulgaire ! Il n'est pas moins heureux de rendre hommage au génie poétique d'Arnauld Daniel dont il proclame l'excellence en lui empruntant son idiôme provençal, en allant même jusqu'à imiter son style, et à le faire parler comme il aurait parlé lui-même, dans plusieurs tercets qui terminent ce 16e chant du Purgatoire ! Par ce moyen bizarre, Dante fait voir qu'il est aussi bon juge en cette matière qu'il est hardi révélateur de tout ce qui le frappe,

hommes et choses, dans son pélerinage ; comme s'il voulait ainsi consoler ces malheureux de la publicité nécessaire qu'il donne à leurs fautes les plus honteuses ; comme s'il voulait mitiger par des louanges et par des marques d'affection tendre la loi supérieure qui le fait parler.

CHANT XXVII.

Le jour baisse et la nuit s'approche. Il faut se hâter pour franchir avant les ténèbres le dernier escalier, celui qui mène droit au Paradis terrestre ; mais on ne peut mettre le pied sur ses degrés, sans traverser la voie ardente ; et malgré la voix d'un ange qui se fait entendre au-delà des flammes, Dante hésite à s'y lancer. Il pense aux malheureux qu'il a vu brûler autrefois, *umani corpi già veduti accesi*. Le poète fait-il allusion à des hérétiques brûlés vifs sous ses yeux, ou aux damnés qu'il nous a montrés enveloppés de flammes ? On peut hésiter entre ces deux sens. Enfin, au nom de Béatrix, et sur l'assurance que ces feux torturent sans ôter la vie, il se décide à franchir le pas, ayant Virgile devant lui et Stace en arrière. Ils sont reçus par l'ange qui garde cette dernière porte, et qui leur dit : « Venez, ô vous qui êtes bénis par mon Père ! »

Ici la voie, toujours escarpée, cesse d'être tortueuse. A peine ont-ils monté quelques marches que Dante ne projette plus d'ombre, ce qui annonce le coucher du soleil, et force nos pélerins de s'arrêter. C'est la troisième nuit qu'ils passent dans le Purgatoire, où ils sont arrivés, comme on l'a vu, au lever du soleil. Couché sur le degré où il se trouvait, Dante a une vision un peu avant l'aube : une figure symbolique lui apparaît comme type de *la vie active* dans le Paradis terrestre. C'est Lia, qu'il voit au milieu de la campagne, occupée à cueillir des fleurs et à se tresser une

guirlande, Lia, qui lui parle de ses goûts laborieux et de Rachel, type de *la vie contemplative*, qu'il trouvera dans le Paradis assise vis-à-vis du miroir mystique.

Ainsi préparé aux nouveaux spectacles qui l'attendent, Dante se réveille au point du jour, et plein d'ardeur, il vole plutôt qu'il ne monte, en franchissant les derniers degrés. Mais le moment est venu où Virgile doit quitter son élève et l'abandonner à lui-même. Ses adieux sont graves et dévoilent mieux encore qu'il ne l'avait été jusqu'alors, le sens allégorique de ce pélerinage : « Tu as visité, dit-il, l'Enfer et le Purgatoire, avec le secours de la raison et de l'art. Ma vue ne s'étend pas au-delà. Prends maintenant pour guide ton jugement droit et sain et fais usage de ton libre arbitre, *fallo fora non fare a suo senno*, jusqu'à l'arrivée de la sainte, qui m'avait envoyé vers toi. Je te remets le sceptre en main. Sois désormais ton seigneur et maître, *io te soprà te corono e mitrio.* »

CHANT XXVIII.

En effet Béatrix, qu'on a vue au début de ce poème, ne tardera point à reparaître. Dante, parvenu à la cime du mont, jette les yeux autour de lui et ne voit que des objets enchantés. Dans une plaine émaillée de fleurs serpente une forêt, où des milliers d'oiseaux saluent les cieux de leur chant matinal. Un vent frais, et qui souffle toujours de l'Orient dans une direction immuable, lui apporte des senteurs exquises. Entré dans la forêt, il s'y enfonce jusqu'à ce qu'il se trouve devant un ruisseau limpide et courant sous des ombrages épais. Quelle est cette femme qui, sur l'autre rive, se promène seul au milieu des arbres verts, chantant et cueillant des fleurs ? C'est Mathilde, symbole



de la théologie pratique, suivant les commentateurs, Mathilde qui doit administrer au Dante les saintes ablutions, dont il a besoin pour monter aux sphères célestes, Mathilde qui sans doute est, dans la pensée du poète, la célèbre comtesse à qui le Saint-Siége doit le patrimoine de saint Pierre, gage de son indépendance. Elle fait cesser la surprise du Dante, qui ne s'attendait pas à trouver des eaux, ni à sentir le souffle du vent dans une région placée au-dessus des orages, en lui expliquant la cause de ce double phénomène.

« Il est bien vrai, dit-elle, que Dieu, en élevant si haut le Paradis terrestre, a voulu l'affranchir des intempéries qu'engendrent les grossières émanations de la terre. Mais ce vent n'est que la première impulsion donnée par le Créateur à l'air qui circule autour du globe ; et ces eaux proviennent, non des vapeurs condensées, mais d'une source indéfectible, alimentée par Dieu lui-même, et qui se partage en deux canaux, dont tu vois l'un : c'est le Léthé qui te fera perdre, grâces à ton repentir, la mémoire de tes fautes. L'autre, l'Eunoë, s'offrira bientôt à tes yeux pour raviver en toi le souvenir des bonnes œuvres. Tous deux ont une saveur exquise, et cette eau n'a de vertu qu'autant qu'on a goûté de l'un et de l'autre. »

A cette explication sur la cause du vent qui souffle au Paradis terrestre, le poète rattache une opinion singulière et une erreur de physique longtemps accréditée : On croyait d'une part que toutes les semences connues dans notre hémisphère provenaient de ce berceau du genre humain, et d'autre part que plusieurs plantes naissaient sans germe apparent. Or ces semences, ces germes non apparents, dit Mathilde, vous viennent de l'Eden, où naissent d'autres fruits inconnus des mortels. Les arbres de ce jardin de délices, agités par l'air, lui abandonnent leur poussière fécondante

Béatrix, l'enfant si chère à notre poète qui s'est plu à personnifier en elle la théologie spéculative. Les vingt-quatre vieillards se sont tournés vers le char, et l'un d'eux s'est écrié : « Descends du Liban, ô ma bien-aimée ! » Puis une légion d'anges s'élevant autour de Béatrix, a fait pleuvoir des fleurs sur la sainte, en disant : « Versez les lys à pleines mains, *manibus date lilia plenis.* » — A l'instant Dante reconnaît celle qui a eu ses premières amours, celle qui avait touché son cœur avant qu'il ne fût sorti de l'enfance, *che gia m'avea traffito prima ch'io fuor di puerizia fosse.* Aussi dit-il à Virgile, qu'il croit encore près de lui : « *Agnosco veteris vestigia flammæ.* »

Mais Virgile, comme nous l'avons vu, avait quitté son élève, et celui-ci pleure de cet abandon, lorsqu'il s'entend appeler par son nom. Le poète se nomme ainsi dans son poème, contre l'usage de ses devanciers, et il s'en excuse sur la nécessité, « *nome mio di necessità qui si registra.* » « Dante, s'écrie Béatrix, réserve tes pleurs pour les donner au repentir, et mériter de boire les eaux de Léthé ! » Elle continue avec une ironie poignante, en s'étonnant de le voir au séjour du bonheur ; mais il reste confus et sans larmes. Ses sanglots n'éclatent qu'au moment où les anges émus de compassion invoquent pour lui la miséricorde divine. Béatrix achève alors de briser son cœur en s'adressant, non à lui qui en est indigne, mais au chœur des anges, pour lui reprocher ses égarements et exciter dans son âme une douleur égale à sa faute, *perche sia colpa e duol d'una misura.* Ces coups indirects l'atteignent et le blessent au vif. Elle lui rappelle qu'enfant elle a eu assez de pouvoir sur lui, par le seul charme de ses yeux, *mostrando gli occhi giovinetti a lui,* pour le maintenir dans la bonne voie ; qu'elle l'avait conduit comme par la main ; mais qu'étant morte jeune, *come in su la soglia fui di mia seconda etade,* elle avait été délaissée, oubliée par lui pour de vains et

faux plaisirs, *false immagini di ben*, qui montrent le bonheur et sont impuissants à le réaliser. Elle lui rappelle le changement qu'avaient opéré en lui ses premiers regards, et qu'il a si bien exprimé dans sa *Vita nova*, changement qui avait fait de lui, par la grâce de Dieu, et non par l'influence des astres, le modèle des vertus. Comment cet homme nouveau est-il ainsi déchu ? Vainement elle a essayé de le ramener en lui envoyant des anges et autres inspirations salutaires. Pour le frapper plus fortement, elle lui a fait visiter l'Enfer et le Purgatoire ; mais à ces grandes impressions manque encore le repentir, sans lequel il ne peut passer outre ni s'élever plus haut.

Cette réprimande de Béatrix est pleine de détails curieux en ce qu'ils peuvent servir à éclairer la question toujours controversée de savoir si la passion de Dante pour la fille de Folco Portinari a été réelle ou imaginaire. Dans son premier ouvrage, qui suivit de près la mort de Béatrix, en 1290, et qui a pour titre la *Vita nova*, Dante laisse douter s'il a éprouvé pour elle autre chose qu'un amour platonique. On y trouve des sonnets d'une grande beauté, mais accompagnés de commentaires mystiques, et d'un goût plus sévère que ceux de Pétrarque inspiré aussi par un amour du même genre. Ne serait-ce point là le type de cette *beauté souveraine*, de cet *être idéal*, qui plane sur toute notre littérature, à partir de cette époque ? Figure abstraite aussi nécessaire aux poètes qu'aux chevaliers, et qui de Béatrix et Laure est descendue peut-être jusqu'à Dulcinée. Certes rien ne prouverait mieux que du sublime au ridicule il n'y a qu'un pas.

Quoi qu'il en soit, revenons au Paradis terrestre, et à Dante, qui subit les reproches de Béatrix.

CHANT XXXI.

Pour obtenir de lui la confession de ses fautes, aveu dont Dieu n'a pas besoin, mais qui doit être le gage du repentir, la sainte lui adresse ensuite des interpellations directes : « A qui m'as-tu sacrifiée ? A de vains plaisirs, à une enfant (allusion à la *Gentucca*), à d'autres joies éphémères, et pourtant ma mort, au lieu de m'effacer de ton âme, devait m'y graver davantage par le souvenir des attraits qui t'avaient charmé en moi. Après m'avoir perdue, pouvais-tu encore t'attacher aux choses mortelles ? Allons lève la barbe, *alza la barba,* et regarde-moi. »

Par ce dernier trait, elle faisait sentir au Dante qu'il n'était plus d'âge à se repaître de frivolités. Aussi lève-t-il la tête avec confusion. Il voit Béatrix tournée vers le griffon, et plus belle que ne le fut jamais son amante. A cette vue, son cœur se brise de regrets et de douleur, et il tombe évanoui. Lorsqu'il revient à lui, il se trouve plongé dans les eaux du Léthé jusqu'aux épaules. Mathilde l'y avait traîné, et s'y tenait elle-même légère à la surface, *sovr' esso l'acqua.* Il touchait presque à l'autre rive lorsque la sainte, lui prenant la tête, l'enfonce à plusieurs reprises dans l'eau qu'il boit à longs traits. Sorti du fleuve, Mathilde le présente aux quatre danseuses, qui le mènent devant le griffon, en face de Béatrix, en lui disant : « Lève les yeux. » Dante éperdu, attache ses regards sur celle qu'il a tant aimée, et qui ne le regarde pas encore. Elle a les yeux fixés sur le griffon, qui reflète sa double nature sur ses brillantes prunelles, où il se montre tout entier par de successives et complètes métamorphoses, merveilleux miroir, qui varie les images d'un objet resté le même. Dante y voit tantôt l'aigle et tantôt le lion, et il se repaît de cette nour-

riture par qui notre faim toujours apaisée se ravive toujours, *che saziando di se, di se asseta ;* mais, pour soutenir l'éclat des yeux de Béatrix, il faut que sa vue ait été fortifiée par les trois vierges qui figurent les vertus théologalés. A la prière de celle-ci, Béatrix lève enfin son voile.

CHANT XXXII.

Que de beautés et de perfections ravissantes ! Dante les admire et s'y absorbe au point que l'une des Vierges l'avertit de ne point regarder aussi fixement. Il baisse la vue ; mais il reste ébloui, et comme aveuglé, pendant que le cortége, se détournant devant le fleuve, a repris sa marche. A quelque distance de là, Béatrix descend du char avec les anges, et tous entourent un arbre, dont les branches dépouillées de feuilles s'élèvent en s'élargissant en forme de cône renversé : c'est l'arbre de *la science*, qui a été frappé de sécheresse depuis la désobéissance d'Adam. Le Griffon l'a épargné, et au lieu de le déchirer de son bec, il dit: «Ainsi doit se conserver la racine de tout bien » et en prononçant ces mots, il se retourne vers le timon du char, fait du bois de cet arbre (les moindres détails de ce récit où tout est figure ont leur importance) ; il attire ce timon jusqu'au pied du tronc desséché, et l'y attache par un lien solide. Soudain, ô merveille ! l'arbre rajeuni se couvre de fleurs, et les accents d'un cantique inconnu aux hommes, viennent frapper les oreilles du Dante d'une mélodie si pénétrante qu'il s'endort. Réveillé par Mathilde,il cherche des yeux sa chère Béatrix. Il la voit assise sur les racines de l'arbre rajeuni. Il voit le Griffon qui s'élève dans les airs au milieu d'un groupe d'anges. Les sept Vierges, qui escortaient le char, ont en mains des lampes, qui ne doivent jamais s'éteindre, et elles entourent Béatrix qui adresse au

Dante ces paroles : « Tu retourneras dans le monde, et tu viendras ensuite passer quelque temps dans ce purgatoire, avant de monter aux sphères célestes. A présent regarde le char afin de rapporter fidèlement ce que tu auras vu. »

A peine le Dante, docile à cet ordre, avait-il tourné la vue de ce côté, qu'un aigle fond sur l'arbre avec la rapidité de la foudre, en casse les branches, et heurte le char d'un choc violent qui le fait plier, comme l'Eglise fut ébranlée dans son berceau par la persécution des premiers Empereurs. Puis un renard, symbole manifeste de l'hérésie, se glisse furtivement au fond de l'arche et s'enfuit à la voix de Béatrix. L'aigle revient ensuite, élancé du même point ; il entre dans l'arche et y laisse de ses plumes ; ce que fit Constantin par sa donation célèbre, qui enrichit l'Eglise, en corrompant ses mœurs primitives. Aussi, à ce retour de l'aigle, une voix se fait-elle entendre dans le Ciel, la voix de saint Pierre qui s'écrie : « O ma barque, te voilà bien mal chargée ! »

Après l'aigle apparaît un dragon, qui sort de dessous terre entre les deux roues. Il enfonce dans le char sa queue acérée, et en la retirant il emporte une pièce du fond ; puis il s'en va content, *e gissen' vago vago*; ce qui nous rappelle Mahomet convertissant par le glaive une partie du monde chrétien. Ce qui reste du char, le timon et les deux roues, en moins de temps qu'il n'en faut pour émettre un soupir, « *in tanto che più tien un sospir la bocca aperta*, se recouvre des plumes de l'aigle, dont l'offre, généreuse peut-être et faite à bonne intention, *con intenzione casta benigna*, devait avoir des suites funestes ; car le véhicule emplumé, image du Sacerdoce joint à l'Empire, ne tarde pas à produire sept têtes, dont une, surmontée d'une corne, se montre à chaque angle; et trois, munies chacune de deux cornes, au timon. Il faut voir ici dans les sept têtes, les sept

péchés capitaux, et dans les dix cornes les articles du Décalogue. Au haut du char apparaît une prostituée ayant à côté d'elle un géant dans lequel on a prétendu reconnaître Philippe-le-Bel. Celui-ci se serre contre elle, de peur qu'on ne la lui ravisse, et tous deux par fois s'entre-baisent. Mais tout-à-coup, irrité d'un regard qu'elle avait jeté sur Dante, cet amant féroce et jaloux la fouette de la tête aux pieds ; puis il délie le char et le traîne au fond de la forêt.

Faut-il croire, avec ceux qui ont scruté le sens de cette terrible allégorie, que le poète a voulu montrer ici deux conséquences du démêlé de Philippe-le-Bel avec Boniface VIII, la prise de ce pape renfermé dans Anagni, et la translation du Saint-Siége à Avignon ? Toute cette suite de tableaux, qui révèlent, par des images frappantes, les principaux faits de l'histoire concernant l'état de l'Eglise, ne permettent guère de douter que d'aussi grands évènements, accomplis au temps de notre poète, qui en avait souffert dans sa personne et dans ses biens, n'aient reçu dans ses vers les stigmates ineffaçables de sa colère et de sa vengeance.

CHANT XXXIII.

Cependant la disparition du char, après son étrange métamorphose, avait consterné les sept Vierges, symboles des vertus chrétiennes. Elles fondaient en larmes, serrées autour de Béatrix ; et celle-ci, toujours assise sur les racines de l'arbre, paraissait aussi affligée que le fut Marie au pied de la croix. Enfin Béatrix se lève, et ranime ses compagnes par ces paroles du Maître : « Encore un peu de temps, et vous me reverrez. » Elle se remet en marche, précédée par les saintes Vierges, Stace et Dante la suivant par

derrière. Bientôt elle fait signe à ce dernier de s'approcher d'elle et lui prédit la fin de ces calamités, en lui annonçant un héritier de l'aigle, qui tuera le géant et son infâme concubine. « L'aigle, dit-elle, en laissant de ses plumes dans le char, en a fait un monstre, puis une proie au plus hardi. » Béatrix ne nomme point ce vengeur. Elle ne précise pas le temps prochain où il doit paraître ; mais ce sera un chef d'armée comme elle le fait entendre, sous une forme apocalyptique, par ces trois lettres D X V qui, transposées, D V X, forment le mot *dux*. Or, l'empereur Henri VII se disposait alors à descendre en Italie, pour y rétablir l'Empire. Il traversa en effet la Lombardie et parvint à entrer dans Rome ; mais il ne put s'y faire couronner, et fut obligé d'en sortir. Il alla ensuite assiéger inutilement Florence, et se retira pour aller mourir empoisonné, dit-on, près de la ville de Sienne.

Cette prédiction, si Dante, comme on le pense généralement, a en vue l'empereur Henri VII, a trompé cruellement ses espérances. Elle pourrait servir à fixer l'époque, à laquelle fut composée le Purgatoire, évidemment antérieur à 1313, puisque cette année vit lever le siége de Florence par cet empereur et ruiner le dernier espoir qu'avait le proscrit de rentrer dans sa ville natale.

D'autres, rapprochant cette prédiction d'un passage de l'Enfer, ont vu dans ce général un *duc* de Vérone, Can-le-Grand, par qui les Gibelins avaient aussi espéré se relever, et qu'une mort prématurée empêcha d'accomplir ses grands desseins. Il est certain que le libérateur annoncé au premier chant de l'Enfer est ce Can-le-Grand ; mais au moment où fut écrit le Purgatoire, Dante n'avait-il pas jeté les yeux sur l'aigle, c'est-à-dire sur le nouvel empereur qui venait d'être élu? Tout pourrait ainsi se concilier. Ce qui malheureusement ne peut être mis en doute,

c'est que cette prédiction, faite en termes obscurs qui devaient être éclaircis par les faits, *tosto li fatti solveranno questa enigma forte*, cette prédiction, que Dante est chargé de rapporter sur la terre, a été démentie par l'évènement. Jusqu'à la mort de Dante, arrivée en 1321, l'aigle n'avait point prévalu, ni réussi à tirer le char des mains de ses oppresseurs.

Les autres paroles de Béatrix n'en conservent pas moins leur autorité : « L'arbre de la science, dit-elle, a été dévasté deux fois, par l'aigle d'abord, et ensuite par le géant. Tous deux ont commis un attentat qui est un véritable blasphème en action, *bestemmia di fatto* ; car Dieu, c'est-à-dire l'Eglise, s'est réservé l'usage de cet arbre, inaccessible à l'homme ; ce qu'indique la position de ses branches. Mais cette raison de la défense faite au premier homme, ton intelligence ne fait que l'entrevoir, sous les voiles qui la couvrent. Juge par là de l'insuffisance de la philosophie naturelle. Reconnais combien est infirme cette école que tu as suivie, combien sa doctrine boite et reste en arrière de mes enseignements, *per chè conoschi quella scuola ch' hai seguita'a, e veggi sua dottrina, come può seguitar mia parola.* Dorénavant, j'userai de paroles moins couvertes, et mon langage sera aussi clair que le permettra la faiblesse de tes organes. »

Le récit du poète s'achève sans sortir du domaine de l'allégorie. Le soleil est à son point le plus élevé, alors que notre pélerin est parvenu au milieu du plateau qui couronne la montagne du Purgatoire. Les sept Vertus, qui marchent en tête du cortége, s'arrêtent devant la source vive et indéfectible qui, comme nous l'avons vu, se partage en deux fleuves, le Léthé et l'Eunoë, qui sur la terre se nomment le Tigre et l'Euphrate. Béatrix invite Mathilde à conduire Dante et Stace au bord de l'Eunoë, qui rend la

mémoire des bonnes œuvres, et à les y plonger pour raviver leur force évanouie, *la trammortita sua virtù ravviva.* Ce tableau devrait clore la seconde partie du pélerinage ; mais il ne reste plus de place au poète dont le cadre est rempli. Il se borne à ces dernières paroles : « Je sortis de l'onde, régénéré, pur, semblable à la jeune plante qui vient de se couvrir de feuilles nouvelles, et disposé à monter aux étoiles. »

En finissant nous-même cette analyse du Purgatoire, analyse qui, pour l'intelligence du poème, a dû prendre quelquefois la forme du commentaire, nous ferons une remarque sur la raison qui aurait fait ainsi brusquer la fin du récit. Il est certain que, dans la construction de son magnifique édifice, Dante a observé les lois d'une symétrie rigoureuse ; qu'il s'est tracé un plan parfaitement régulier auquel il s'est astreint, malgré ses grandes difficultés, avec une incroyable exactitude. Ainsi la Divine Comédie a trois parties ou cantiques, lesquels se subdivisent en chants, savoir trente-quatre pour l'Enfer, trente-trois pour le Purgatoire, et trente-trois pour le Paradis ; ce qui forme une centurie parfaite. Le tercet lui-même, adopté par le poète, est un rhythme qui a des règles étroites. Dans chacun de ces tercets qui s'enchaînent l'un à l'autre, le vers du milieu donne sa rime au premier et au troisième vers du tercet suivant, et ils se dérouleraient ainsi comme un ruban sans fin, si un vers unique n'était ajouté pour satisfaire aux exigences de la rime et terminer le chant. Ce vers ainsi détaché tombe quelquefois d'une manière pittoresque et produit beaucoup d'effet. — A la vérité le nombre de ces tercets n'est pas exactement le même dans chaque chant, et le poète n'a pas ajouté cette entrave à toutes celles dont il s'est volontairement chargé. Il y a des chants de quarante-cinq tercets; il y en a d'autres où l'on en trouve jusqu'à cinquante-quatre. Or, le trente-troisième et dernier chant du Purga-



toire n'en renferme que quarante-huit. La raison alléguée que « *piene son tutte le carte ordine a questa cantica,* » n'est donc pas exacte, et peut-être est-il puéril de le remarquer; mais il faut y voir un artifice de style habilement imaginé pour éviter la répétition d'une ablution déjà décrite, et pour cacher la fatigue d'une course aussi longue et aussi pénible.



LE PARADIS.

CHANT I.

Le poète annonce que ce qu'il a retenu des choses du ciel, où il est monté, sera la matière de ses derniers chants. Il invoque Apollon. L'une des deux cimes du Parnasse ne lui suffit plus ; il a besoin, dit-il, de la double colline pour l'entreprise ardue qu'il lui reste à conduire à fin. Comment pourra-t-il, sans le secours du père de la poésie, retracer aux hommes l'image de la béatitude céleste, qui est restée gravée dans son esprit ?

Du sommet de la montagne du Purgatoire, où ils sont encore, Dante et Béatrix voient le soleil levé dans le bélier. On entrait alors dans le printemps, et il faisait nuit sur la terre. Dante, suivant les yeux de sa compagne, trouve en lui (ce qui n'appartient qu'aux habitants de l'Eden) la force de regarder cet astre en face. Il le voit tout-à-coup redoubler de clarté, comme si deux soleils brillaient en un seul. Il reporte alors ses yeux sur ceux de Béatrix, où se reflétaient les feux de l'astre qu'elle n'avait cessé de contempler. Tout absorbé en elle, identifié pour ainsi dire avec la sainte, il entend une harmonie céleste produite par le soleil roulant dans l'espace.

Béatrix prévenant ses questions lui dit : tu n'es plus sur la terre ; tu t'es élevé au-dessus d'elle, plus rapide que la foudre. — Comment, répond le Dante, ai-je pu m'élever au-dessus de corps plus légers que moi? — Par une tendance propre à l'homme, reprend la sainte monitrice. Tous les êtres obéissent à des instincts divers, qui les rapprochent plus ou moins de leur principe. Quoique marquée dans tout l'univers, c'est surtout dans les cieux qu'apparaît, pour le bonheur des élus, la vive empreinte du Tout-Puissant. L'âme humaine est poussée par la grâce de sphère en sphère jusqu'à celle qui est la plus haute et la plus rapide, où elle trouve, au sein de la lumière divine, le terme de ses aspirations. Elle s'élève donc par sa nature, comme un ruisseau suit sa pente naturelle en descendant de la montagne, à moins que le mauvais usage qu'elle fait de son libre arbitre ne la détourne de sa fin.

CHANT II.

Au moment d'élever son essor vers les cieux, le poète prend congé des lecteurs curieux et superficiels, et ne retient avec lui que les âmes d'élite, qui ont aspiré de bonne heure au pain des anges. Il promet à celles-ci un voyage plus merveilleux que ne l'a été celui des Argonautes.

Cependant Dante et Béatrix, emportés avec la rapidité de la flèche, parviennent dans la première sphère. La lune, substance à la fois transparente et solide, les reçoit comme l'eau reçoit sans se diviser un rayon de lumière, chose étrange, à cause de l'impénétrabilité des corps, mais qui n'est pas plus inconcevable que l'union de Dieu avec la nature humaine.



Dante interroge sa conductrice sur les taches qu'on aperçoit dans la lune, et dans lesquelles le vulgaire croit voir Caïn portant un fagot d'épines. — Quant à moi, dit-il, je crois que les corps célestes offrent cette variété d'apparence, selon qu'ils sont denses ou raréfiés. — Béatrix lui prouve par l'expérience et le raisonnement qu'il est dans l'erreur. — A ce compte, lui dit-elle, une seule vertu agissant plus ou moins existerait dans tous les corps, ce que dément l'observation. En outre il faudrait qu'il y eût perte de substance, ou seulement densité moindre dans les parties obscures. Au premier cas, le rayon lumineux passerait par ces ouvertures, dans les éclipses de soleil, ce qui n'a pas lieu. Au second cas, le rayon solaire étant réfléchi par une matière dense, il n'y aurait pas de parties obscures. Qu'importe, en effet, la différence de densité, ou de réfraction ? De trois miroirs distants les uns des autres, et éclairés par un même foyer, il jaillit un faisceau de lumière, dont la quantité peut différer, mais dont la nature est la même.

Après avoir ainsi combattu l'erreur, Béatrix montre où est la vérité, en indiquant la cause de ces inégalités d'apparences dans le corps lunaire. — Il y a, dit-elle, au-dessous de l'Empyrée, le plus reculé des cieux, séjour de la béatitude, neuf sphères où le mouvement et la vie se communiquent de l'une à l'autre, à partir de l'Empyrée où réside le premier moteur. Il émane de Dieu des vertus diverses, qui se mêlent à la substance des sphères, et produisent dans chacune des effets variés. De là viennent, et non du contraste des parties denses et raréfiées, les différences de clarté qui s'observent dans les corps célestes. Il ne faut pas chercher ailleurs la cause des taches qu'on remarque dans la lune, et qui ont donné lieu à tant de conjectures de la part des hommes.

CHANT III.

Dante allait remercier Béatrix, objet de ses premières amours, de l'avoir tiré d'erreur, lorsqu'il vit plusieurs figures si faiblement éclairées qu'il les prit pour des images reflétées par quelque miroir. Il se retourne, et comme il paraissait étonné de ne rien voir, Béatrix lui dit : « Ce que tu prends pour de vaines images est réel. Ce sont des religieuses qui occupent dans le paradis la dernière place pour avoir manqué à leurs vœux. »

Alors une de ces femmes, interrogée par Dante, lui dit son nom, et lui apprend quel est son sort : — Quoique je sois ici, dit-elle, plus belle que je n'étais sur la terre, reconnais en moi la *Piccarda*. Fille de sainte Claire, à qui ses mérites ont valu une plus haute place dans le ciel, j'ai été arrachée du cloître, et obligée de quitter l'habit que j'avais pris dès mes jeunes ans. Tu vois auprès de moi Constance, femme de l'Empereur Henri VI. Elle aussi avait été religieuse. Rappelée dans le monde à son grand regret, elle garda toujours le voile dans son cœur. Ayant enfreint nos vœux au moins par faiblesse, nous avons été envoyées, nous et nos compagnes dans cette planète la moins rapide des sphères célestes ; mais cette condition suffit à notre bonheur.

— Quoi, répond le Dante, est-ce que vous ne désirez pas vous élever plus haut pour mieux voir Dieu, ou pour l'aimer davantage ?

La Piccarda explique au Dante que les désirs des élus sont réglés par la charité ; que cette charité exclut tout désaccord avec la bonté suprême, qui a établi un certain

ordre parmi les bienheureux ; que l'essence du bonheur est de se tenir dans les limites des divins décrets ; que le paradis est partout dans le ciel, quoique le souverain bien ne se prodigue pas à tous les élus avec la même largesse.

Après cette explication, la sœur de Forese se mit à entonner l'*Ave Maria*, et Dante, après l'avoir suivie des yeux, comme elle s'éloignait, reporta son attention sur Béatrix dont le visage rayonnant semblait jeter des étincelles.

CHANT IV.

Béatrix, lisant dans l'âme du poète les doutes qui le tenaient en suspens, s'empresse de les résoudre, comme autrefois Daniel expliqua le songe de Nabuchodonosor. — Tu te demandes, dit-elle, comment ces religieuses n'ayant cédé qu'à la force ont pu démériter. Tu veux savoir s'il faut admettre avec Platon que les âmes retournent vers les astres d'où elles sont sorties. Je veux d'abord t'éclairer sur ce dernier point.

Les bienheureux, jouissant tous de la même immortalité, sont tous habitants du même ciel, qui n'est pas autre pour Moïse, pour Samuel, pour Jean-Baptiste, pour Jean l'Evangéliste, même pour les Séraphins, que pour les Elus qui t'apparaissent dans cette planète. Ils peuplent tous l'Empyrée, bien qu'ils doivent se *montrer* à toi distribués entre les sphères, afin que leur degré de béatitude te soit rendu plus sensible. Si donc Timée a voulu dire que les âmes retournent à leurs étoiles, chacune à celle d'où elle tombe, ce

que tu vois ici n'en est pas la preuve. S'il entend qu'aux astres doit remonter l'honneur ou le blâme de leurs influences bonnes ou mauvaises, ce principe est vrai à certains égards ; mais il a égaré le genre humain, en lui faisant adorer comme dieux, Jupiter, Mercure et Mars, et l'a rendu idolâtre.

Revenant sur la première question, Béatrix dit que ces religieuses n'ont pas opposé à la contrainte exercée envers elle une volonté aussi forte que celle de Mutius Scévola ou de saint Laurent ; qu'elles ont en quelque sorte acquiescé à la violence, n'étant pas retournées dans leurs cloîtres, dès qu'elles avaient pu le faire.

Répondant à une autre pensée du Dante, Béatrix ajoute : Ceci ne contredit pas ce qui a été dit de Constance, qu'elle avait toujours conservé le voile dans son cœur ; car elle n'a eu que la volonté générale d'observer son vœu ; elle devait le vouloir d'une manière spéciale et efficace. Alcméon aussi voulait observer la piété filiale, alors que, cédant à la force du sang et obéissant à l'ombre de son père Amphiaraüs, il versa le sang de sa propre mère.

Ces divers doutes éclaircis, un autre se présente à l'esprit du Dante, qui s'excuse de sa curiosité sur ce que toujours d'une vérité naît un doute, qui conduit l'homme par degrés au faîte de la science. Il demande si celui qui a rompu son vœu a d'autres moyens de satisfaire à la justice divine. — Béatrix, à cette demande, jette sur lui des regards étincelants qui le forcent à baisser la tête.

CHANT V.

Ces flammes, qui jaillissent des yeux de Béatrix, ont pour cause le don de vue parfaite qui la distingue. Elle résout

ainsi la difficulté proposée par Dante, et lui explique dans quelle mesure on peut se racheter d'un vœu:

« En général, dit-elle, un vœu étant le sacrifice du libre-arbitre, qui est l'attribut exclusif de toutes les créatures intelligentes, il n'est pas susceptible de rachat. En pensant faire un bon usage de ce qui n'est plus à toi, puisque tu l'as offert, c'est comme si tu voulais, par un travail honnête, légitimer un bien mal acquis. Cependant, comme en cette matière l'Eglise accorde des dispenses, il faut distinguer le vœu lui-même et l'objet du vœu. Le pacte est obligatoire, et rien n'en saurait délier que l'exécution même. Quant à ce qui fait l'objet du sacrifice, l'Eglise peut admettre des équivalents, pourvu que la chose substituée surpasse de moitié la première en valeur. Au surplus les vœux n'obligent que s'ils sont agréés par Dieu. Jephté, Agamemnon n'ont fait qu'aggraver une première faute en exécutant leur promesse, au lieu de la rétracter et de confesser qu'ils avaient péché. Des chrétiens doivent être plus circonspects, et ne pas se lier témérairement, eux qui ont, pour assurer leur salut, les Saintes Ecritures et l'Evangile, avec le pasteur de l'Eglise pour guide. Ils croient tout laver par un vœu formé légèrement, violé de même, et ils autorisent le juif maudit à rire d'eux au milieu d'eux. »

En achevant ces mots, Béatrix tourna sa figure radieuse vers l'orient. Dante n'osait troubler son extase par de nouvelles questions. Tout-à-coup une force inconnue les enlève tous deux, et les porte dans la seconde sphère, au sein de la planète de Mercure resplendissante de lumière. Aussitôt accoururent vers eux de petits globes lumineux. Chacun d'eux était le rayonnement d'une âme bienheureuse, et tous faisaient entendre ces mots : « Voici l'homme qui fournira de nouveaux aliments à l'amour qui nous possède ! »

sacré de l'Empire, pour abriter leurs factions. De là viennent tous vos malheurs.

Justinien répond ensuite à la seconde question du Dante: — La planète de Mercure est la demeure de ceux qui ont, sur la terre, poursuivi les honneurs et la gloire. Ils ont eu pour but autre chose que le vrai bien; ils jouissent ici d'une récompense proportionnée à leur mérite, et le sentiment de cette justice obtenue dans le ciel, fait partie du bonheur des élus. — En voilà un, continue Justinien, qui sur la terre a été mal payé de ses services : c'est Roméo, ministre disgracié de Raymond Bérenger, comte de Provence, qui avait par son entremise marié ses quatre filles à des rois. Victime de faux rapports, il se retira pauvre et vieux de la cour, et fut obligé d'errer en tendant la main pour subsister.

CHANT VII.

Après le discours de Justinien, qui a rejoint ses compagnons habitants de Mercure, ce qu'il a dit de Titus amène Dante à se demander comment l'instrument d'une juste vengeance, le Juif, a pu être puni lui-même avec justice. Béatrix lui rappelle qu'il existe deux natures en Jésus-Christ. — L'homme-Dieu, dit-elle, a été justement mis à mort comme homme, pour la faute d'Adam, et très injustement comme Dieu. Dieu a châtié par la main des Juifs, sur son fils en tant que revêtu de la nature humaine, le péché du premier homme, et il a châtié les Juifs, par la main de Titus, de leur exécrable déicide.

— Mais notre rédemption ne pouvait-elle se faire autrement ? — Béatrix prévient cette objection et dit : « Les

choses créées, produits immédiats de Dieu, ne sont pas soumises à l'influence des causes secondes. Mais l'âme humaine a été créée libre. Déchue par le péché de ses hautes prérogatives, elle ne pouvait d'elle-même se relever, égaler l'obéissance à la désobéissance. Cependant il fallait satisfaction ou remise de la faute. Dieu voulut se servir à la fois de ces deux moyens, satisfaire pour l'homme et lui remettre son offense. Ainsi l'œuvre de réhabilitation, représentant mieux l'infinie bonté, fut plus agréable et plus chère à Dieu. »

Mais, si les choses créées ne sont pas soumises à l'action des causes secondes, d'où vient que tout se corrompt, que tout change dans la nature? — Béatrix répond encore à cette objection : « Les anges et les planètes ont été vraiment créés par Dieu, ayant reçu de lui la substance et la forme. Les éléments terrestres ne sont l'œuvre du créateur que quant à leur substance. Ils reçoivent leur forme des étoiles qui roulent au-dessus d'eux. Donc ils doivent se corrompre et changer. C'est ainsi que d'argile devenu chair, puis ossements et poussière, le corps peut reprendre son enveloppe charnelle ; nouvel argument en faveur de la résurrection. »

CHANT VIII.

Ils sont dans la planète de Vénus, correspondante aux Principautés, septième chœur des hiérarchies célestes. Dante y est monté sans le sentir. Vénus est un corps lumineux, où d'autres lumières se meuvent en rond, auréoles des âmes tendres qui ont aimé sur la terre. Elles ont quitté le sanctuaire séraphique et leur ronde commencée, pour accourir dans la planète de Vénus au devant du Dante.

L'une d'elles se fait connaître à lui pour le petit-fils de Charles d'Anjou, c'est Charles Martel, roi de Hongrie, qui avait connu et aimé le Dante. Il lui parle des maux de la Sicile, sur laquelle il était appelé à régner, si elle n'avait été perdue pour Charles d'Anjou, son aïeul, par suite des Vêpres siciliennes. Avis aux rois qui ne craignent pas de fouler les peuples. — Que mon frère Robert, ajoute-t-il, songe du moins à conserver Naples et la Pouille, en réfrénant l'avarice des Catalans !

Ce Robert, l'avare, était le fils de Charles II surnommé le Boiteux, prince magnanime. Dante est amené à s'enquérir comment d'une bonne semence il peut sortir un fruit amer.

Charles Martel répond : « La divine Providence ne veut pas que les êtres se reproduisent dans d'autres êtres en tout semblables à eux. Toutes les choses sont faites et ordonnées en vue de leur conservation. Or l'homme est fait pour vivre en société, c'est-à-dire dans un état où la diversité des arts et métiers nécessaires au maintien de la chose publique implique celle des talents et des intelligences. Il faut des législateurs, des rois, des prêtres, des artistes ; aussi Dieu a-t-il fait naître un Solon, un Xercès, un Melchisedech, un Dédale ; et la justice voulait que ces inégalités ne fussent pas héréditaires. Voilà pourquoi la nature applique son cachet, sans acception de personnes, aux générations terrestres. Voilà pourquoi, sous l'influence des corps célestes, Esaü diffère, en naissant, de Jacob, et pourquoi Romulus est issu d'un sang vil. Il est vrai que la nature et la fortune ne sont pas toujours d'accord. Lorsque la semence ne rencontre pas des conditions convenables, le germe avorte. Si le monde savait reconnaître les aptitudes, les vocations naturelles, s'il respectait ce premier fondement, tout irait mieux sur la terre. Mais quoi ! celui-ci



était né pour ceindre l'épée, vous le faites homme d'Eglise ! Cet autre était propre à la chaire, vous en faites un roi ! »

CHANT IX.

Après Charles Martel, père de la belle Clémence, qu'invoque ici le poète, une autre âme s'avance comme une lampe radieuse et s'adresse au Dante. C'est Cunissa, sœur d'Ezzelin, tyran de Padoue. Son penchant à l'amour, qu'elle se rappelle sans remords, lui a fait échoir en partage la planète de Vénus. Elle a auprès d'elle et montre au Dante Foulque de Marseille, poète provençal, mort depuis cent ans, et dont la mémoire doit vivre encore plusieurs siécles.

Sur cet exemple d'un poète illustre, Cunissa gourmande la grossièreté des habitants de Padoue et des Marches voisines. Elle prédit que les Vicentins feront un grand carnage des Padouans ; qu'à Trévise, un fier Seigneur[1], sera surpris dans les filets de la mort ; que l'Evêque de Feltre [2] livrera des Français au fer du marquis Azzon les réclamant au nom du Saint-Siége.

Cunissa voit ce qu'elle prédit dans cette partie du sanctuaire céleste, appelée les Trônes, vrai miroir où Dieu se réfléchit comme souverain juge.

Après Cunissa, Foulque de Marseille, s'approche à son tour comme un fin rubis. La splendeur des Élus naît de

[1] Les commentateurs ont cru reconnaître dans ce seigneur de Trévise Ricciardo da Comino, qui fut assassiné par des conspirateurs, comme il jouait aux échecs.

[2] D'après les commentateurs, le nom de cet évêque, gouverneur de Ferrare pour le pape, serait Alexandre.

leur joie, comme chez nous le rire. — « Je suis né à Gênes, dit Foulque. J'ai aimé beaucoup et jusque sur le retour de l'âge ; j'ai aimé plus que n'ont jamais aimé Didon, Rhodope et Hercule. Mais ici n'existe point la sensation pénible du regret. On jouit de la force divine qui a réglé les faiblesses du cœur. L'amour terrestre, en s'élevant aux régions célestes, s'épure et laisse discerner le vrai bien. »

Foulque montre à côté de lui Raab, autre servante de l'amour, à qui Josué dut la victoire et son entrée dans la Terre-Sainte, et qui, tirée de l'Enfer par Jésus-Christ, a pris place et tient le premier rang dans la troisième sphère. — Foulque ayant ajouté que cette Terre-Sainte, ouverte à Josué par la courtisane Raab, était aujourd'hui oubliée du Pape, le poète impute à l'avarice du pasteur la dispersion des brebis. Il gourmande Florence de ses jalousies intestines et de sa cupidité. Il se plaint que l'amour des florins ait fait abandonner l'Evangile et les Pères pour l'étude plus lucrative des Décrétales. Il prédit que le Vatican et Rome seront bientôt délivrés de Boniface VIII, ce pontife adultère.

CHANT X.

Le poète décrit la position astronomique du soleil dans le Bélier, suivant le système de Ptolomée. Il y a deux mouvements opposés : celui des étoiles du firmament, d'orient en occident, et celui des planètes d'occident en orient. Les deux cercles de l'Equateur et du Zodiaque se coupent à un certain point, qui répond à l'entrée du soleil dans le Bélier. — Telle était la position de cet astre lorsque Dante s'y trouva transporté sans savoir comment.

Béatrix est embellie par une nouvelle transfiguration. Ce



lieu brille d'une lumière vraie, et non de couleurs factices. Le quatrième ciel offre aux Élus l'image sensible de Dieu, soleil des anges. Il leur montre le père engendrant le fils et produisant d'un souffle le divin amour, et Dante lui rend hommage, sur l'invitation de Béatrix. Tous deux sont entourés de formes lumineuses plus vives que le soleil même, qui scintillent et voltigent autour d'eux en chantant.

L'une d'elles est saint Thomas d'Aquin, disciple du grand Albert de Cologne. Il se fait connaître à Dante qui lui paraît favorisé de la grâce divine, ayant suivi, dit-il, le troupeau de Saint Dominique dans ces pâturages, où les brebis s'engraissent à moins qu'elles n'aient le vertige, où on se fortifie si on ne s'égare. Il lui désigne à ses côtés Gratien le jurisconsulte, Pierre Lombard, le maître des sentences, Salomon qu'il ne nomme pas et dont il dit seulement : « Nul ne s'est élevé après lui qui l'ait égalé en sagesse. » Il lui montre Denys l'Aréopagite, auteur du livre *de divinis nominibus*, saint Ambroise, Boèce, Isidore, évêque d'Espagne, le vénérable Bède et Riccardo, chanoine régulier de Saint-Victor. — Il lui indique enfin Sigier, qui enseigna la dialectique à Paris, rue du Fouare, et publia des vérités qui lui attirèrent l'envie.

Saint Thomas ayant fini de parler, les âmes qui l'accompagnent reprennent leurs rondes et leurs concerts, comparés par le poète au carillon de l'horloge du couvent à l'heure des matines.

CHANT XI.

Affranchi, dans le quatrième ciel, des chaînes de l'ambition et des autres passions qui tourmentent la vie des mortels, le poète fait un retour sur lui-même. La ronde

Saint Bonaventure achève d'instruire Dante sur lui-même et sur ceux qui forment avec lui le second cercle. — Natif de Bagnoreggio, moine franciscain, élevé aux plus hauts emplois, il a toujours négligé les soins temporels. Quant à ses compagnons de gloire, ce sont Illuminat et Augustin, Hugues de Saint-Victor, Pierre Mangiador et Pietro Ispano, auteur d'un ouvrage en dix livres sur la dialectique. Ce sont encore le prophète Nathan, saint Jean Chrysostôme, Anselme de Cantorbéry, Donat le grammairien, l'anglais Raban et Joachim le calabrais.

CHANT XIII.

Les âmes rayonnantes forment un double cercle où saint Thomas a sa place. Le poète s'efforce de rendre leur situation plus sensible par une comparaison : — Il voit en elles 24 étoiles qui seraient prises, savoir : quinze parmi les plus brillantes du ciel, sept au Chariot et deux au front de la petite Ourse, pour former deux constellations de douze étoiles, chacune figurant la couronne d'Ariane. Il se représente ces étoiles ainsi disposées rayonnant l'une sur l'autre et tournant rapidement en sens contraire.

Après avoir ainsi dansé et loué Dieu, toutes s'arrêtent et saint Thomas, s'adressant de nouveau à Dante, répond en ces termes : « Je puis encore satisfaire à ta seconde question, et te faire connaître cet homme dont j'ai dit : « *Nul autre ne s'est élevé depuis, qui l'ait égalé en sagesse.* » Ne pouvant appliquer cet éloge au premier homme, ni à Jésus-Christ nouvel Adam fils de Dieu, tu ne sais que penser, mais écoute : Il est bien vrai que, sous le souffle immédiat du divin Amour, sous l'influence de la lumière incréée, la perfection se manifeste comme elle a paru dans

la création d'Adam et dans l'incarnation de Jésus-Christ ; aussi n'est-ce pas d'eux que j'ai voulu parler. Mais les autres œuvres de Dieu sont imparfaites, parce que la lumière émanée du grand foyer, et transmise d'abord aux neuf chœurs des anges, puis aux sphères célestes et aux substances secondaires, opère à chaque degré avec moins de vertu. L'empreinte reproduit le type idéal avec plus ou moins de fidélité. Tu vas comprendre maintenant, comment, telle étant l'imperfection de notre nature, j'ai pu dire qu'un homme, autre qu'Adam et Jésus, a été sans pareil. C'est que Salomon (est-il besoin que je le nomme?) a été roi, et qu'à ce titre il tient et conservera toujours le premier rang. En louant sa sagesse, j'entendais parler de la sagesse *royale*, puisque j'ai dit : nul ne s'est élevé, *non surse'l secondo*. C'est en effet pour être véritablement roi qu'il a demandé la sagesse à Dieu, et non pour exceller dans les sciences physiques ou métaphysiques. »

Après avoir ainsi montré à Dante que son éloge de Salomon n'était pas inconciliable avec les mérites supérieurs d'Adam et de Jésus-Christ, saint Thomas lui fait sentir le danger des jugements précipités. Il rappelle les erreurs de Parménide, de Mélissus, Brissus et autres philosophes. Il cite quelques hérésiarques, faux interprètes de l'Ecriture, tels que Sabellus et Arius. « Chacun se permet, dit-il en terminant, de damner ou de sauver son voisin, en prévenant les jugements de Dieu qui sont impénétrables. Gardons-nous de trancher et de décider. »

CHANT XIV.

Saint Thomas ayant cessé de parler, Béatrix adresse au nom du Dante une question aux bienheureux qui forment, dans le soleil, un double cercle autour d'eux : — S'ils doi-

vent conserver leurs auréoles, même après la résurrection, comment pourra-t-on distinguer leurs formes? — A cette question, les Élus exhalent leur joie dans un chant qu'ils répètent trois fois en l'honneur de la Sainte-Trinité. Un d'eux, Pierre Lombard, y répond ainsi : « Nous garderons toujours cette auréole rayonnant du divin amour. Elle sera même plus splendide encore quand le corps et l'âme seront réunis ; mais elle laissera discerner le corps, comme le charbon se distingue au sein de la flamme. » — Amen, s'écrient les autres Élus, aspirant à la résurrection des corps, moins pour eux-mêmes que pour leurs parents qu'ils désirent revoir glorieux.

Au même instant des étincelles jaillissent en dehors des deux cercles, et obligent Dante à baisser les yeux. Il les relève à la vue de Béatrix, et se trouve seul avec elle dans une autre sphère plus rouge que les autres, dans la planète de Mars. Deux rayons semés d'étoiles la partagent en croix, et sur cette croix, où resplendit le Christ, courent de la cime au pied et d'un bras à l'autre des feux étincelants : il en jaillit des sons mélodieux et un chant de triomphe.

Dante est captivé par ces grands spectacles. Il semble les préférer à Béatrix elle-même. C'est que, s'il a jeté les yeux sur elle, leurs regards ne se sont pas encore rencontrés. Béatrix, embellie à mesure qu'elle s'élève de sphère en sphère, aurait toujours été la source de sa joie, le centre de ses désirs.

CHANT XV.

Les étoiles scintillant sur la croix de Jésus-Christ (ce sont les âmes des bienheureux), cessent leurs concerts,

comme pour permettre à Dante de leur adresser des questions. Une d'elles, comme une étoile qui file, court du bras de la croix jusqu'au pied, et dit à Dante en latin, qu'elle l'attendait, ayant lu dans le livre de vie qu'il devait venir. Quoiqu'elle connaisse ses pensées, elle engage Dante à lui exprimer son désir, afin d'augmenter le mouvement de charité qui la porte à le satisfaire.

Encouragé par un sourire de Béatrix, Dante lui demande son nom, en regrettant de ne pouvoir la remercier que du cœur, parce qu'il ne possède pas à un égal degré, comme les Élus, l'amour et l'intelligence. Il obtient cette réponse : « — Je suis Cacciaguida, ton trisaïeul; mon fils a pris de sa mère, originaire du Val di Pado, le nom d'Alighieri qui est devenu celui de ta branche. Il expie depuis plus de cent ans, le péché d'orgueil sur la première plate-forme du Purgatoire. J'eus pour frères Moronto et Eliseo. Nous habitions Florence où je suis né, où j'ai été voué à la Sainte Vierge en naissant, où j'ai été baptisé dans le baptistère de Saint Jean. J'ai servi sous l'empereur Conrad contre les Sarrasins. Tué dans un combat de la main d'un infidèle, j'ai cueilli la palme du martyre. »

Cacciaguida mêle à ce récit l'éloge de Florence, de la Florence de son temps. Il vante sa simplicité, la prud'homie de ses habitants, de Bellincione et de sa femme, de Nerli et de Vecchio. Il leur oppose le luxe des constructions modernes sur le mont Uccellajo, et les mœurs dépravées des Florentins devenus des Sardanapales. Il compare aux dames de Florence de son temps, si simples, si réservées, celles qui, au temps du Dante, se faisaient gloire de leurs parures immodestes. Il achève son tableau de Florence à ces deux époques par ce dernier trait : c'eût été merveille alors d'y voir un Cianghella, un Lapo Salterello, comme ce serait

merveille aujourd'hui d'y trouver une Cornélie, un Cincinnatus.

CHANT XVI.

Cacciaguida ayant cessé de parler, Dante s'enorgueillit de sa noblesse. Avec de grandes marques de respect, il adresse plusieurs questions à son aïeul, qui paraît alors plus resplendissant, plus majestueux, et qui, d'une voix plus douce encore, lui répond toujours en latin, sans se servir encore de l'idiôme vulgaire: « Je suis né à Florence, en 1160, dans le quartier le plus reculé à l'Est de la ville. Florence était alors cinq fois moins populeuse qu'aujourd'hui. Elle n'avait pas encore englobé des populations rustiques, les hommes de Certaldo et de Figghine. Elle ne comptait pas des âmes viles comme un d'Aguglio et un da Signa. L'Empereur, sans les fautes du Saint-Siége, l'aurait préservée de l'irruption de certains étrangers, tels que les Conti, les Cerchi, les Buondelmonti. Les villes grossies d'éléments divers périssent plus vite, témoins Luni, Urbisaglia, Chiusi, et Sinigaglia. Les familles ont leur décadence et leur fin comme les cités. J'ai vu sur leur déclin les Ugo, les Catellini, les Filippi, les Greci, les Ormanni, et les Alberic. J'ai vu dans leur éclat les seigneurs dell' Arca et della Sannella, les Soldamiri, les Ardinghi, les Bostighi, messire della Pressa et Galigaï, les Billi, les Sacchetti, les Giuocchi, les Sifanti, les Barucci; les Galli, les Chiaramontesi. J'ai vu poindre les Adimari aussi lâches qu'arrogants, Caponsacco venu de Fiésole, Juda et l'Infangato établis depuis peu à Florence avec droit de cité. Je puis indiquer d'autres origines : les seigneurs della Pera, famille aujourd'hui éteinte, ont laissé leur nom à la porte *Peruzza*, entrée principale de la vieille ville. Ceux qui portent les armoiries de Hugues de Luxembourg doivent leur noblesse à cet ancien vicaire de l'Empereur

Othon en Toscane. Florence comptait au nombre de ses citoyens notables les Gualterotti, les Importuni, les Amidei; heureuse si Buondelmonte n'avait pas refusé l'alliance de ces derniers, et si par ce refus, suivi de vengeance, il n'avait pas attiré de grands maux sur sa patrie ! — J'ai vu ces personnages et bien d'autres à Florence, qui jouissait alors du repos et formait un peuple libre, glorieux, exempt de partis et de guerres civiles ! »

CHANT XVII.

Dante interroge encore Cacciaguida : que dois-je penser des prédictions qui m'ont été faites en Enfer et dans le Purgatoire ?

« Dieu, répond Cacciaguida, voit les choses contingentes, sans qu'il en coûte rien au libre arbitre, ni que leur existence en soit pour cela nécessaire. Or voici l'avenir que je découvre en Dieu, comme dans un miroir : — Tu seras forcé de quitter Florence, par suite de machinations tramées à Rome contre toi. Proscrit, tu mangeras le pain amer de l'étranger, et honteux des excès de tes compagnons d'exil, tu t'en sépareras pour marcher seul. Tu trouveras un refuge à Vérone, chez Albuino della Scala, auprès de qui tu verras un héros n'ayant encore aujourd'hui que neuf ans, mais qui, né sous la planète de Mars, se rendra fameux par ses exploits. »

Cacciaguida fait l'éloge de ce jeune homme, Cane della Scala, qui comblera Dante de bienfaits. Il le termine en prédisant à celui-ci le châtiment de ses ennemis, châtiment qui doit arriver avant sa mort. Dante lui adresse une dernière question : — Dans la relation de mon pélerinage, mes vers contiendront des vérités blessantes pour beaucoup de

gens ; ne me fermeront-ils pas tout asile ? Si je manque à la vérité par faiblesse, mon poème ne passera point à la postérité ; si je la mets au jour librement, j'aggrave mon exil. Que dois-je faire ?

Cacciaguida l'engage à publier hautement sa vision : — tant pis, dit-il, pour qui n'a pas la conscience nette. C'est aux cimes les plus hautes que le vent s'attaque de préférence. Si, dans le cours de ton voyage, on ne t'a montré que des personnages célèbres, c'est que les exemples de faits obscurs ont peu de crédit parmi les hommes.

CHANT XVIII.

Béatrix réconforte le Dante attristé des prédictions de Cacciaguida, et l'engage à écouter encore son aïeul. Celui-ci, en redoublant d'éclat, fait voir qu'en effet il désire lui parler :

« Cette cinquième sphère, dit-il, est peuplée de personnages qui ont été fameux sur la terre. Je t'en nommerai plusieurs, dont les âmes, groupées comme des diamants aux deux bras de la croix, scintilleront et courront sur le bois sacré, à mesure que j'aurai prononcé leurs noms. Ainsi jaillissent et circulent les âmes de Judas Machabée, de Charlemagne et de Roland, de Guillaume d'Orange et de Rinoard, de Robert Guiscard et de Godefroy Bouillon. » — Cacciaguida est emporté lui-même dans ce mouvement, et prend part aux célestes concerts.

A une nouvelle transfiguration de Béatrix embellie encore, Dante s'aperçoit qu'il est monté d'un degré. Ils sont en effet dans la sixième sphère, dans la planète de Jupiter.

dont la lumière est argentée. C'est le séjour des rois qui ont pratiqué la justice. Là, sous la forme de vives étincelles, les Élus vont et viennent en chantant, et figurent par leur poses différentes lettres, pour former des mots. Trente-cinq lettres ainsi dessinées successivement aux yeux du Dante, construisent cette phrase : *Diligite justitiam, qui judicatis terram*. Sur la lettre finale M il voit se former une couronne de petites étoiles. Ce sont d'autres âmes d'Élus, qui ont afflué en cet endroit, et dont les feux jaillissant de la couronne vont former au dessus de l'M la tête et le cou d'un aigle. La couronne elle-même se décompose ensuite, et il en résulte de nouveaux groupes, qui achèvent la figure de l'oiseau impérial.

Le poëte s'adresse à cette constellation, emblème de la Justice : — D'où vient la fumée qui obscurcit tes rayons ? — De l'iniquité du souverain Pontife Boniface VIII, qui fait la guerre avec l'arme de l'excommunication, et prive les chrétiens du pain spirituel, afin qu'ils le rachètent à prix d'argent. — Le poète s'élève contre ce pape, qui est tout à saint Jean-Baptiste, dit-il ironiquement, c'est-à-dire au florin qui porte son effigie, oubliant les saints apôtres Pierre et Paul.

CHANT XIX.

L'aigle, ainsi formée d'étoiles-rubis (ce sont les âmes des Elus) parle en face du Dante émerveillé. Etre collectif, et formant de plusieurs sons un seul langage, il s'exprime au singulier, et se félicite que la justice et la piété lui aient ouvert le séjour de la gloire. — Dante lui demande la solution d'un doute, qu'il n'a pas besoin de lui exposer, à lui qui lit tout au sein de Dieu : « Est-il vrai, peut-il

être conforme à la souveraine justice que, hors de l'Eglise, il n'y ait point de salut? »

L'aigle répond à la pensée du Dante et lui dit, après un tressaillement lumineux des âmes qui brillent dans son sein :

« Le Verbe est resté en dehors et bien au-dessus des êtres créés. C'est la lumière promise au monde dès le commencement. L'homme, créature d'une intelligence bornée, peut encore moins que l'Archange rebelle saisir la justice éternelle. Si l'Église damne l'Indien qui, n'ayant jamais ouï parler de Jésus-Christ, meurt sans baptême après avoir vécu sans péché, est-ce l'homme à la vue si courte, qui osera mesurer la justice du Très-Haut? Le bon n'est bon qu'autant qu'il vient de Dieu. Loin d'attraire à lui la volonté divine, c'est d'elle qu'il émane. Le bon n'existe que par celui qui est le Souverain Bien. »

L'aigle s'interrompt par des chants incompris du Dante. — « Tels sont pour toi, reprend-il, les impénétrables jugements de Dieu. Oui la foi en Jésus-Christ a été nécessaire pour le salut, avant comme après la rédemption, mais la foi ne suffira point au dernier jour, où des infidèles, comme l'Éthiopien et le Perse, condamneront un grand nombre de rois chrétiens. Le livre de vie offrira leurs noms et leurs gestes : Albert d'Autriche et la ruine de Prague ; Philippe-le-Bel et sa fausse monnaie ; les rois d'Écosse et d'Angleterre et leurs incursions continuelles ; Alphonse, roi d'Espagne, et ses débauches ; Ladislas de Bohême l'efféminé ; Charles de Naples, dit le Boiteux, et ses mille défauts pour une qualité ; Frédéric, roi de Sicile, et son avarice ; Jacques son frère et Alphonse son oncle, de la maison d'Aragon ; les rois de Portugal et de Norwége ; le prince de Rascie, en Dalmatie ; les princes de Hongrie et de Navarre ; le roi

de Nicosie et de Famagouste, en Chypre ; tous ennemis de la justice et indignes de gouverner les peuples.

CHANT XX.

Le bec de l'aigle s'étant refermé, les autres feux dont il étincelle éclatent et produisent des accords mélodieux, l'oiseau tirant ainsi de lui-même les paroles et le chœur. Après cet intermède il reprend ainsi le discours :

« Dante ! regarde mes yeux, où brillent surtout les joyaux dont je suis formé. L'étincelle qui jaillit de ma prunelle, c'est l'âme de David. Dans les cinq diamants qui forment le contour de mes sourcils, reconnais Trajan, Ézéchias, Constantin, Guillaume-le-Bon de Sicile, et Riphée. Constantin a été sauvé grâces à la droiture de ses intentions, quoique le fait y ait si mal répondu ; car en transférant l'Empire à Byzance, il a disloqué et détruit le monde romain. Remarque Trajan et Riphée, qui se trouvent ici, quoique nés et ayant vécu hors du sein de l'Église. »

Surpris et voyant que l'aigle avait cessé de parler, Dante lui demande la cause de cette faveur singulière : — Comment ces deux personnages sont-ils au nombre des Élus? — « La foi, l'espérance et la charité, répond l'aigle, conquièrent le Ciel par la force. Dieu lui-même se prête à cette violence. Riphée et Trajan ont cru fermement, l'un à la passion future, l'autre à la mort du Sauveur. Tiré de l'enfer par les prières de saint Grégoire, et rendu au monde où il avait consolé la pauvre veuve, Trajan ressuscité passa d'une seconde vie, marquée par la foi et l'amour, au royaume des Saints. Quant au sage Riphée, qui vécut au milieu du monde payen plus de mille ans avant l'ère chrétienne, son équité lui mérita la grâce que Dieu lui ouvrît les yeux, et lui révélât le mystère

de la rédemption future. Les trois vertus théologales lui tinrent lieu de baptême, effet de la prédestination, dont les Élus eux-mêmes ne peuvent sonder l'abîme ; car ils ne connaissent pas tous ceux à qui s'en appliquera le bienfait. »

Pendant que l'aigle parlait ainsi, les âmes de Trajan et de Riphée, qui décoraient son sourcil, jetaient de vives étincelles, qui servaient comme d'accompagnement à ses paroles.

CHANT XXI.

Aux dernières paroles de l'aigle, Dante est transporté en un moment et sans s'en apercevoir, de la planète de Jupiter jusqu'à la septième sphère, dans Saturne qu'habitent les âmes des Solitaires, qui se sont voués à la vie contemplative. Il en est averti par Béatrix qui, toujours embellie, ne sourit plus (il prendrait feu et serait consumé par son sourire) ; mais elle l'invite à donner toute son attention à ce qu'il va voir.

Dans le cristal de la septième sphère (Saturne étant alors sous la poitrine du Lion, tandis que le Soleil est dans le signe du Bélier), Dante voit une échelle d'or, éclairée d'un rayon divin et s'élevant à perte de vue. Des milliers d'Élus en descendaient les degrés, sous la forme de lueurs splendides, jusqu'à ce que, toutes s'arrêtant à la fois, il jaillit de leur sein de vives étincelles. Mais aucune voix ne se faisait entendre.

Etonné de ce silence, Dante interroge celle de ces âmes qui, descendue au bas de l'échelle, se trouvait le plus près de lui et brillait du plus vif éclat : — qu'est-ce qui vous

attire ainsi vers moi ? Pourquoi cette sphère est-elle privée de l'harmonie céleste ? — Si elle te paraît muette, répond ce Bienheureux, c'est à cause de la faiblesse de tes organes, et par la même raison qui te prive du sourire de Béatrix. Quant à mon empressement, il est en moi l'effet, non d'un amour plus grand, mais de la grâce qui m'a rendue plus diligente ; car chacun de nous a sa place marquée pour l'office qu'il doit remplir.

— Mais, dit le Dante, si tu as été prédestinée, âme bienheureuse, d'où vient cette préférence ?

— Il n'est donné à aucun de nous, pas même aux Séraphins, de le savoir. Dis cela aux hommes, quand tu retourneras sur la terre, afin qu'ils ne cherchent plus à pénétrer ce qui est caché aux intelligences supérieures.

Dante n'insiste plus ; il demande seulement à cette âme bienheureuse qui elle est — « Mon nom était Pierre Damien. Je fus d'abord moine de Sainte-Marie de Ravenne, sous le nom de Pierre-le-Pécheur. Je me retirai sur le mont Catria, entre les Abruzzes et la marche d'Ancône, et j'y vécus livré à la contemplation, dans les austérités d'un cloître alors aussi exemplaire qu'il est aujourd'hui relâché. On m'en tira déjà vieux pour me faire cardinal. Combien les cardinaux sont aujourd'hui différents de saint Pierre et de saint Paul ! Ils ont remplacé par un luxe effréné la simplicité des premiers apôtres. O Dieu, jusqu'à quand le souffriras-tu ? »

A ces mots de Pierre Damien, les âmes des Élus, descendant les degrés de l'échelle, comme de petites flammes tournant sur elles-mêmes, entourent leur compagnon de gloire, et poussent un cri si retentissant qu'étourdi par l'éclat de ce tonnerre, Dante ne peut en saisir le sens.

CHANT XXII.

Cette clameur, qui s'est élevée au tableau de la mollesse des cardinaux de la sainte Église, est interprétée par Béatrix comme l'annonce de la vengeance que Dieu en tirera avant la mort du Dante. Le poète fait ici allusion à la prise du pape Boniface VIII, dans Anagni.

Cependant une autre âme, la plus grande et la plus splendide des sphères radieuses qui occupaient l'échelle d'or, s'avance vers le Dante, et se fait connaître pour saint Benoît, qui bâtit un monastère sur le mont Cassin, où existait jadis un temple d'Apollon. Dante, qui voudrait voir le saint à visage découvert, ne jouira de cette faveur qu'au plus haut des cieux, dans l'Empyrée toujours fixe et immobile, auquel touche l'extrémité de l'échelle.

« Cette échelle, continue saint Benoît, depuis Jacob qui l'a suivie des yeux jusqu'au huitième ciel, est inconnue et hors d'usage parmi vous. Vous avez enfreint la règle de mon ordre, et perdu le goût de la vie contemplative en quittant les traces d'un Macaire, d'un Romuald et des pieux cénobites qui sont ici mes compagnons de gloire. A leur désintéressement, à la simplicité de leurs mœurs, mes moines indignes ont substitué de folles prodigalités et un emploi coupable de revenus excessifs, comme si les biens de l'Église n'étaient pas le patrimoine des pauvres. Il en est de même des autres instituts religieux, qui ont changé du blanc au noir. Pierre Damien n'avait ni or ni argent; François d'Assise n'était riche que d'humilité, et moi je n'apportai dans le cloître que le jeûne et la prière ! »

En achevant ces mots, Benoît se rapproche de ses saints compagnons, et tous s'élèvent comme un tourbillon jusqu'aux plus hauts degrés de l'échelle. Dante les suit, poussé par Béatrix. Il semble voler, et soudain il se voit transporté dans le signe des Gémeaux.—Ici le poète s'arrête. Il invoque cette constellation sous laquelle il est né, et lui demande la force de soutenir, au moment de la mort, la dernière épreuve.

A la voix de Béatrix, qui l'a invité à regarder au-dessous de lui, pour voir combien de mondes il a déjà laissés sous ses pieds, Dante se retourne et aperçoit les sept sphères qu'il a successivement dépassées, Saturne, Jupiter, Mars, le Soleil, Vénus, Mercure et la Lune. Celle-ci n'a plus de taches. Elles lui apparaissent dans toute leur grandeur, dans toute leur vitesse, et dans leurs orbites aussi variées qu'immuables. En tournant avec les Gémeaux, il aperçoit la terre si petite qu'il peut aisément l'embrasser d'un coup d'œil, avec ses montagnes et ses fleuves. Il reporte ensuite ses yeux sur Béatrix.

CHANT XXIII.

Elle avait le visage tout en feu et les yeux inondés de joie, dans ce huitième ciel qui paraissait resplendir davantage comme à l'approche de quelque grande merveille. En effet Dante allait avoir un avant-goût de la gloire du Sauveur.

A ces paroles de Béatrix : « Voici le triomphe du Christ, et son glorieux cortége ! » il voit dans les airs un soleil embrasant de ses feux des milliers de lampes placées au-des-

sous de lui. Il le voit et veut s'écrier..... mais interrompu par Béatrix, et apprenant qu'il a devant les yeux le Verbe qui est la Lumière même, la voie qui a mis la terre en communication avec le ciel, il demeure en extase et comme foudroyé. Rappelé à lui par la douce voix de sa maîtresse, et encouragé par elle, il peut jouir enfin de son sourire, qui lui avait été jusque-là refusé, sourire céleste et ineffable. Le poète renonce à le décrire. Dante lève ensuite ses regards en haut. Des milliers de gerbes éblouissantes frappent sa vue ; mais il ne voit plus le foyer d'où elles émanaient, le Soleil vivant qui l'avait ébloui. Pour épargner sa faiblesse, le Christ avait daigné se retirer dans les profondeurs de l'espace, ne laissant qu'une partie de son cortége à la portée de sa vue.

Comme il regardait, au milieu de cette brillante pléiade, une étoile plus brillante et plus radieuse que toutes les autres, Dante voit une gerbe de feu descendre sur elle à travers les cieux, et l'entourer comme d'une couronne. Il entend ces paroles chantées d'une voix suave : « Je suis et serai toujours ton auréole, ô Reine des anges, moi Gabriel qui enveloppe et caresse de mon souffle la vierge mère de Dieu. » — Au sein des autres feux retentissait le nom de Marie. — Dante ayant reconnu la sainte Vierge, la voit s'élever dans les airs, pour suivre son fils remonté dans la neuvième sphère. Il la perd bientôt de vue, et il ne distingue plus que les étoiles du cortége, qui s'allongeaient comme des gerbes derrière elle, en signe d'honneur et de sympathie pour la mère de Dieu. Ces étoiles s'arrêtent dans cette pose, en présence du Dante, et chantent en chœur le *Regina cœli.* Ce sont les âmes des saints propagateurs de la foi, des semeurs infatigables de la bonne doctrine. Parmi eux, dans la compagnie des Saints de l'ancien et du nouveau Testament, est saint Pierre, qui tient les clefs de ce vrai séjour de la gloire.

CHANT XXIV.

Béatrix adressant la parole à ces Élus de la huitième sphère qui habitent le ciel des étoiles fixes, leur demande pour Dante la faveur de ramasser les miettes de leur table, afin qu'il jouisse par avant-goût du céleste banquet. Alors, du milieu des âmes radieuses, qui tournent sur elles-mêmes plus ou moins vite selon leur degré de gloire, sortit la plus brillante de toutes : « Me voici, dit-elle à Béatrix ; je viens à vous, ma sœur, à votre prière. »

Au désir exprimé par la sainte, Pierre (car s'était lui) examine Dante sur la foi, parce que c'est la foi qui, avec l'espérance et la charité, assure aux hommes la béatitude éternelle. Il s'engage entre eux un dialogue :

St Pierre.

Qu'est-ce que la foi ?

Dante.

Avec la grâce de Dieu et avec Paul, je répondrai que la foi est en même temps substance et argument, réalisant les choses que nous espérons, et démontrant celles qui ne sont pas visibles.

St Pierre.

Qu'entends-tu par ces mots substance et argument ?

Dante.

La foi est substance, parce qu'elle donne un corps aux choses qui n'existent qu'en idée, *in sola credenza*. Elle est

argument, parce qu'en partant de là on arrive par le raisonnement, et sans le secours des sens, à une pleine démonstration.

S[t] PIERRE.

As-tu cette foi que tu connais si bien ?

DANTE.

Oui, pure et entière.

S[t] PIERRE.

D'où t'est-elle venue ?

DANTE.

De l'Esprit-Saint répandu dans l'ancien et dans le nouveau Testament.

S[t] PIERRE.

Pourquoi reçois-tu les saintes Écritures comme renfermant la parole de Dieu ?

DANTE.

A cause des miracles.

S[t] PIERRE.

Qui t'assure de ces miracles? et qu'as-tu de plus que ces textes eux-mêmes dont la vérité est le point à établir ?

DANTE.

Il a fallu des miracles pour fonder le christianisme ; et si le christianisme s'est établi sans miracles, cela même est un miracle cent fois plus grand que tous les autres.

St PIERRE.

J'approuve toutes ces réponses ; mais réponds encore : Que crois-tu ? D'où as-tu tiré les articles de ta croyance ?

DANTE.

Il vous appartient de me presser ainsi, à vous qui, arrivé au sépulcre après saint Jean, regagnâtes par la foi l'avantage que la diligence du jeune disciple vous avait fait perdre. — Je crois en un seul Dieu tout-puissant et éternel, qui imprime à l'univers le mouvement qu'il ne reçoit de personne. Transmises jusqu'à moi, ces vérités me viennent de Moïse, des Prophètes, du Psalmiste, de l'Évangile et des Apôtres. Je crois en la sainte Trinité, et c'est l'Évangile qui m'en a profondément convaincu.

Cet examen, interrompu plusieurs fois par l'harmonie des sphères, satisfait si complètement le prince des Apôtres, qu'il circule trois fois et fait ondoyer sa flamme autour du Dante en signe de joie, et comme pour l'embrasser.

CHANT XXV.

Au souvenir de cette faveur insigne, obtenue du prince des apôtres, et que lui avait méritée sa foi, le poète reporte sa pensée aux lieux où il fut appelé à la foi chrétienne, au baptistère de Saint-Jean, à Florence ; et il promet de prendre la couronne de poète là même où il a reçu le signe du chrétien, si quelque jour, grâce à ce poème, ouvrage de longues années, il lui est permis de revoir sa ville natale.

En ce moment, une autre étoile se détache du même groupe d'où était sorti saint Pierre, et s'avance aussi vers

Dante. — « O saint Jacques, s'écrie Béatrix, vous qui avez décrit les joies du Paradis, chantez ici l'espérance, l'espérance dont vous étiez la figure parmi les trois disciples choisis par le divin Maître. » — Alors, s'adressant au Dante, saint Jacques lui pose à son tour trois questions : Qu'est-ce que l'espérance ? — possèdes-tu cette vertu ? — où l'as-tu puisée ? — Béatrix répond pour lui à la seconde question qui pouvait embarrasser sa modestie ; elle dit que l'Église militante n'a pas d'enfant plus confiant que lui aux promesses du ciel, et que la faveur qui l'admet à visiter vivant la Jérusalem nouvelle en est la preuve.

Dante s'explique lui-même sur les deux autres points :

« L'espérance, dit-il, est une attente certaine de la gloire future, un don de la grâce fécondé par nos mérites. Cette pure lumière, émanée des sphères célestes, c'est surtout au Psalmiste et à votre *Épître canonique*, ô grand apôtre, que je la dois. »

Saint Jacques lui fait une dernière question : En quoi consiste, à tes yeux, l'espérance ? — « A jouir en corps et en âme des saintes béatitudes ; et c'est ce qu'enseignent les textes de l'ancien et du nouveau Testament. Isaïe assure que chacun des Élus aura dans sa patrie un vêtement double. Saint Jean, dans son Apocalypse, montre les Saints vêtus de robes blanches et portant des palmes dans leurs mains. »

A ces mots du Dante, une approbation universelle éclate parmi les Élus qui célèbrent, dans un cantique de David, la sainte vertu de l'espérance. — Une troisième étoile se détache du groupe, et vient se joindre à celles des deux apôtres. Elle est si resplendissante que Béatrix seule peut élever et tenir ses regards attachés sur elle, sans être

éblouie. Dante veut aussi la contempler, tandis que l'âme de saint Jean, qu'elle renferme, lui adresse ces mots : « Pourquoi cherches-tu en moi ce qui n'y est pas? mon corps gît sur la terre où il restera jusqu'à la résurrection. Il n'y a que Jésus et Marie qui se soient élevés en corps et en âme jusqu'aux parvis célestes. Redis cela aux hommes quand tu retourneras parmi eux. »

La voix de l'apôtre saint Jean ayant cessé de se faire entendre, Dante se retourne pour voir Béatrix. Quel est son saisissement? Elle était, elle doit être encore près de lui, et il ne la voit plus !

CHANT XXVI.

Rassuré par saint Jean sur la défaillance de sa vue, certain d'en recouvrer bientôt l'usage, Dante répond à saint Jean qui lui demande où tendent les aspirations de son âme : « Ce but est le souverain bien, l'alpha et l'oméga du grand Livre, qui nous est ouvert par l'amour. » Pressé d'expliquer sa pensée, de dire ce qui l'a poussé vers ce but, il ajoute : « L'amour du beau, vrai stimulant de nos âmes, s'accroît en nous en raison de la connaissance que nous avons de la vérité ; car le beau se fait aimer aussitôt qu'il est compris. Or, la vérité s'est fait jour en moi par la voie du raisonnement et de l'autorité. La philosophie m'a fait remonter à la première cause, à ce premier amour des substances éternelles. J'ai trouvé d'ailleurs la vérité dans ces paroles de Dieu dites à Moïse : Je te ferai voir le bien suprême. Je l'ai trouvée encore au début de votre Apocalypse qui proclame à la terre les mystères du ciel. »

Sont-ce là, reprend l'apôtre, les seuls aiguillons de la charité? N'a-t-elle d'autres mobiles que la raison et l'auto-

rité? — Dante confesse que, naufragé sur la mer du faux amour, il a été ramené au port; que l'existence de l'univers et la sienne propre, la mort de Dieu sur la croix, l'espérance du salut, la notion plus claire du souverain bien, tous ces grands objets ont concouru à échauffer sa charité, laquelle embrase les Élus selon que rayonne en eux le beau éternel.

Après avoir ainsi parlé de la Charité, la troisième vertu théologale, Dante entend chanter en chœur: Saint, Saint, Saint! et Béatrix, d'un regard, lui rend l'usage des yeux. Il voit une autre clarté vivante auprès des trois apôtres, et il apprend de sa compagne que c'est l'âme d'Adam. — « O vous, lui dit-il, qui êtes né à l'âge d'homme, vous lisez dans ma pensée ce que je désire savoir; de grâce instruisez-moi. »

« Il y a, répond Adam, quatre choses que tu désires savoir: Quand j'ai été placé dans le paradis terrestre? combien de temps j'y suis resté? quelle langue je me fis pour mon usage? et quelle a été la cause de ma punition? — Sache qu'ayant vécu sur la terre 930 ans, j'ai ensuite été retenu dans les Limbes 4,302 ans; d'où il suit qu'à ma sortie des Limbes il y avait 5,232 ans que Dieu m'avait placé dans l'Éden [1]. Sache que j'y devins coupable vers la sixième heure du premier jour, et que j'ai été puni moins pour avoir goûté la pomme que pour avoir transgressé la défense. Sache que la langue dont je me suis servi était éteinte longtemps avant la confusion de Babel, et que le nom de l'Éternel qui fut *Eli* chez les Hébreux, était *Un* de mon vivant; et ce changement ne doit pas te surprendre. Les usages des mortels sont comme les feuilles des

[1] La chronique d'Eusèbe fixe l'âge du monde à la mort de J.-C. à 5,232 ans.

arbres; les unes tombent et les autres naissent à leur place sur les mêmes rameaux.

CHANT XXVII.

Alors toute la cour céleste chanta *gloria patri!* et les quatre âmes bienheureuses brillaient comme des flambeaux devant le Dante. Puis il se fit silence, et saint Pierre changeant tout-à-coup d'aspect, comme s'il eût rougi sous son auréole, éclate en invectives contre le pape Boniface VIII. Béatrix aussi change de couleur, et les lieux mêmes semblent s'associer à ce mouvement d'indignation; car une teinte de pourpre s'élève soudain et se répand à travers le huitième ciel. La voix âpre de saint Pierre se fait entendre :

« Le Saint-Siége, usurpé par l'indigne Boniface, est aujourd'hui vacant devant Dieu. L'Église, arrosée du sang de Lin et Clet, ses premiers pontifes, accrue par les travaux d'un Sixte, d'un Pie, d'un Calixte, d'un Urbain, n'est plus occupée qu'à amasser des trésors; et son chef divisant le troupeau des fidèles, fait servir les deux clefs d'enseignes à des chrétiens combattant contre des chrétiens. Il fait servir l'anneau du pêcheur à sceller de faux priviléges, achetés au poids de l'or! Les créatures de Jean XXII et de Clément V, *Caorsini e Guaschi*[1], s'apprêtent à boire notre sang. Mais Rome, sauvée jadis par Scipion, ne sera point délaissée par la Providence. Je pressens que son secours ne se fera plus attendre. Annonce-le aux hommes, quand tu seras retourné

[1] Les gens de Cahors et les Gascons. — Dante appelle ailleurs Jean XXII le prêtre de Cahors. Bertrand de Got, qui occupa le Siége pontifical sous le nom de Clément V, avait été archevêque de Bordeaux.

sur la terre. Ne crains pas de publier cette révélation. »

A ces mots de saint Pierre, les quatre âmes bienheureuses s'élèvent dans l'éther, et Dante les suit des yeux aussi loin qu'il peut les distinguer. Il abaisse ensuite ses regards, à la voix de Béatrix, pour juger du trajet qu'il a parcouru. — Il voit que, depuis la reconnaissance qu'il avait faite du haut de la huitième sphère, il avait franchi l'espace du méridien au couchant, c'est-à-dire la moitié de l'arc indiquant le premier climat de notre globe. Sa vue s'étendait depuis l'Océan immense, au-delà de Cadix, jusqu'à la mer de Phénicie. Devancé par le soleil en ce moment dans le Bélier, alors qu'il se trouvait dans les Gémeaux, il avait pour horizon à l'Orient le rivage où fut déposée la jeune Europe.

Dante se tourne vers Béatrix, dont la beauté avait pris une expression incomparable ; et, par la vertu de son regard, il est emporté jusqu'au neuvième ciel, qui lui est décrit par la sainte :—« C'est ici, dit-elle, le Premier Mobile, qui fait tourner toutes les sphères, sauf le globe terrestre, placé au centre et maintenu en repos. Dieu seul, qui l'enserre dans un cercle immense de lumière et d'amour, le connaît et le comprend. Premier anneau de la grande chaîne du temps, il mesure les mouvements célestes et n'est point mesuré. Au foyer de la suprême Intelligence s'allument l'Amour, qui meut ce neuvième ciel, et la vertu qu'il répand au-dessous de lui. Mais cette vertu est-elle efficace ? — Hélas ! ajoute Béatrix, par la convoitise des hommes, leurs bons instincts sont pervertis dès l'enfance, et la vie, si belle dans sa fleur, se gâte au souffle des passions. C'est que, par l'usurpation du Saint-Siége, le monde manque de chef et de guide. Mais le cours des siècles amènera de grands changements, et la plante qui est aujourd'hui en fleur portera ses fruits. »

CHANT XXVIII.

Béatrix ayant fini de parler, Dante, qui n'avait cessé de la regarder, voit se refléter dans ses yeux de merveilleuses images qui lui font tourner la tête. — Du neuvième ciel, où il se trouve encore, il aperçoit un point lumineux, éblouissant, et d'une extrême ténuité, autour duquel se meut un premier cercle, entouré lui-même de plusieurs orbes concentriques. Il en compte neuf, en remarquant qu'ils sont moins rapides, à mesure qu'ils s'éloignent du point central, et que leurs flammes s'épurent à mesure qu'ils s'en approchent. Dante compare cet ordre avec celui du monde visible, où les sphères lui ont paru d'autant plus rapides qu'elles sont plus éloignées du centre du système. D'où vient cette disposition inverse?

Béatrix lui donne la raison du phénomène : « Les choses visibles et invisibles sont ordonnées selon le degré de vertu infuse en elles. Or, à la différence des cercles incorporels, qui se révèlent à toi dans ce moment, les sphères matérielles indiquent par leur masse la somme de vertu qui leur a été impartie. Donc il faut juger des substances par la vertu qui est en elles, et non par leur forme et leur étendue : Le plus petit des cercles que tu vois correspond à la plus grande des sphères. Les autres sont entre eux dans le même rapport. Ainsi les neuf cercles ou chœurs d'anges, répondant aux neuf sphères, comprennent trois hiérarchies : —La première se compose des Séraphins, des Chérubins et des Trônes, qui correspondent au Premier Mobile, au ciel des étoiles fixes, et à la planète de Saturne ; — la seconde embrasse les Dominations, les Vertus et les Puissances, auxquelles se rapportent Jupiter, Mars et le Soleil ; — la troisième est formée des Principautés, des Archanges et des

Anges, qui répondent aux planètes de Vénus, de Mercure et de la Lune. Ainsi chacune des neuf sphères, à laquelle préside une intelligence céleste, correspond à celui des cercles ou chœurs d'anges dont cette intelligence émane, et ils s'apparient deux à deux, en raison directe de leur vertu. Ces hiérarchies, ajoute Béatrix, ont été révélées à Denys l'Aréopagite [1] par saint Paul, qui les avait vues lui-même, ayant été ravi jusqu'au neuvième ciel. Saint Grégoire les a reproduites avec quelques différences dans leur classement; mais il a dû reconnaître son erreur, lorsqu'il est passé de la terre au séjour des Élus. »

Pendant que Béatrix expliquait ces merveilles, les cercles paraissaient embrasés. Des étincelles couraient le long de chacun d'eux. Le cri d'hosanna s'élevait de chœur en chœur jusqu'au point fixe, qui est et sera toujours le centre de leurs orbites.

CHANT XXIX.

Après un moment de silence, Béatrix reprend la parole et ajoute à sa description des chœurs angéliques, des détails sur la création, la nature et la condition des anges :

[1] Voici le tableau de ces merveilleuses corrélations :

Séraphins. — Premier Mobile, qui se meut au sein du Premier Amour, et donne le mouvement à l'univers.

Chérubins. — Ciel des étoiles fixes, où sont les semeurs, les propagateurs de la foi.

Trônes. — Planète de Saturne, habitée par les saints solitaires.

Dominations. — Planète de Jupiter où règne l'Aigle, emblème de l'Empire.

Vertus. — Planète de Mars, peuplée de champions armés pour la défense de la foi.

Puissances. — Le Soleil, où résident les profonds théologiens.

Principautés. — Planète de Vénus, peuplée des âmes tendres et sensibles.

Archanges. — Planète de Mercure, où sont les poursuivants de l'honneur et de la gloire.

Anges. — La Lune, habitée par les religieuses qui cédant à la force ont manque à leurs vœux.

— « Ils n'ont pas été créés, dit-elle au Dante, pour ajouter à la félicité du Tout-Puissant, mais pour manifester sa gloire. Où, quand et comment Dieu les a-t-ils créés? Je réponds : hors du temps, lorsqu'il lui a plu, et d'une manière incompréhensible. — Hors du temps ; car Dieu les a produits dans son éternité. — Lorsqu'il lui a plu ; car il n'y a pour Dieu ni avant ni après ; on ne saurait donc objecter qu'il était oisif avant cette création. — En outre, les anges sont de purs esprits, et ils ont été créés d'un seul jet avec les substances purement matérielles, et les êtres mixtes formés d'esprit et de matière. Cette simultanéité de création a échappé à saint Jérôme qui a écrit que les anges ont été créés nombre de siècles avant le reste de l'univers, comme si les purs esprits, qui sont des puissances motrices, avaient pu être si longtemps privés de l'une de leurs fins. Plusieurs passages de l'Ecriture auraient dû le mettre en garde contre cette erreur. Il faut bien comprendre au surplus que, créés d'un seul jet, tous les êtres ont paru en même temps dans un certain ordre : 1° les purs esprits placés au plus haut des cieux ; 2° les êtres purement matériels, comme les éléments, occupant les parties basses; 3° les êtres mixtes, esprit et matière, tenant les régions moyennes de l'univers. »

« Immédiatement après la création des anges, continue Béatrix, et en moins de temps qu'il n'en faut pour compter jusqu'à vingt, il y eut révolte et chûte des mauvais anges qui, par orgueil, résistèrent à la grâce au moment même de leur naissance. Quant aux bons anges, demeurés en possession des cieux, ils sont innombrables, mais inégaux en condition et brûlant d'amour à divers degrés, selon qu'ils sont plus ou moins imprégnés de la lumière divine. Quant à savoir si, comme on le décide dans l'école, l'*intelligence*, la *mémoire* et la *volonté* sont les attributs des anges, apprends que leur nature exclut la mémoire, puisqu'absorbés

dans un objet unique, ils n'ont pas à renouer le fil interrompu de leurs pensées. Cette opinion des philosophes est à ranger parmi leurs rêves ; moins blâmable toutefois que les arguties de vos prédicateurs à la mode qui s'ingénient à commenter, à torturer les Saintes-Ecritures, qui veulent expliquer, par exemple, comment le soleil, à la mort de Jésus-Christ, refusa sa lumière ; qui font assaut de pointes et de lazzi, dans la chaire, débitant plus de fables dans une année qu'il n'y a de Lapi et de Bindi à Florence ; qui ne cherchent enfin qu'à attirer la foule pour lui vendre des indulgences. — « C'est pourtant de ces vaines promesses, s'écrie Béatrix, que s'engraisse le porc de saint Antoine, et beaucoup d'autres qui se roulent dans une fange plus infecte. Ils se servent d'une monnaie de mauvais aloi. »

CHANT XXX.

Les merveilles du neuvième ciel s'effacent par degrés aux yeux du Dante, comme les étoiles se dérobent une à une aux approches du jour. Attristé d'avoir perdu de vue le triomphe des anges et leur mouvement continuel autour du point central, il se tourne vers Béatrix, qui venait d'en achever la peinture. Une dernière transformation l'avait rendue plus belle encore. — Ici le poète éperdu et sans force au souvenir seul de son sourire, avoue son impuissance à la célébrer dignement.

La sainte continuant auprès de lui sa mission, lui annonce qu'il touche à l'Empyrée qu'habitent, au sein de la pure lumière, les Saints de l'ancien et du nouveau Testament, cette double milice du Paradis. C'est là proprement leur séjour, quoiqu'ils aient apparu déjà sous diverses formes dans les sphères célestes. Ils paraissent ici tels qu'ils seront après le jugement dernier, comme s'ils étaient déjà revêtus de leurs corps glorieux.

Dante écoute et attend avec impatience. — Tout-à-coup il se voit environné de lumière. Il ferme ses yeux éblouis et les rouvre bientôt à la voix de Béatrix disant : « C'est de l'amour divin qu'émane cette lumière, aliment éternel de sa flamme. » — Fortifié par ce peu de mots et doué d'une vue plus perçante, il jouit d'un ravissant spectacle.

Des flots de lumière courent entre deux rives émaillées de primevères. Il sort de ce fleuve des étincelles qui tombent comme des rubis sur des fleurs, et en rejaillissent pour se plonger dans la source lumineuse. A mesure que les unes y rentrent, d'autres s'en élancent par un mouvement alternatif et continuel ; grandes merveilles, mais qui ne sont que l'ombre de la vérité montrée à un homme dont la vue est encore trop courte. — Pour l'aiguiser davantage, Dante se baisse au niveau du fleuve, qui soudain s'arrondit en un vaste cercle ; et par une subite métamorphose, les fleurs et les étincelles qu'il admirait tout-à-l'heure, deviennent les Saints qui forment les deux parties de la cour céleste. Il observe qu'un rayon, émané de ce lac immense, descend au neuvième ciel, et y forme le point lumineux qu'il vient de contempler. Les rives du lac s'élèvent en amphithéâtre, et sont couvertes de siéges pour les Elus ; et cependant, quel que soit l'immense développement de cette Rose, comme Dieu fait sentir ici son action immédiate, il n'y a point entre ses diverses parties de distance appréciable.

Dante est entraîné par Béatrix au cœur de la rose. — « Voici, dit-elle, notre cité. Vois nos rangs pressés, et nos siéges où il reste peu de places à remplir. Celle-ci, où tu vois une couronne, attend l'empereur Henri VII, qui viendra s'y asseoir avant que toi-même sois admis au sacré banquet. Ce grand prince viendra restaurer l'Italie, avant qu'elle soit mûre pour un tel bien. O Italiens ! vous res-

semblez à l'enfant qui meurt de faim et chasse sa nourrice ! Le pape Clément V traversera ces généreux desseins ; mais il occupera peu de temps le Saint-Siége, et il sera précipité dans le cercle de l'Enfer où sont Boniface VIII et Simon-le-Magicien. »

CHANT XXXI.

Dante, les yeux attachés sur la Rose mystique, joignait ses propres observations à celles de Béatrix : — Dans ce lieu occupé par les Elus affluaient et circulaient des essaims d'anges aux visages de feu et blancs comme la neige, qui de leur sanctuaire descendaient en volant dans la fleur, la quittaient, y revenaient toujours plus riches de paix et d'amour, et secouant sur elle, dans tous ses replis, leurs ailes d'or chargées de parfums, sans dérober aux Saints la vue ni l'éclat de l'Empyrée. La rose se déploie en gradins remplis des Saints de l'ancienne et de la nouvelle loi. Partout des visages souriants et respirant la charité ; partout de nobles attitudes et l'expression de toutes les vertus.

Après une longue et muette admiration, Dante veut encore questionner Béatrix. Il se tourne vers elle : mais elle avait disparu. Un vieillard, vêtu de blanc, à l'air grave et paternel, a pris sa place. A sa voix, Dante lève la tête, et voit Béatrix inondée de lumière , assise au troisième rang à partir du gradin supérieur. Il la voit distinctement, malgré l'incommensurable distance qui l'en sépare. Il lui adresse de fervents adieux, et la remercie de l'avoir poussé à la liberté par toutes les voies qui pouvaient l'y conduire. — « Veillez à présent sur votre ouvrage, s'écrie-t-il, afin que mon âme, par vous retrempée, soit digne de vous lorsqu'elle aura brisé son enveloppe ! »

Cependant le vieillard s'est nommé. C'est Bernard, le fidèle serviteur de Marie, envoyé au Dante par Béatrix, pour le conduire au terme de son pélerinage. — A ce grand nom de Bernard, Dante est frappé de surprise et de joie. — « Relève ton front, dit le saint, et suis les gradins en remontant jusqu'au degré le plus élevé de cet amphithéâtre. Là réside la Reine du ciel. » — Docile à cet avis, il porte ses regards jusqu'au bord supérieur de l'immense corolle, et là, dans la partie la plus éclairée de la rose, apparaît à ses yeux la Vierge radieuse, oriflamme de paix, dont l'éclat diminuait et se perdait peu à peu dans l'éloignement. Des milliers d'anges voltigeaient autour d'elle. Elle souriait à leurs jeux et à leurs chants d'amour. Dante et Bernard s'abîment dans la contemplation de la Vierge. — Ici encore le poète confesse son impuissance et renonce à peindre la Reine des cieux.

CHANT XXXII.

Le lecteur aura cependant, grâces à saint Bernard, quelques détails sur la forme et la contexture de la rose. Le docteur explique à Dante (tous deux étant au fond de la fleur) dans quel ordre sont placés les Bienheureux qui l'habitent : — « La rose est partagée par une grande ligne de démarcation formée de deux rayons opposés, du centre à la circonférence. D'un côté de cette ligne sont réunis dans un hémicycle, où toutes les places sont remplies, les Saints qui ont cru par avance en Jésus-Christ, en espérant sa venue. De l'autre côté, l'hémicycle, où il existe encore des vides, est occupé par ceux qui ont vu le Christ et salué son avènement. A l'extrémité de l'un des deux rayons, sur la limite qui marque ces deux phases de la

foi chrétienne, réside sur un trône supérieur la Vierge Marie, et au-dessous d'elle le rayon se continue par des siéges indiquant de sept en sept trois ordres de bienheureux : — Le premier ordre comprend la sainte Vierge, Ève, Rachel (ayant près d'elle Béatrix), puis Sara, Rebecca, Judith et la jeune Ruth. Elles sont au nombre de sept, assises l'une sous l'autre en descendant vers le fond de la rose. — Le deuxième ordre est celui des saintes juives, dont les premiers siéges au nombre de sept continuent le rayon ; et le reste de ce rayon jusqu'au centre détermine le troisième ordre, auquel appartiennent tous les enfants morts avant de discerner le bien et le mal. Ces siéges, formant une ligne perpendiculaire au centre de la rose, sont en quelque sorte limitrophes des deux hémicycles, et chacun d'eux commence, à droite et à gauche, un gradin demi-circulaire où sont assis les élus de chaque ordre et même rang. — L'autre rayon, à l'extrémité duquel se trouve Jean-Baptiste en face de la sainte Vierge, offre par ses siéges étagés de même de sept en sept, et par ses gradins où se pressent également trois ordres d'Elus, une disposition semblable.

Saint Bernard explique au Dante comment les enfants eux-mêmes, quoique dépourvus d'œuvres méritoires, n'en sont pas moins classés en raison de la grâce que Dieu leur a impartie, dès le sein de leur mère, à diverse mesure, comme le témoigne l'Écriture parlant d'Esaü et de Jacob. — « Quant aux conditions de leur salut, ajoute le saint docteur, elles ont varié suivant les temps. Avant Jésus-Christ, il leur a suffi d'abord de leur innocence et de la foi de leurs pères. Ensuite il fallut y joindre pour les mâles la circoncision. Après le Sauveur, tous ont dû être baptisés, et les enfants morts sans baptême ont été retenus à jamais dans les Limbes. »

Ces doutes résolus, Dante pour se préparer à souteuir la vue de Dieu, regarde en face la vierge Marie. Il voit Gabriel descendre auprès d'elle, et répéter la salutation angélique, aux acclamations de milliers d'anges qui volent à l'entour. Son admiration est augmentée encore par ces paroles de Bernard : « Remarque les principaux personnages de cet empire : vois, à gauche de la Vierge, Adam et Moïse. Vois, à sa droite, les pères de la nouvelle loi, saint Pierre et Jean l'Evangéliste. Vis-à-vis, et à l'extrémité du rayon opposé, reconnais, aux deux côtés de Jean-Baptiste, sainte Anne, qui fait face au Prince des Apôtres, et sainte Lucie, vis-à-vis du père du genre humain. C'est cette même Lucie qui t'a envoyé Béatrix au moment où tu allais périr. »

Saint Bernard avertit le Dante, en terminant, que sa vision est sur le point de finir, qu'il lui reste à porter ses regards vers Dieu, source de tout amour, et à pénétrer d'une vue ferme dans les splendeurs de sa gloire; mais qu'il ne peut obtenir cette faveur que par l'intercession de Marie. — « Ecoute-moi, dit-il, et répète après moi ma prière. »

CHANT XXXIII ET DERNIER.

Dans une invocation finale à la Reine des cieux, enfant du Dieu qu'elle a enfanté, foyer de charité pour les Elus et d'espérance pour les mortels, vase de miséricorde, de pitié et de toute bonté, saint Bernard demande pour Dante, éprouvé par un triple voyage, la force de contempler la Beauté suprême, et la grâce de conserver ensuite des sentiments droits et un cœur pur.

Touchée de cette ardente prière, Marie élevait ses regards

au plus haut des cieux, comme pour la porter aux pieds de l'Eternel, lorsque, sur un signe et un sourire de Bernard, Dante s'attachant au rayon qui frappe ses yeux, le suit jusqu'au sein de la lumière éternelle.

Le poète s'arrête encore ici, et se déclare impuissant à décrire ce qu'il a vu. Semblable à un homme qui a fait un beau rêve, et qui n'a conservé au réveil qu'une impression sans aucun souvenir distinct, il n'aspire pas à peindre la lumière incréée ; il ne veut que retrouver dans son esprit quelque chose de son image, content si de ses vers il peut jaillir dans la postérité une étincelle de sa gloire.

Dante a vu, dans les profondeurs du foyer divin, l'Archétype de l'univers, un et triple à la fois, confondant en lui la substance et l'accident, les qualités et les modes, de manière à former dans une lumière pure un être simple. Il reste immobile, tout entier à ce grand spectacle. Mais le point unique, objet où se concentre son attention, semblait se transformer à mesure que sa vue, fortifiée par son intuition même, devenait plus pénétrante. — Il distingue au milieu de ce foyer trois cercles de même grandeur et de couleurs différentes, dont deux semblaient réfléchis l'un par l'autre, comme les orbes concentriques de l'arc-en-ciel; et le troisième avait l'apparence d'une flamme jaillie en même temps des deux autres cercles.

Emerveillé de plus en plus à cette manifestation des trois Personnes, il découvre au sein de la divine fournaise une face humaine qui lui paraît s'adapter au cercle, et se localiser en lui. Pour pénétrer ce dernier mystère, il avait besoin d'une grâce spéciale, et cette grâce ne lui manque pas. — Un éclair vient embraser son âme, et dans une extase sublime, il atteint au faîte de ses désirs.

Mais ce bonheur n'est que d'un instant ; tant il dépasse la mesure de ses forces : — « Déjà, dit le poète, et ce sont ses derniers mots, la roue avait tourné, et le divin Amour, « qui meut le soleil et tous les astres, avait porté ailleurs « mon esprit et ma volonté. »

FIN.

TABLE

